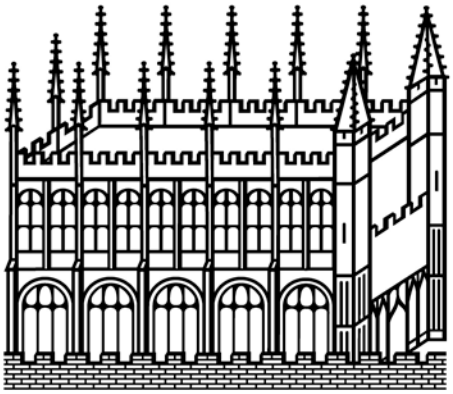


Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

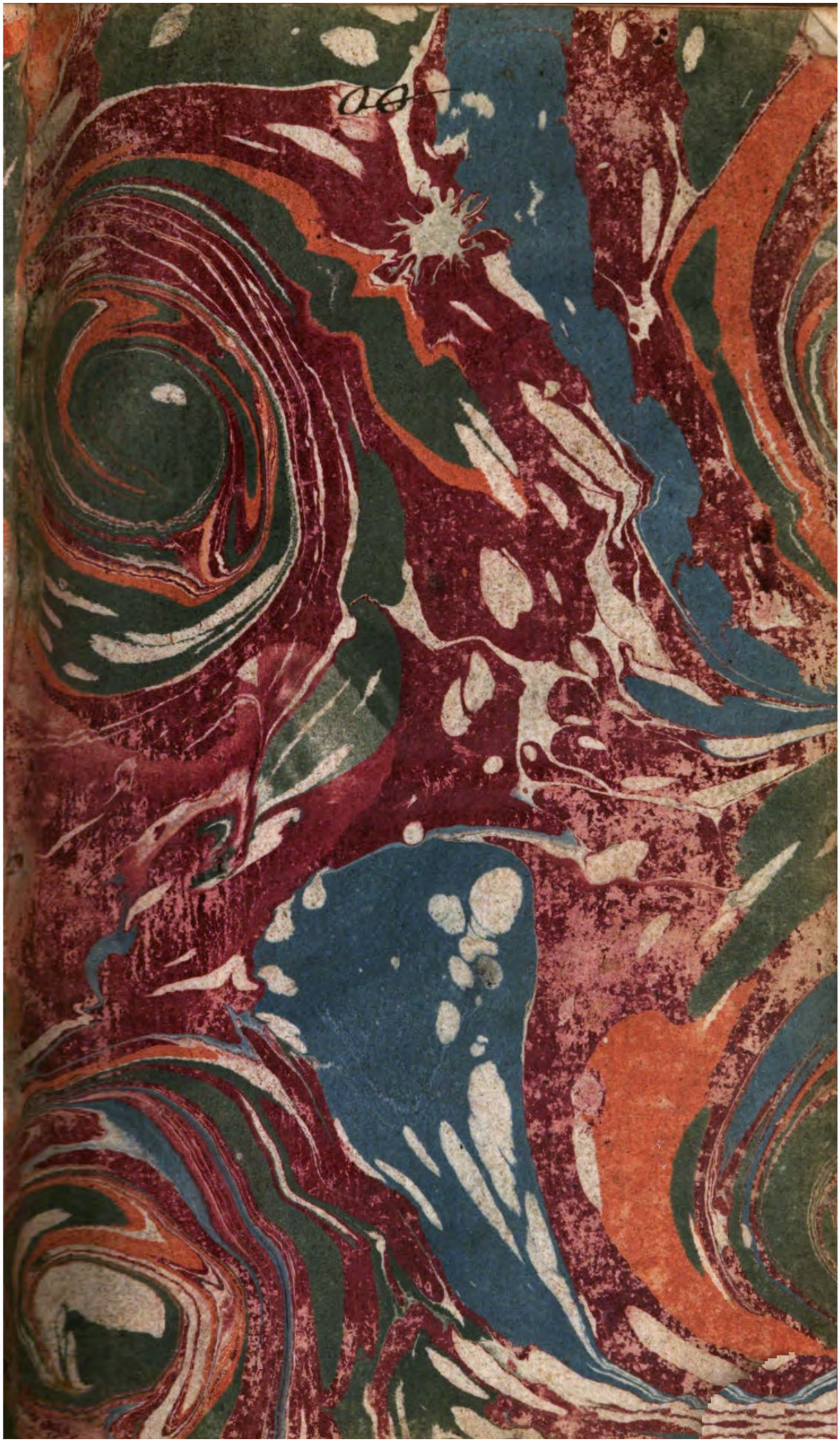
http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks

This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

OXFORD UNIVERSITY

ST. GILES', OXFORD OX1 3NA

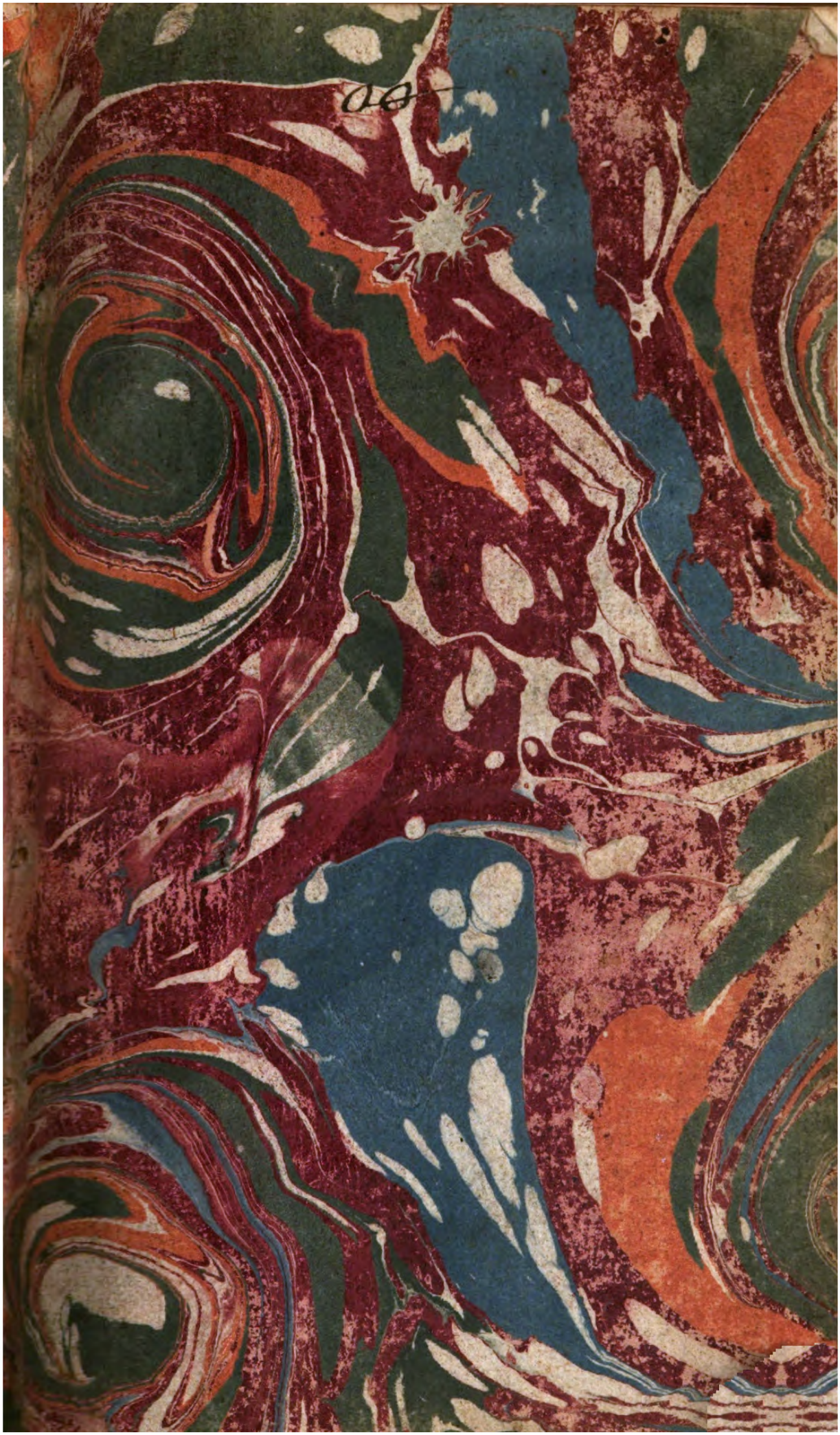
Vet. Fr. II A. 1422



OXFORD UNIVERSITY

ST. GILES', OXFORD OX1 3NA

Vet. Fr. II A. 1422



IGRN on

Ad mores facilis natura reverti. Claudi.

CONSIDERATIONS
SUR
LES MŒURS
DE CE SIECLE.

PAR M. DU CLOS,

HISTORIOGRAPHE DE FRANCE;

L'un des Quarante de l'Académie Françoiſe; & de celle des Belles-Lettres, de l'Académie de Berlin, & de la Société Royale de Londres.

QUATRIEME ÉDITION.

A PARIS,

Chez { PRAULT, Imprimeur, Quai de Gêvres.
DURAND, Libraire, rue ſaint Jacques.

M. DCC. LXIV.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

AU ROI,

SIRE,

Le bonheur d'être attaché perſonèlement à VOTRE MAJESTÉ *par la place dont*

*Elle m'a honoré, * les bontés dont Elle m'a comblé, & l'aprobation qu'Elle a daigné acorder à l'Ouvrage que j'oſe lui préſenter, ** ſont mes titres pour lui en ofrir l'homage. Ma vie ſera déſormais conſacrée à raſſembler les monumens du Regne le plus fécond en événemens glorieux. Tous les Ecrivains s'empreſſeront de peindre le Héros & le Pacificateur de l'Europe, j'aurai de plus l'avantage d'être à portée de faire conoître le Roi vertueux, le*

* La place d'Hiſtoriographe de France, par Brevet du 20 Septembre 1750.

** Ce fut la ſeconde édition de cet Ouvrage dont le Roi daigna accepter la Dédicace en 1751.

Prince à qui l'humanité eſt chère. Pour rendre à VOTRE MAJESTÉ *le tribut d'éloges qui lui eſt dû, je n'ai qu'à écouter la voix de la Renomée & de la Vérité. Voilà mes guides & mes garants ; l'éloge d'un Grand Roi doit être l'Hiſtoire de ſa vie.*

Je ſuis avec le plus profond reſpect ;

SIRE,

DE VOTRE MAJESTÉ.

Le très-humble, très-obéiſſant & très-fidele ſujet & ſerviteur,
DUCLOS.

TABLE
DES CHAPITRES.

CHAPITRE I. *Sur les Mœurs en général*, Page 6
CHAP. II. *Sur l'Education & ſur les Préjugés*, 27
CHAP. III. *Sur la Politeſſe & ſur les Louanges*, 49
CHAP. IV. *Sur la Probité, la Vertu & l'Honeur*, 72
CHAP. V. *Sur la Réputation, la Célébrité, la Renomée & la Conſidération*, 115
CHAP. VI. *Sur les grands Seigneurs*, 153
CHAP. VII. *Sur le Crédit*, 167
CHAP. VIII. *Sur les Gens à la mode*, 182
CHAP. IX. *Sur le Ridicule, la Singularité & l'Afectation*, 207

CHAP X. *Sur les Gens de Fortune*, 224
CHAP. XI. *Sur les Gens de Lètres*, 254
CHAP. XII. *Sur la Manie du Bel-Eſprit*, 280
CHAP. XIII. *Sur le Raport de l'Eſprit & du Caractère*, 316
CHAP. XIV. *Sur l'Eſtime & le Reſpect*, 335
CHAP. XV. *Sur le Prix réel des choſes*, 361
CHAP. XVI. *Sur la Reconoiſſance & ſur l'Ingratitude*, 376

Fin de la Table des Chapitres.

CONSIDERATIONS SUR LES MŒURS DE CE SIÉCLE.

INTRODUCTION.

J'Ai vécu, je voudrois être utile à ceux qui ont à vivre. Voilà le motif qui m'engage à raſſembler quelques réflexions ſur les objets qui m'ont frapé dans le monde. Les ſciences n'ont fait de vrais progrès que depuis qu'on

travaille par l'expérience, l'examen & la confrontation des faits, à éclaircir, détruire ou confirmer les ſyſtêmes. C'eſt ainſi qu'on en devroit uſer à l'égard de la ſcience des mœurs. Nous avons quelques bons Ouvrages ſur cète matière; mais come il arive des révolutions dans les mœurs, les obſervations faites dans un tems ne ſont pas exactement aplicables à un autre. Les principes puiſés dans la nature ſont toujours ſubſiſtans; mais pour s'aſſurer de leur vérité, il faut ſur-tout obſerver les diférentes formes qui les déguiſent, ſans les altérer, & qui par leur liaiſon avec les principes, tendent de plus en plus à les confirmer.

Il ſeroit donc à ſouhaiter que ceux qui ont été à portée de connoître les homes, fiſſent part de leurs obſervations. Elles ſeroient auſſi utiles à la ſcience des mœurs, que les Journaux des navigateurs l'ont été à la navigation. Des faits & des obſervations ſuivies, conduiſent néceſſairement à la découverte des principes, les dégagent de ce qui les modifie dans tous les ſiècles, & chez les différentes nations; au lieu que des principes purement ſpéculatifs ſont rarement ſûrs, ont encore plus rarement une aplication fixe, & tombent ſouvent dans le vague des ſyſtêmes.

Je me ſuis propoſé, en obſervant les mœurs, de démêler dans

la conduite des homes, quels en ſont les principes, & peut-être de concilier leurs contradictions. Les homes ne ſont inconſéquens dans leurs actions, que parce qu'ils ſont inconſtans ou vacillans dans leurs principes.

Quoique cet Ouvrage ſemble avoir pour objet particulier la conoiſſance des mœurs de ce Siècle, j'eſpère que l'examen des mœurs actuèles poura ſervir à faire conoître l'home de tous les tems.

Pour mètre plus d'ordre & de clarté dans les diférentes matières que je me propoſe de traiter, je les diſtribûrai par Chapitres. Je choiſirai les ſujets qui me paroîtront les plus importans, dont

l'aplication eſt la plus fréquente, la plus étendue, & je tâcherai par leur réunion de les faire concourir à un même but, qui eſt la conoiſſance des mœurs. J'eſpère que mes idées s'éloigneront également de la licence & de l'eſprit de ſervitude ; j'uſerai en Citoyen de la liberté dont la vérité a beſoin.

Si l'Ouvrage plaît, j'en ſerai très-flaté ; j'en ſerai encore plus content, s'il eſt utile.

CHAPITRE PREMIER.

Sur les Mœurs en général.

AVANT que de parler des mœurs, commençons par déterminer les idées qu'on atache à ce terme ; je dis les idées, car loin d'avoir des ſynonimes, il admet pluſieurs acceptions.

Les mœurs, en parlant d'un particulier & de la vie privée, ne ſignifient autre choſe que la pratique des vertus morales, ou le déréglement de la conduite, ſuivant que ce terme eſt pris en bien ou en mal. On voit dès-là que les mœurs difèrent de la morale qui devroit en être la règle, & dont

elles ne s'écartent que trop ſouvent. Les bones mœurs ſont la morale pratique.

Relativement à une nation, on entend par les mœurs, ſes coutumes, ſes uſages, non pas ceux qui indiférens en eux-mêmes ſont du reſſort d'une mode arbitraire; mais ceux qui influent ſur la manière de penſer, de ſentir & d'agir, ou qui en dépendent. C'eſt ſous cet aſpect que je conſidère les mœurs.

De tèles conſidérations ne ſont pas des idées purement ſpéculatives. On pouroit l'imaginer d'après ces écrits ſur la morale, où l'on comence par ſupoſer que l'home n'eſt qu'un compoſé de miſère & de corruption, & qu'il

ne peut rien produire d'eſtimable. Ce ſyſtême eſt auſſi faux que dangereux. Les homes ſont également capables du bien & du mal; ils peuvent être corigés, puiſqu'ils peuvent ſe pervertir; autrement pourquoi punir, pourquoi récompenſer, pourquoi inſtruire? Mais pour êtreen droit de reprendre, & en état de coriger les homes, il faudroit d'abord aimer l'humanité, & l'on ſeroit alors à leur égard juſte ſans dureté, & indulgent ſans lâcheté.

Les homes ſont, dit-on, pleins d'amour propre, & atachés à leur intérêt. Partons de-là. Ces diſpoſitions n'ont par elles-mêmes rien de vicieux, elles devièNent bones ou mauvaiſes par les èfets qu'el-

les produiſent. C'eſt la ſéve des plantes, on n'en doit juger que par les fruits. Que deviendroit la ſociété, ſi on la privoit de ſes reſſorts, ſi l'on en retranchoit les paſſions ? Qu'on aprène aux homes à s'aimer entre eux, qu'on leur en prouve la néceſſité pour leur bonheur. On peut leur démontrer que leur gloire & leur intérêt ne ſe trouvent que dans la pratique de leurs devoirs. En cherchant à les dégrader, on les trompe, on les rend plus malheureux ; ſur l'idée humiliante qu'on leur done d'eux-mêmes, ils peuvent être criminels, ſans en rougir. Pour les rendre meilleurs, il ne faut que les éclairer ; le crime eſt toujours un faux jugement.

Voilà toute la ſcience de la morale, ſcience plus importante & auſſi ſûre que cèles qui s'apuient ſur des démonſtrations. Dès qu'une ſociété eſt formée, il doit y exiſter une morale & des principes ſûrs de conduite. Nous devons à tous ceux qui nous doivent, & nous leur devons également, quelque diférens que ſoient ces devoirs. Ce principe eſt auſſi ſûr en morale, qu'il eſt certain en géométrie, que tous les rayons d'un cercle ſont égaux, & ſe réuniſſent à un même point.

Il s'agit donc d'examiner les devoirs & les erreurs des homes; mais cet examen doit avoir pour objet les mœurs générales, cèles des diférentes claſſes qui compo-

ſent la ſociété, & non les mœurs des particuliers : il faut des tableaux & non des portraits ; c'eſt la principale diférence qu'il y a de la morale à la ſatyre.

Les peuples ont come des particuliers leurs caractères diſtinctifs, avec cète diférence, que les mœurs particulières d'un home peuvent être une ſuite de ſon caractère, mais elles ne le conſtituent pas néceſſairement ; au lieu que les mœurs d'une nation forment préciſément le caractère national.

Les peuples les plus ſauvages ſont ceux parmi leſquels il ſe comet le plus de crimes : l'enfance d'une nation n'eſt pas ſon âge d'inocence. C'eſt l'excès du

déſordre qui done la première idée des loix : on les doit au beſoin, ſouvent au crime, rarement à la prévoyance.

Les peuples les plus polis ne ſont pas auſſi les plus vertueux. Les mœurt ſimples & ſévères ne ſe trouvent que parmi ceux que la raiſon & l'équité ont policés, & qui n'ont pas encore abuſé de l'eſprit pour ſe corompre. Les peuples policés valent mieux que les peuples polis. Chez les Barbares, les loix doivent former les mœurs : chez les peuples policés, les mœurs perfectionent les loix, & quelquefois y ſupléent ; une fauſſe politeſſe les fait oublier. L'Etat le plus heureux ſeroit celui où la vertu ne

feroit pas un mérite. Quand elle comence à ſe faire remarquer, les mœurs ſont déja altérées, & ſi elle devient ridicule, c'eſt le dernier dégré de la corruption.

Un objet très-intéreſſant ſeroit l'examen des diférens caractères des nations, & de la cauſe phyſique ou morale de ces diférences : mais il y auroit de la témérité à l'entreprendre, ſans conoître également bien les peuples qu'on voudroit comparer, & l'on ſeroit toujours ſuſpect de partialité. D'ailleurs l'étude des homes avec qui nous avons à vivre, eſt cèle qui nous eſt vraiment utile.

En nous renfermant dans notre nation, quel champ vaſte & va-

rié! Sans entrer dans des ſubdiviſions qui ſeroient plus réèles que ſenſibles, qu'èle diférence, qu'èle opoſition même de mœurs ne remarque-t-on pas entre la Capitale & les Provinces? Il y en a autant que d'un peuple à un autre.

Ceux qui vivent à cent lieues de la Capitale, en ſont à un ſiècle pour les façons de penſer & d'agir. Je ne nie pas les exceptions, & je ne parle qu'en général: je prétens encore moins décider de la ſupériorité réèle, je remarque ſimplement la diférence.

Qu'un home après avoir été long-tems abſent de la Capitale y reviène, on le trouve ce qu'on apèle *rouillé*; peut-être n'en eſt-il que plus raiſonable, mais il eſt

certainement diférent de ce qu'il étoit. C'eſt dans Paris qu'il faut conſidérer le François, parce qu'il y eſt plus François qu'ailleurs.

Mes obſervations ne regardent pas ceux qui dévoués à des ocupations ſuivies, à des travaux pénibles, n'ont par tout que des idées relatives à leur ſituation, à leurs beſoins, & indépendantes des lieux qu'ils habitent. On trouve plus à Paris qu'en aucun lieu du monde de ces victimes du travail.

Je conſidère principalement ceux à qui l'opulence & l'oiſiveté ſuggerent la variété des idées, la biſarerie des jugemens, l'inconſtance des ſentimens & des

afections, en donant un plein eſſor au caractère. Ces homes-là forment un peuple dans la Capitale. Livrés alternativement & par accès à la diſſipation, à l'ambition, ou à ce qu'ils apèlent Philoſophie; c'eſt-à-dire, à l'humeur, à la miſantropie; emportés par les plaiſirs, tourmentés quelquefois par de grands intérêts ou des fantaiſies frivoles, leurs idées ne ſont jamais ſuivies, elles ſe trouvent en contradiction, & leur paroiſſent ſucceſſivement d'une égale évidence. Les ocupations ſont diférentes à Paris & dans la Province; l'oiſiveté même ne s'y reſſemble pas: l'une eſt une langueur, un engourdiſſement, une exiſtence matérièle; l'autre eſt

une activité ſans deſſein, un mouvement ſans objet. On ſent plus à Paris qu'on ne penſe, on agit plus qu'on ne projète, on projète plus qu'on ne réſout. On n'eſtime que les talens & les arts de goût; à peine a-t-on l'idée des arts néceſſaires, on en jouit ſans les connoître.

Les liens du ſang n'y décident de rien pour l'amitié; ils n'impoſent que des devoirs de décence; dans la Province ils exigent des ſervices : ce n'eſt pas qu'on s'y aime plus qu'à Paris, on s'y hait ſouvent davantage, mais on y eſt plus *parent*.

Il règne à Paris une certaine indiférence générale qui multiplie les goûts paſſagers, qui tient

lieu de liaiſon, qui fait que perſone n'eſt de trop dans la ſociété, que perſone n'y eſt néceſſaire : tout le monde ſe convient, perſone ne ſe manque. L'extrême diſſipation où l'on vit, fait qu'on ne prend pas aſſez d'intérêt les uns aux autres, pour être dificile ou conſtant dans les liaiſons.

On ſe recherche peu, on ſe rencontre avec plaiſir ; on s'accueille avec plus de vivacité que de chaleur ; on ſe perd ſans regret, ou même ſans y faire atention.

Les mœurs font à Paris ce que l'eſprit du gouvernement fait à Londres ; elles confondent & égalent dans la ſociété les rangs qui ſont diſtingués & ſubordo-

nés dans l'Etat. Tous les Ordres vivent à Londres dans la familiarité, parce que tous les Citoyens ont beſoin les uns des autres; l'intérêt comun les raproche.

Les plaiſirs produiſent le même èfet à Paris; tous ceux qui ſe plaiſent ſe conviènent, avec cète diférence que l'égalité qui eſt un bien, quand elle part d'un principe du gouvernement, eſt un très-grand mal, quand elle ne vient que des mœurs, parce que cela n'arive jamais que par leur corruption.

Le grand défaut du François eſt d'avoir toujours le caractère jeune; par-là il eſt ſouvent aimable, & rarement sûr: il n'a preſque point d'âge mûr, & paſſe de

la jeuneſſe à la caducité. Nos talens dans tous les genres s'anoncent de bone heure ; on les néglige long-tems par diſſipation, & à peine comence-t-on à vouloir en faire uſage, que leur tems eſt paſſé. Il y a peu d'homes parmi nous qui puiſſent s'apuyer de l'expérience.

Oſerai-je faire une remarque, qui peut-être n'eſt pas auſſi ſûre qu'elle me le paroît ; mais il me ſemble que ceux de nos talens qui demandent de l'exécution, ne vont pas ordinairement juſqu'à ſoixante ans dans toute leur force. Nous ne réuſſiſſons jamais mieux dans quelque carière que ce puiſſe être, que dans l'âge mitoyen, qui eſt très-court, & plu-

tôt encore dans la jeuneſſe que dans un âge trop avancé. Si nous formions de bone-heure notre eſprit à la réflexion, & je crois cette éducation poſſible, nous ſerions ſans contredit la première des nations, puiſque malgré nos défauts, il n'y en a point qu'on puiſſe nous préférer : peut-être même pourions-nous tirer avantage de la jalouſie de pluſieurs peuples : on ne jalouſe que ſes ſupérieurs. A l'égard de ceux qui ſe préfèrent naïvement à nous, c'eſt parce qu'ils n'ont pas encore de droit à la jalouſie.

D'un autre côté, le comun des François croit que c'eſt un mérite que de l'être : avec un tel ſentiment, que leur manque-t-il

pour être *patriotes* ? Je ne parle point de ceux qui n'eſtiment que les Etrangers. On n'afecte de mépriſer ſa nation que pour ne pas reconoître ſes ſupérieurs ou ſes rivaux trop près de ſoi.

Les homes de mérite, de quelque nation qu'ils ſoient, n'en forment qu'une entr'eux. Ils ſont exempts d'une vanité nationale & puérile, ils la laiſſent au vulgaire, à ceux qui n'ayant point de gloire perſonèle, ſont réduits à ſe prévaloir de cèle de leurs compatriotes.

On ne doit donc ſe permètre aucun paralèle injurieux & téméraire : mais s'il eſt permis de remarquer les défauts de ſa nation, il eſt de devoir d'en relever le

mérite, & le François en a un diſtinctif.

C'eſt le ſeul peuple dont les mœurs peuvent ſe dépraver, ſans que le fond du cœur ſe corompe & que le courage s'altère ; il alie les qualités héroïques avec le plaiſir, le luxe & la moleſſe : ſes vertus ont peu de conſiſtance, ſes vices n'ont point de racines. Le caractère d'Alcibiade n'eſt pas rare en France. Le déréglement des mœurs & de l'imagination ne done point ateinte à la franchiſe, à la bonté naturèle du François : l'amour propre contribue à le rendre aimable ; plus il croit plaire, plus il a de penchant à aimer. La frivolité qui nuit au dévelopement de ſes talens & de

ſes vertus, le préſerve en même-tems des crimes noirs & réfléchis. La perfidie lui eſt étrangere, & il eſt bientôt fatigué de l'intrigue. Si l'on a quelquefois vû parmi nous des crimes odieux, ils ont diſparu, plutôt par le caractère national, que par la ſévérité des loix.

Un peuple très-éclairé & très-eſtimable à beaucoup d'égards, ſe plaint que la corruption eſt venue chez lui au point qu'il n'y a plus de principes d'honeur, que les actions s'y évaluent toutes, qu'elles ſont en proportion exacte avec l'intérêt, & qu'on y pourroit faire *le tarif des probités.*

Je ſuis fort éloigné d'en croire l'humeur & des déclamations de parti;

parti ; mais s'il y avoit un tel peuple, ce que je ne veux pas croire, il ſeroit compoſé d'une multitude de vils criminels, parce qu'il y en auroit à tout prix, & on y trouveroit plus de ſcélérats qu'en aucun lieu du monde, puiſqu'il n'y auroit point de vertu dont on ne pût trouver la valeur.

Cela n'eſt pas heureuſement ainſi parmi nous. On y voit peu de criminels par ſyſtême, la miſère y eſt le principal écueil de la probité. Le François ſe laiſſe entraîner par l'exemple, & ſéduire par le beſoin ; mais il ne trahit pas la vertu de deſſein formé. Or la néceſſité ne fait guère que des fautes quelquefois pardonables ; La cupidité réduite en ſyſtême fait les crimes.

C'eſt déja un grand avantage ; que de ne pas ſupoſer que la probité puiſſe être vénale ; cela empêche bien des gens de chercher le prix de la leur ; elle n'exiſte plus dès qu'elle eſt à l'encan.

Les abus & les inconvéniens qu'on remarque parmi nous, ne ſeroient pas ſans remèdes, ſi on le vouloit. Sans entrer dans le détail de ceux qui apartiènent autant à l'autorité qu'à la philoſophie, quel parti ne tireroit pas de lui-même un peuple chez qui l'éducation générale ſeroit aſſortie à ſon génie, à ſes qualités propres, à ſes vertus, & même à ſes défauts ?

CHAPITRE II.

Sur l'Education, & ſur les Préjugés

ON trouve parmi nous beaucoup d'inſtruction, & peu d'éducation. On y forme des Sçavans, des Artiſtes de toutes eſpèces; chaque partie des Lètres, des Sciences & des Arts y eſt cultivée avec ſuccès, par des méthodes plus ou moins convenables. Mais on ne s'eſt pas encore aviſé de former des homes, c'eſt-à-dire, de les élever reſpectivement les uns pour les autres, de faire porter ſur une baſe d'éducation générale toutes les inſtructions particulières; de façon qu'ils

fuſſent acoutumés à chercher leurs avantages perſonels dans le plan du bien général, & que dans quelque profeſſion que ce fût, ils començaſſent par être patriotes.

Nous avons tous dans le cœur des germes de vertus & de vices; il s'agit d'étoufer les uns & de développer les autres. Toutes les facultés de l'ame ſe réduiſent à ſentir & penſer; nos plaiſirs conſiſtent à aimer & conoître : il ne faudroit donc que régler & exercer ces diſpoſitions, pour rendre les homes utiles & heureux par le bien qu'ils feroient & qu'ils éprouveroient eux-mêmes. Tèle eſt l'éducation qui devroit être générale, uniforme, & préparer l'inſtruction qui doit être difé-

rente, ſuivant l'état, l'inclination & les diſpoſitions de ceux qu'on veut inſtruire.

Ce n'eſt point ici une idée de République imaginaire : d'ailleurs ces ſortes d'idées ſont au moins d'heureux modèles, des chimères qui ne le ſont pas totalement, & qui peuvent être réaliſées juſqu'à un certain point. Bien des choſes ne ſont impoſſibles que parce qu'on s'eſt acoutumé à les regarder come tèles. Une opinion contraire & du courage rendroient ſouvent facile ce que le préjugé & la lâcheté jugent impraticable.

Peut-on regarder come chimérique ce qui s'eſt exécuté ? Quelques anciens peuples, tèls que les Egyptiens & les Spartiates,

n'ont-ils pas eu une éducation relative à l'Etat, & qui en faiſoit en partie la conſtitution ?

En vain voudroit-on révoquer en doute des mœurs ſi éloignées des nôtres : on ne peut conoître l'antiquité que par le témoignage des Hiſtoriens ; tous dépoſent & s'acordent ſur cet article. Mais come on ne juge des homes que par ceux de ſon ſiècle, on a peine à ſe perſuader qu'il y en ait eu de plus ſages autrefois, quoiqu'on ne ceſſe de le répéter par humeur. Je veux bien acorder quelque choſe à un doute philoſophique, en ſupoſant que les Hiſtoriens ont embèli les objets ; mais c'eſt préciſément ce qui prouve à un Philoſophe qu'il y a un fonds de

vérité dans ce qu'ils ont écrit. Il s'en faut bien qu'ils rendent un pareil témoignage à d'autres peuples dont ils vouloient cependant relever la gloire.

Il eſt donc conſtant que dans l'éducation qui ſe donoit à Sparte, on s'atachoit d'abord à former des Spartiates. C'eſt ainſi qu'on devroit dans tous les Etats inſpirer les ſentimens de Citoyen, former des François parmi nous, & pour en faire des François, travailler à en faire des homes.

Je ne ſais ſi j'ai trop bone opinion de mon ſiècle ; mais il me ſemble qu'il y a une certaine fermentation de raiſon universèle qui tend à ſe développer, qu'on laiſſera peut-être ſe diſſiper, &

dont on pouroit aſſurer, diriger & hâter les progrès par une éducation bien entendue.

Loin de ſe propoſer ces grands principes, on s'ocupe de quelques méthodes d'inſtructions particulières dont l'aplication eſt encore bien peu éclairée; ſans parler de la réforme qu'il y auroit à faire dans ces méthodes mêmes. Ce ne ſeroit pas le moindre ſervice que l'Univerſité & les Académies pouroient rendre à l'Etat.

Les Artiſans, les Artiſtes, ceux enfin qui atendent leur ſubſiſtance de leur travail; ſont peut-être les ſeuls qui reçoivent des inſtructions convenables à leur deſtination; mais on done abſolument

les mêmes à ceux qui ſont nés avec une ſorte de fortune. Il y a un certain amas de conoiſſances preſcrites par l'uſage qu'ils aprènent imparfaitement ; après quoi ils ſont cenſés inſtruits de tout ce qu'ils doivent ſavoir, quèles que ſoient les profeſſions auxquèles on les deſtine.

Voilà ce qu'on apèle l'éducation, & ce qui en mérite ſi peu le nom. La plûpart des homes qui penſent, ſont ſi perſuadés qu'il n'y en a point de bones, que ceux qui s'intéreſſent à leurs enfans, ſongent d'abord à ſe faire un plan nouveau pour les élever. Il eſt vrai qu'ils ſe trompent ſouvent dans les moyens de réformation qu'ils imaginent, & que leurs

ſoins ſe bornent d'ordinaire à abréger ou aplanir quelques routes des ſciences ; mais leur conduite prouve du moins qu'il ſentent confuſément les défauts de l'éducation comune, ſans diſcerner préciſément en quoi ils conſiſtent.

De-là les partis biſares que prènent, & les erreurs où tombent ceux qui cherchent le vrai avec plus de bone foi que de diſcernement.

Les uns ne diſtinguant ni le terme où doit finir l'éducation générale, ni la nature de l'éducation particulière qui doit ſuccéder à la première, adoptent ſouvent cèle qui convient le moins à l'home que l'on veut former ;

ce qui mérite cependant la plus grande atention. Dans l'éducation générale on doit conſidérer les homes rélativement à l'humanité & à la patrie ; c'eſt l'objet de la morale. Dans l'éducation particulière, il faut avoir égard à la condition, aux diſpoſitions naturèles, aux talens perſonels. Tel eſt ou devroit être l'objet de l'inſtruction. La conduite qu'on ſuit me paroît bien diférente.

Qu'un ouvrage deſtiné à l'éducation d'un Prince ait de la célébrité, le moindre Gentilhome le croit propre à l'éducation de ſon fils. Une vanité ſote décide plus ici que le jugement. Quel raport en efet y a-t-il entre deux homes

dont l'un doit comander & l'autre obéir, ſans avoir même le choix de l'eſpèce d'obéiſſance?

D'autres frapés des préjugés dont on nous acable, donent dans une extrémité plus dangereuſe que l'éducation la plus imparfaite. Ils regardent come autant d'erreurs tous les principes qu'ils ont reçus, & les proſcrivent univerſèlement. Cependant les préjugés mêmes doivent être diſcutés & traités avec circonſpection.

Un préjugé n'étant autre choſe qu'un jugement porté ou admis ſans examen, peut être une vérité ou une erreur.

Les préjugés nuiſibles à la ſociété ne peuvent être que des

erreurs, & ne ſauroient être trop combatus. On ne doit pas non plus entretenir des erreurs indiférentes par elles-mêmes, s'il y en a de tèles : mais cèles-ci exigent de la prudence ; il en faut quelquefois même en combatant le vice ; on ne doit pas aracher témérairement l'ivroie. A l'égard des préjugés qui tendent au bien de la ſociété, & qui ſont des germes de vertus, on peut être ſûr que ce ſont des vérités qu'il faut reſpecter & ſuivre. Il eſt inutile de s'atacher à démontrer des vérités admiſes, il ſufit d'en recomander la pratique. En voulant trop éclairer certains homes, on ne leur inſpire quelquefois qu'une préſomption dangereuſe,

Eh pourquoi entreprendre de leur faire pratiquer par raiſonement ce qu'ils ſuivoient par ſentiment, par un préjugé honête ? Ces guides ſont bien auſſi ſûrs que le raiſonement.

Qu'on forme d'abord les homes à la pratique des vertus, on en aura d'autant plus de facilité à leur en démontrer les principes, s'il en eſt beſoin. Nous ſomes aſſez portés à regarder come juſte & raiſonable ce que nous avons coutume de faire.

On déclame beaucoup depuis un tems contre les préjugés, peut-être en a-t-on trop détruit ; le préjugé eſt la loi du comun des homes. La diſcuſſion en cète matière exige des principes ſûrs

& des lumières rares. La plupart étant incapables d'un tel examen, doivent conſulter le ſentiment intérieur : les plus éclairés pouroient encore en morale le préférer ſouvent à leurs lumières, & prendre leur goût ou leur répugnance pour la règle la plus ſûre de leur conduite. On ſe trompe rarement par cète méthode : quand on eſt bien intimement content de ſoi à l'égard des autres, il n'arrive guère qu'ils ſoient mécontens. On a peu de reproches à faire à ceux qui ne s'en font point, & il eſt inutile d'en faire à ceux qui ne s'en font plus.

Je ne puis me diſpenſer à ce ſujet de blâmer les Ecrivains qui, ſous prétexte d'ataquer la ſuper-

ſtition, ce qui ſeroit un motif louable & utile, ſi l'on s'y renfermoit en Philoſophe citoyen, cherchent à ſaper les fondemens de la morale, & donent ateinte aux liens de la ſociété : d'autant plus inſenſés, qu'il ſeroit dangereux pour eux-mêmes de faire des proſélites. Le funeſte èfet qu'ils produiſent ſur leurs Lecteurs, eſt d'en faire dans la jeuneſſe de mauvais citoyens, des criminels ſcandaleux, & des malheureux dans l'âge avancé : car il y en a peu qui aient alors le triſte avantage d'être aſſez pervertis pour être tranquiles.

L'empreſſement avec lequel on lit ces ſortes d'ouvrages, ne doit pas flater les Auteurs qui d'ail-

leurs auroient du mérite. Ils ne doivent pas ignorer que les plus miſérables Ecrivains en ce genre partagent preſque également cet honeur, avec eux. La ſatyre, la licence & l'impiété, n'ont jamais ſeules prouvé d'eſprit. Les plus mépriſables par ces endroits peuvent être lûs une fois : ſans leurs excès, on ne les eût jamais només ; ſemblables à ces malheureux que leur état condanoit aux ténébres, & dont le public n'aprend les noms que par le crime & le ſuplice.

Pour en revenir aux préjugés, il y auroit, pour les juger ſans les diſcuter formèlement, une méthode aſſez ſûre, qui ne ſeroit pas pénible, & qui dans les détails ſeroit

ſouvent aplicable, ſur-tout en morale. Ce ſeroit d'obſerver les choſes dont on tire vanité. Il eſt alors bien vraiſemblable que c'eſt d'une fauſſe idée. Plus on eſt vertueux, plus on eſt éloigné d'en tirer vanité, & plus on eſt perſuadé qu'on ne fait que ſon devoir; les vertus ne donent point d'orgueil.

Les préjugés les plus tenaces ſont toujours ceux dont les fondemens ſont les moins ſolides. On peut ſe détromper d'une erreur raiſonée, par cela même que l'on raiſone. Un raiſonement mieux fait peut déſabuſer du premier: mais coment combatre ce qui n'a ni principe ni conſéquence? Et tels ſont tous les faux pré-

jugés. Ils naiſſent & croiſſent inſenſiblement par des circonſtances fortuites, & ſe trouvent enfin généralement établis chez les homes, ſans qu'ils en aient aperçû les progrès. Il n'eſt pas étonant que de fauſſes opinions ſe ſoient élevées à l'inſu de ceux qui y ſont le plus atachés ; mais elles ſe détruiſent come elles ſont nées. Ce n'eſt pas la raiſon qui les proſcrit, elles ſe ſuccèdent & périſſent par la ſeule révolution des tems. Les unes font place aux autres, parce que notre eſprit ne peut même embraſſer qu'un nombre limité d'erreurs.

Quelques opinions conſacrées parmi nous paroîtront abſurdes à nos neveux : il n'y aura parmi

eux que les Philoſophes qui concevront qu'elles aient pû avoir des partiſans. Les homes n'exigent point de preuves pour adopter une opinion ; leur eſprit n'a beſoin que d'être familiariſé avec elle, come nos yeux avec les modes.

Il y a des préjugés reconus ou du moins avoués pour faux par ceux qui s'en prévalent davantage. Par exemple, celui de la naiſſance eſt doné pour tel par ceux qui ſont les plus fatiguans ſur la leur. Ils ne manquent pas, à moins qu'ils ne ſoient d'un orgueil ſtupide, de répéter qu'ils ſavent que la nobleſſe du ſang n'eſt qu'un heureux haſard. Cependant il n'y a point de préjugés dont on ſe

défaſſe moins : il y a peu d'homes aſſez ſages pour regarder la nobleſſe come un avantage, & non come un mérite, & pour ſe borner à en jouir, ſans en tirer vanité. Que ces homes nouveaux qu'on vient de décraſſer ſoient enivrés de titres peu faits pour eux, ils ſont excuſables ; mais on eſt étoné de trouver la même manie dans ceux qui pouroient s'en raporter à la publicité de leur nom. Si ceux-ci prétendent par-là forcer au reſpect, ils outrent leurs prétentions, & les portent au-delà de leurs droits. Le reſpect d'obligation n'eſt dû qu'à ceux à qui l'on eſt ſubordoné par devoir, aux vrais ſupérieurs, que nous devons toujours diſtinguer de

ceux dont le rang ſeul eſt ſupérieur au nôtre. Le reſpect qu'on rend uniquement à la naiſſance, eſt un devoir de ſimple bienſéance ; c'eſt un homage à la mémoire des ancêtres qui ont illuſtré leur nom, homage qui à l'égard de leurs deſcendans, reſſemble en quelque ſorte au culte des images auxquèles on n'atribue aucune vertu propre, dont la matière peut être mépriſable, qui ſont quelquefois des productions d'un art groſſier, que la piété ſeule empêche de trouver ridicules, & pour leſquèles on n'a qu'un reſpect de relation.

Si l'on vouloit diſcuter la plûpart des opinions reçûes, que de faux préjugés ne trouveroit-on

pas, à ne conſidérer que ceux dont l'examen ſeroit relatif à l'éducation ? On ſuit par habitude & avec confiance des idées établies par le haſard.

Si l'éducation étoit raiſonée, les homes acquerroient une très-grande quantité de vérités avec plus de facilité qu'ils ne reçoivent un petit nombre d'erreurs. Les vérités ont entr'elles une relation, une liaiſon, des points de contact, qui en facilitent la conoiſſance & la mémoire; au lieu que les erreurs ſont ordinairement iſolées, elles ont plus d'èfet qu'elles ne ſont conſéquentes, & il faut plus d'èforts pour s'en détromper que pour s'en préſerver.

L'éducation ordinaire eſt bien

éloignée d'être ſyſtêmatique. Après quelques notions imparfaites de choſes aſſez peu utiles, on recomande pour toute inſtruction les moyens de faire fortune, & pour morale la politeſſe ; encore eſt-elle moins une leçon d'humanité, qu'un moyen néceſſaire à la fortune.

CHAPITRE

CHAPITRE III.

Sur la Politeſſe, & ſur les Louanges.

CETE politeſſe ſi recomandée, ſur laquèle on a tant écrit, tant doné de préceptes, & ſi peu d'idées fixes, en quoi conſiſte-t-elle ? On regarde come épuiſés les ſujets dont on a beaucoup parlé, & come éclaircis ceux dont on a vanté l'importance. Je ne me flate pas de traiter mieux cète matière qu'on ne l'a fait juſqu'ici; mais j'en dirai mon ſentiment particulier, qui poura bien diférer de celui des autres. Il y a des ſujets inépuiſables : d'ailleurs il eſt utile que ceux qu'il nous importe de

conoître ſoient enviſagés ſous diférens aſpects, & vûs par diférens yeux. Une vûe foible, & que ſa foibleſſe même rend atentive, aperçoit quelquefois ce qui avoit échapé à une vûe étendue & rapide.

La politeſſe eſt l'expreſſion ou l'imitation des vertus ſociales; c'en eſt l'expreſſion, ſi elle eſt vraie, & l'imitation, ſi elle eſt fauſſe: & les vertus ſociales ſont cèles qui nous rendent utiles & agréables à ceux avec qui nous avons à vivre. Un home qui les poſſéderoit toutes, auroit néceſſairement la politeſſe au ſouverain dégré.

Mais coment arive-t-il qu'un home d'un génie élevé, d'un

cœur généreux, d'une juſtice exacte, manque de politeſſe, tandis qu'on la trouve dans un home borné, intéreſſé & d'une probité ſuſpecte ? C'eſt que le premier manque de quelques qualités ſociales, tèles que la prudence, la diſcrétion, la réſerve, l'indulgence pour les défauts, & les foibleſſes d'autrui. Une des premières vertus ſociales eſt de tolérer dans les autres ce qu'on doit s'interdire à ſoi-même. Au lieu que le ſecond, ſans avoir aucune vertu, a l'art de les imiter toutes. Il ſait témoigner du reſpect à ſes ſupérieurs, de la bonté à ſes inférieurs, de l'eſtime à ſes égaux, & perſuader à tous qu'il en penſe avantageuſement, ſans avoir au-

cun des ſentimens qu'il imite.

On ne les exige pas même toujours, & l'art de les feindre eſt ce qui conſtitue la politeſſe de nos jours. Cet art eſt ſouvent ſi ridicule & ſi vil, qu'il eſt doné pour ce qu'il eſt, c'eſt-à-dire, pour faux.

Les homes ſavent que les politeſſes qu'ils ſe font ne ſont qu'une imitation de l'eſtime. Ils convièнent en général que les choſes obligeantes qu'ils ſe diſent ne ſont pas le langage de la vérité, & dans les ocaſions particulières ils en ſont les dupes. L'amour propre perſuade groſſièrement à chacun que ce qu'il fait par décence, on le lui rend par juſtice.

Quand on ſeroit convaincu de la fauſſeté des proteſtations d'eſtime, on les préféreroit encore à la ſincérité, parce que la fauſſeté a un air de reſpect dans les ocaſions où la vérité ſeroit une ofenſe. Un home ſait qu'on penſe mal de lui, cela eſt humiliant; mais l'aveu qu'on lui en feroit ſeroit une inſulte, on lui ôteroit par-là toute reſſource de chercher à s'aveugler lui-même, & on lui prouveroit le peu de cas qu'on en fait. Les gens les plus unis & qui s'eſtiment à plus d'égards, deviendroient ènemis mortels, s'ils ſe témoignoient complètement ce qu'ils penſent les uns des autres. Il y a un certain voile d'obſcurité qui conſerve bien des liaiſons, &

qu'on craint de lever de part & d'autre.

Je ſuis bien éloigné de conſeiller aux homes de ſe témoigner durement ce qu'ils penſent, parce qu'ils ſe trompent ſouvent dans les jugemens qu'ils portent, & qu'ils ſont ſujets à ſe rétracter bientôt, ſans juger enſuite plus ſainement. Quelque ſûr qu'on ſoit de ſon jugement, cète dureté n'eſt permiſe qu'à l'amitié, encore faut-il qu'elle ſoit autoriſée par la néceſſité & l'eſpérance du ſuccès. Les opérations cruèles n'ont été imaginées que pour ſauver la vie, & les paliatifs pour adoucir les douleurs.

Laiſſons à ceux qui ſont chargés de veiller ſur les mœurs, le

ſoin de faire entendre les vérités dures ; leur voix ne s'adreſſe qu'à la multitude ; mais on ne corige les particuliers qu'en leur prouvant de l'intérêt pour eux, & en ménageant leur amour propre.

Qu'èle eſt donc l'eſpèce de diſſimulation permiſe, ou plûtôt quel eſt le milieu qui ſépare la fauſſeté vile de la ſincérité ofençante ? Ce ſont les égards réciproques. Ils forment le lien de la ſociété, & naiſſent du ſentiment de ſes propres imperfections, & du beſoin qu'on a d'indulgence pour ſoi-même. On ne doit ni ofenſer ni tromper les homes.

Il ſemble que dans l'éducation des gens du monde, on les ſupoſe incapables de vertus, & qu'ils

auroient à rougir de ſe montrer tèls qu'ils ſont. On ne leur recomande qu'une fauſſeté qu'on apèle politeſſe. Ne diroit-on pas qu'un maſque eſt un remède à la laideur, parce qu'il peut la cacher dans quelques inſtans.

La politeſſe d'uſage n'eſt qu'un jargon fade, plein d'expreſſions exagerées, auſſi vides de ſens que de ſentiment.

La politeſſe, dit-on, marque cependant l'home de naiſſance; les plus grands ſont les plus polis. J'avoue que cète politeſſe eſt le premier ſigne de la hauteur, un rempart contre la familiarité. Il y a bien loin de la politeſſe à la douceur, & plus loin encore de la douceur à la bonté. Les grands

qui écartent les homes à force de politeſſe ſans bonté, ne ſont bons qu'à être écartés eux-mêmes à force de reſpects ſans atachement.

La politeſſe, ajoute-t-on, prouve une éducation ſoignée, & qu'on a vécu dans un monde choiſi ; elle exige un tact ſi fin, un ſentiment ſi délicat ſur les convenances, que ceux qui n'y ont pas été initiés de bone heure, font dans la ſuite de vains èforts pour l'acquérir, & ne peuvent jamais en ſaiſir la grâce. Premierement, la dificulté d'une choſe n'eſt pas une preuve de ſon excèlence. Secondement, il ſeroit à deſirer que des homes qui de deſſein formé renoncent à leur ca-

ractère, n'en recueilliſſent d'autre fruit que d'être ridicules ; peut-être cela les rameneroit-il au vrai & au ſimple.

D'ailleurs cète politeſſe ſi exquiſe n'eſt pas auſſi rare que ceux qui n'ont pas d'autre mérite voudroient le perſuader. Elle produit aujourd'hui ſi peu d'èfet, la fauſſeté en eſt ſi reconue, qu'elle en eſt quelquefois dégoutante pour ceux à qui elle s'adreſſe, & qu'elle a fait naître à certaines gens l'idée de jouer la groſſiereté & la bruſquerie pour imiter la franchiſe, & couvrir leurs deſſeins. Ils ſont bruſques ſans être francs, & faux ſans être polis.

Ce manége eſt déja aſſez commun pour qu'il dût être plus re-

conu qu'il ne l'eſt encore.

Il devroit être défendu d'être bruſque à quiconque ne feroit pas excuſer cet inconvénient de caractère par une conduite irréprochable.

Ce n'eſt pas qu'on ne puiſſe joindre beaucoup d'habileté à beaucoup de droiture ; mais il n'y a qu'une continuité de procédés francs qui conſtate bien la diſtinction de l'habileté & de l'artifice.

On ne doit pas pour cela regrèter les tems groſſiers où l'home uniquement frapé de ſon intérêt, le cherchoit toujours par un inſtinct féroce au préjudice des autres. La groſſiereté & la rudeſſe n'excluent ni la fraude ni l'artifice, puiſqu'on les remarque

dans les animaux les moins diſciplinables.

Ce n'eſt qu'en ſe poliſſant que les homes ont apris à concilier leur intérêt particulier avec l'intérêt comun ; qu'ils ont compris que par cet acord, chacun tire plus de la ſociété qu'il n'y peut mètre.

Les homes ſe doivent donc des égards, puiſqu'ils ſe doivent tous de la reconoiſſance. Ils ſe doivent réciproquement une politeſſe digne d'eux, faite pour des êtres penſans, & variée par les diférens ſentimens qui doivent l'inſpirer.

Ainſi la politeſſe des Grands doit être de l'humanité ; cèle des inférieurs de la reconoiſſance, ſi

les Grands la méritent ; cèle des égaux, de l'eſtime & des ſervices mutuels. Loin d'excuſer la rudeſſe, il ſeroit à deſirer que la politeſſe qui vient de la douceur des mœurs fût toujours unie à cèle qui partiroit de la droiture du cœur.

Le plus malheureux èfet de la politeſſe d'uſage, eſt d'enſeigner l'art de ſe paſſer des vertus qu'elle imite. Qu'on nous inſpire dans l'éducation l'humanité & la bienfaiſance, nous aurons la politeſſe, ou nous n'en aurons plus beſoin.

Si nous n'avons pas cèle qui s'anonce par les grâces, nous aurons cèle qui anonce l'honête home & le citoyen : nous n'aurons pas beſoin de recourir à la fauſſeté.

Au lieu d'être artificieux pour plaire, il ſufira d'être bon ; au lieu d'être faux pour flater les foibleſſes des autres, il ſufira d'être indulgent.

Ceux avec qui l'on aura de tels procédés, n'en ſeront ni enorgueillis, ni corompus ; ils n'en ſeront que reconoiſſans, & en deviendront meilleurs.

La politeſſe dont je viens de parler, me rapèle une autre eſpèce de fauſſeté fort en uſage ; ce ſont les louanges. Elles doivent leur première origine à l'admiration, la reconoiſſance, l'eſtime, l'amour ou l'amitié. Si l'on en excepte ces deux derniers principes, qui conſervent leurs droits bien ou mal apliqués, les louan-

ges d'aujourd'hui ne partent guère que de l'intérêt. On loue tous ceux dont on croit avoir à eſperer ou à craindre; jamais on n'a vû moins d'eſtime & plus d'éloges.

A peine le haſard a-t-il mis quelqu'un en place, qu'il devient l'objet d'une conjuration d'éloges. On l'acable de complimens, on lui adreſſe des vers de toutes parts; ceux qui ne peuvent percer juſqu'à lui ſe réfugient dans les journaux. Quiconque recevroit de bone foi tant d'éloges, & les prendroit à la lètre, devroit être fort étoné de ſe trouver tout à coup un ſi grand mérite, d'être devenu un home ſi ſuperieur. Il admireroit ſa modeſtie paſſée qui le lui

auroit caché juſqu'au moment de ſon élevation. On n'en voit que trop qui cèdent naïvement à cète perſuaſion. Je ne ſais même s'il y en a, à qui la tête n'ait plus ou moins tourné en montant; cet accident pouroit être auſſi comun au moral qu'au phyſique. Je crois cependant qu'il y en a d'aſſez cenſés pour regarder les fadeurs qu'on leur jète en face, comme un des inconvéniens de leur état; car ils ont l'experience que dans la diſgrâce, ils ſont délivrés de ce fléau, & c'eſt une conſolation, ſur-tout pour ceux qui étoient dignes d'éloges; car ils en ſont ordinairement les moins flatés. Les homes véritablement louables ſont ſenſibles

à l'eſtime, & déconcertés par les louanges. Le mérite a ſa pudeur comme la chaſteté.

Un home en dignité à qui la nature auroit refuſé la ſenſibilité aux louanges, ſeroit bien à plaindre ; car il en a terriblement à eſſuyer, & la forme en eſt ordinairement auſſi dégoutante que le fonds ; c'eſt la même matière jetée dans le même moule. Il n'y a guère d'éloge dont on pût deviner le héros, ſi le nom n'étoit en tête. On n'y remarque rien de diſtinctif; on riſqueroit en ne voyant que l'ouvrage, d'atribuer à un Prince ce qui étoit adreſſé à un particulier obſcur. On pouroit, en changeant le nom, tranſporter le même pané-

gyrique à cent perſonages diférens, parce qu'ils convièn t auſſi peu à l'un qu'à l'autre.

C'étoit ainſi qu'en uſoient les anciens à l'égard des Statues qu'ils avoient érigées à un Empereur. S'ils venoient à le précipiter du trône, ils enlevoient la tête de ſes Statues, & y plaçoient auſſitôt cèle de ſon ſucceſſeur, * en atendant qu'il eût le même ſort. Mais tant qu'il regnoit, on le louoit excluſivement à tous; on ſe gardoit bien de rapeler la mémoire d'aucun mérite qui eût pû lui déplaire: Auguſte même inſpiroit cète crainte à ſes panégyriſtes. On eſt fâché, pour l'honeur

* *V.* Suetone & Lampridius.

de Virgile, d'Horace, d'Ovide & autres, que le nom de Ciceron ne ſe trouve pas une ſeule fois dans leurs Ouvrages. Ils n'ignoroient pas qu'ils auroient pû ofenſer l'Empereur : c'eût été lui rapeler avec quèle ingratitude il avoit abandoné à la proſcription le plus vertueux citoyen de ſon parti.

Quoique ce Prince, le plus habile des tyrans, ſe fût aſſocié au Conſulat le fils de Ciceron, on voyoit qu'il cherchoit à couvrir ſes fureurs paſſées du maſque des vertus. Sa feinte modération étoit toujours ſuſpecte. Plutarque nous a conſervé un trait qui prouve à quel point on craignoit de réveiller le ſouvenir d'un nom cher

aux vrais Romains. Auguſte étant entré inopinément dans la chambre d'un de ſes neveux, s'aperçut que le jeune Prince cachoit un livre dans ſa robe ; il voulut le voir, & trouvant un Ouvrage de Ciceron, il en lut une partie, puis rendant le livre, *c'étoit*, dit-il, *un ſavant home, & qui aimoit fort la patrie.* Perſone n'eût oſé en dire autant devant Auguſte.

Nous voyons des Ouvrages célèbres dont les dédicaces enflées d'éloges s'adreſſent à de prétendus Mécênes qui n'étoient conus que de l'Auteur, du moins ſont-ils abſolument ignorés aujourd'hui, leur nom eſt enſeveli avec eux.

Que d'homes, je ne dirai pas

nuls, mais pervers, j'ai vû loués par ceux qui les regardoient come tels ! Il eſt vrai que tous les louangeurs ſont également diſpoſés à faire une ſatyre ; la perſone leur eſt indiférente, il ne s'agit que de ſa poſition.

Il ſemble qu'un encens ſi banal, ſi proſtitué, ne devroit avoir rien de flateur ; cependant on voit des homes eſtimables à certains égards avides de louanges, ſouvent ofertes par des protégés qu'ils mépriſent, ſemblables à Veſpaſien qui ne trouvoit pas que l'argent de l'impôt levé ſur les immondices de Rome, eût rien d'infect. L'adulation la plus outrée eſt la plus ſûre de plaire : une louange fine & délicate fait

honeur à l'eſprit de celui qui la done : un éloge exagéré fait plaiſir à celui qui le reçoit : il prend l'exagération pour l'expreſſion propre, & penſe que les grandes vérités ne peuvent ſe dire avec fineſſe.

L'adulation même, dont l'excès ſe fait ſentir, produit encore ſon èfet. *Je ſais que tu me flates*, diſoit quelqu'un, *mais tu ne m'en plais pas moins.*

Ce ridicule comerce de louanges a tèlement prévalu, que dans mile ocaſions il eſt devenu de règle, d'obligation, & ſemble faire un article de legiſlation, come ſi les homes étoient eſſentièlement louables. Qui que ce ſoit n'eſt revêtu de la moindre charge, que

ſon inſtallation ne ſoit acompagnée de complimens ſur ſa grande capacité; de ſorte que cela ne ſignifie plus rien.

Les louanges ſont miſes aujourd'hui au rang des contes de Fées; on ne doit donc pas les regarder préciſément come des menſonges, puiſque leurs auteurs n'ont pas ſupoſé qu'on pût les croire. Quelques vils que ſoient les flateurs, quelqu'agueri que fût l'amour propre, ſi l'on atachoit aux louanges toute la valeur des termes, il n'y a perſone qui eût le front de les doner ni de les recevoir. Une monoie qui n'a plus de valeur devroit ceſſer d'avoir cours.

CHAPITRE IV.

Sur la Probité, la Vertu & l'Honeur.

ON n'entend parler que de probité, de vertu & d'honeur; mais tous ceux qui emploient ces expreſſions en ont-ils des idées uniformes? Tâchons de les diſtinguer. Il vaudroit mieux, ſans doute, inſpirer des ſentimens dans une matière qui ne doit pas ſe borner à la ſpéculation; mais il eſt toujours utile d'éclaircir & de fixer les principes de nos devoirs. Il y a bien des ocaſions où la pratique dépend de nos lumières.

Le premier devoir de la probité

té eſt l'obſervation des loix. Mais indépendament de cèles qui répriment les entrepriſes contre la ſociété politique, il y a des ſentimens & des procédés d'uſage qui ſont la ſûreté ou la douceur de la ſociété civile, du comerce particulier des homes, que les loix n'ont pû ni dû preſcrire, & dont l'obſervation eſt d'autant plus indiſpenſable, qu'elle eſt libre & volontaire ; au lieu que les loix ont pourvû à leur propre exécution. Qui n'auroit que la probité qu'elles exigent, & ne s'abſtiendroit que de ce qu'elles puniſſent, ſeroit encore un aſſez malhonête home.

Les loix ſe ſont prêtées à la foibleſſe & aux paſſions, en ne

réprimant que ce qui ataque ouvertement la ſociété : ſi elles étoient entrées dans le détail de tout ce qui peut la bleſſer indirectement, elles n'auroient pas été univerſèlement compriſes, ni par conſéquent ſuivies : il y auroit eu trop de criminels, qu'il eût quelquefois été dur & ſouvent dificile de punir, atendu la proportion qui doit toujours être entre les fautes & les peines. Les loix auroient donc été illuſoires, & le plus grand vice qu'elles puiſſent avoir, c'eſt de reſter ſans exécution.

Les homes venant à ſe polir & s'éclairer, ceux dont l'ame étoit la plus honête ont ſupléé aux loix par la morale, en établiſ-

ſant par une convention tacite, des procédés auxquels l'uſage a doné force de loi parmi les honêtes gens, & qui ſont le ſuplément des loix poſitives. Il n'y a point à la vérité de punition prononcée contre les infracteurs, mais elle n'en eſt pas moins réèle. Le mépris & la honte en ſont le châtiment, & c'eſt le plus ſenſible pour ceux qui ſont dignes de le reſſentir. L'opinion publique qui exerce la juſtice à cet égard, y met des proportions exactes, & fait des diſtinctions très-fines.

On juge les homes ſur leur état, leur éducation, leur ſituation, leurs lumières. Il ſemble qu'on ſoit convenu de diférentes eſpèces de probités, qu'on ne ſoit

obligé qu'à cèle de ſon état, & qu'on ne puiſſe avoir que cèle de ſon eſprit. On eſt plus ſévère à l'égard de ceux qui étant expoſés en vûe peuvent ſervir d'exemple, que ſur ceux qui ſont dans l'obſcurité. Moins on exige d'un home dont on devroit beaucoup prétendre, plus on lui fait injure. En fait de procédés, on eſt bien près du mépris, quand on a droit à l'indulgence.

L'opinion publique étant elle-même la peine des actions dont elle eſt juge, ne ſauroit manquer d'être ſévère ſur les choſes qu'elle condane. Il y a tèle action dont le ſoupçon fait la preuve, & la publicité le châtiment.

Il eſt aſſez étonant que cète

opinion ſi ſévère ſur de ſimples procédés, ſe renferme quelquefois dans des bornes ſur les crimes qui ſont du reſſort des loix. Ceux-ci ne devièнent complètement honteux que par le châtiment qui les ſuit.

Il n'y a point de maxime plus fauſſe dans nos mœurs, que cèle qui dit : *le crime fait la honte, & non pas l'échafaut.* Cela devroit être, & l'eſt efectivement en morale, mais nulement dans les mœurs; car on ſe réhabilite d'un crime impuni; & qu'on ne diſe pas que c'eſt parce que le châtiment le conſtate, & en fait ſeul une preuve ſufiſante; puiſqu'un crime conſtaté par des lètres de grâce, flétrit toujours moins que

le châtiment. On le remarque principalement dans l'injuſtice & la biſarerie du préjugé cruel qui fait rejaillir l'oprobre ſur ceux que le ſang unit à un criminel ; de ſorte qu'il eſt peut-être moins malheureux d'apartenir à un coupable reconu & impuni, qu'à un infortuné dont l'inocence n'a été reconue qu'après le ſuplice.

La vraie raiſon vient de ce que l'impunité prouve toujours la conſidération qui ſuit la naiſſance, le rang, les dignités, le crédit ou les richeſſes. Une famille qui ne peut ſouſtraire à la juſtice un parent coupable, eſt convaincue de n'avoir aucune conſidération, & par conſéquent eſt mépriſée. Le préjugé doit donc ſub-

ſiſter ; mais il n'a pas lieu, ou du moins eſt plus foible ſous le deſpotiſme abſolu & chez un peuple libre, par-tout où l'on peut dire, tu es eſclave come moi, ou je ſuis libre come toi. Le pouvoir arbitraire chez l'un, la juſtice chez l'autre ne faiſant acception de perſone, font des exemples dans des familles de toutes les claſſes, qui par conſéquent ont beſoin d'une compaſſion réciproque. Qu'il en ſoit ainſi parmi nous, les fautes deviendront perſonèles, le préjugé diſparoîtra : il n'y a pas d'autre moyen de l'éteindre.

Pourquoi ces nobles victimes qu'un crime d'état conduit ſur l'échafaut, n'impriment-ils point de tache à leur famille ? C'eſt que

ces criminels ſont ordinairement d'un rang élevé. Le crime, & même le ſuplice, prouvent également de quèle importance ils étoient dans l'Etat. Leur chute, en inſpirant la terreur, montre en même-tems l'élevation d'où ils ſont tombés, & où ſont encore ceux à qui ils apartenoient. Tout ce qui ſaiſit par quelque grandeur l'imagination des homes, leur impoſe. Ils ne peuvent pas reſpecter & mépriſer à la fois la même famille

Je crois avoir remarqué une autre biſarerie dans l'aplication de ce préjugé. On reproche plus aux enfans la honte de leurs pères, qu'aux pères cèle de leurs enfans. Il me ſemble que le con-

traire ſeroit moins injuſte, parce que ce ſeroit alors punir les pères de n'avoir pas rectifié les mauvaiſes inclinations de leurs enfans par une éducation convenable. Si l'on penſe autrement, eſt-ce par un ſentiment de compaſſion pour la vieilleſſe, ou par le plaiſir barbare d'empoiſoner la vie de ceux qui ne font que comencer leur carière ?

Pour éclaircir enfin ce qui concerne la probité, il s'agit de ſavoir ſi l'obéiſſance aux loix, & la pratique des procédés d'uſage ſufiſent pour conſtituer l'honête home. On vêra, ſi l'on y réfléchit, que cela n'eſt pas encore ſufiſant pour la parfaite probité. En èfet, on peut avec un cœur dur, un

eſprit malin, un caractère féroce, & des ſentimens bas, avoir par intérêt, par orgueil ou par crainte, avoir, dis-je, cète probité qui met à couvert de tout reproche de la part des homes.

Mais il y a un Juge plus éclairé, plus ſévère & plus juſte que les loix & les mœurs; c'eſt le ſentiment intérieur, qu'on apèle la conſcience. Son empire s'étend plus loin que celui des loix & des mœurs, qui ne ſont pas uniformes chez tous les peuples. La conſcience parle à tous les homes qui ne ſe ſont pas, à force de dépravation, rendus indignes de l'entendre.

Les loix n'ont pas prononcé ſur des fautes autant ou plus gra-

ves en elles-mêmes que pluſieurs de cèles qu'elles ont condanées. Il n'y en a point contre l'ingratitude, la perfidie, & en bien des cas contre la calomnie, l'impoſture, l'injuſtice, &c. ſans parler de certains déſordres qu'elles condanent, & ne puniſſent guère, ſi l'on ne brave la honte en les réclamant. Tel eſt le ſort de toutes les légiſlations. Cèle des peuples que nous ne conoiſſons que par l'hiſtoire, nous paroît un monument de leur ſageſſe, parce que nous ignorons en combien de circonſtances les loix fléchiſſoient & reſtoient ſans exécution. Cète ignorance des faits particuliers, des abus de détail, contribue beaucoup à notre admira-

tion pour les gouvernemens anciens.

Cependant quand les loix deviènent indulgentes, les mœurs ceſſent d'être ſévères, quoiqu'elles n'aient pas embraſſé tout ce que les loix ont omis. Il y a même des excès condanés par les loix, qui ſont tolerés dans les mœurs, ſur-tout à la Cour & dans la Capitale, où les mœurs s'écartent ſouvent de la morale. Combien ne tolèrent-elles pas de choſes plus dangereuſes que ce qu'elles ont proſcrit ? Elles exigent des décences, & pardonent des vices : on eſt dans la ſociété plus délicat que ſévère.

Doit-on regarder come inocent un trait de ſatyre, ou même de

plaiſanterie de la part d'un ſupérieur, qui porte quelquefois un coup irréparable à celui qui en eſt l'objet; un ſecours gratuit refuſé par négligence à celui dont le ſort en dépend; tant d'autres fautes que tout le monde ſent, & qu'on s'interdit ſi peu?

Voilà cependant ce qu'une probité exacte doit s'interdire, & dont la conſcience eſt le Juge infaillible. Il eſt donc heureux que chacun ait dans ſon cœur un Juge qui défend les autres, ou qui le condane lui-même.

Je ne prétens point ici parler en home religieux; la Religion eſt la perfection & non la baſe de la morale; ce n'eſt point en Métaphyſicien ſubtil, c'eſt en Phi-

loſophe, qui ne s'apuie que ſur la raiſon, & ne procède que par le raiſonement. Je n'ai donc pas beſoin d'examiner ſi cète conſcience eſt ou n'eſt pas un ſentiment inné ; il me ſufiroit qu'elle fût une lumière acquiſe, & que les eſprits les plus bornés euſſent encore plus de conoiſſance du juſte & de l'injuſte par la conſcience, que les loix & les mœurs ne leur en donent.

Cète conoiſſance fait la meſure de nos obligations ; nous ſomes tenus à l'égard d'autrui de tout ce qu'à ſa place nous ſerions en droit de prétendre. Les homes ont encore droit d'atendre de nous, non-ſeulement ce qu'ils regardent avec raiſon come juſte,

mais ce que nous regardons nous-mêmes come tel, quoique les autres ne l'aient ni exigé, ni prévû : notre propre conſcience fait l'étendue de leurs droits ſur nous.

Plus on a de lumières, plus on a de devoirs à remplir ; ſi l'eſprit n'en inſpire pas le ſentiment, il ſuggère les procédés, & démontre l'obligation d'y ſatisfaire.

Il y a un autre principe d'intelligence ſur ce ſujet, ſupérieur à l'eſprit même ; c'eſt la ſenſibilité d'ame, qui done une ſorte de ſagacité ſur les choſes honêtes, & va plus loin que la pénétration de l'eſprit ſeul.

On pouroit dire que le cœur a des idées qui lui ſont propres. On remarque entre deux homes

dont l'eſprit eſt également étendu, profond & pénétrant ſur des matières purement intellectuèles, quèle ſupériorité gagne celui dont l'ame eſt ſenſible ſur les ſujets qui ſont de cète claſſe-là. Qu'il y a d'idées inacceſſibles à ceux qui ont le ſentiment froid! Les ames ſenſibles peuvent par vivacité & chaleur tomber dans des fautes que les homes *à procédés* ne comètroient pas; mais elles l'emportent de beaucoup par la quantité de biens qu'elles produiſent.

Les ames ſenſibles ont plus d'exiſtence que les autres : les biens & les maux ſe multiplient à leur égard. Elles ont encore un avantage pour la ſociété, c'eſt

d'être perſuadées des vérités dont l'eſprit n'eſt que convaincu ; la conviction n'eſt ſouvent que paſſive, la perſuaſion eſt active, & il n'y a de reſſort que ce qui fait agir. L'eſprit ſeul peut & doit faire l'home de probité ; la ſenſibilité prépare l'home vertueux. Je vais m'expliquer.

Tout ce que les loix exigent, ce que les mœurs recomandent, ce que la conſcience inſpire, ſe trouve renfermé dans cet axiome ſi conu & ſi peu dévelopé : *Ne faites point à autrui ce que vous ne voudriez pas qui vous fût fait.* L'obſervation exacte & préciſe de cète maxime fait la probité. *Faites à autrui ce que vous voudriez qui vous fût fait.* Voilà la vertu.

C'eſt quelquefois un ſacrifice de ſon bien-être à celui d'autrui. un èfort généreux contre ſoi-même en faveur des autres. On trouve dans l'hiſtoire quelques-uns de ces èforts héroïques.

Il ſemble au premier coup d'œil que les Légiſlateurs étoient des homes bornés ou intéreſſés, qui n'ayant pas beſoin des autres, vouloient empêcher qu'on ne leur fit du mal, & ſe diſpenſer de faire du bien. Cète idée paroît d'autant plus vraiſemblable, que les premiers Légiſlateurs ont été des Princes, des Chefs de Peuples; ceux en un mot qui avoient le plus à perdre & le moins à gagner; auſſi les loix ſe bornent-elles à défendre: en y faiſant ré-

flexion, nous avons vû que c'eſt par ſageſſe qu'elles en ont uſé ainſi. Elles n'exigent que ce qui eſt poſſible à tous les homes. Les mœurs ſont alées plus loin que les loix; mais c'eſt en partant du même principe; les unes & les autres ne ſont guère que prohibitives. La conſcience même ſe borne à inſpirer la répugnance pour le mal. Enfin la fidélité aux loix, aux mœurs & à la conſcience, fait l'exacte probité. La vertu ſupérieure à la probité, exige qu'on faſſe le bien, & y détermine.

La probité défend, il faut obéir; la vertu comande, mais l'obéiſſance eſt libre, à moins que la vertu n'emprunte la voix de

la Religion. On eſtime la probité, on reſpecte la vertu. La probité conſiſte preſque dans l'inaction ; la vertu agit. On doit de la reconoiſſance à la vertu ; on pouroit s'en diſpenſer à l'égard de la probité, parce qu'un home éclairé, n'eût-il que ſon intérêt pour objet, n'a pas, pour y parvenir, de moyen plus ſûr que la probité.

Je n'ignore pas les objections qu'on peut tirer des crimes heureux ; mais je ſais auſſi qu'il y a diférentes eſpèces de bonheurs, qu'on doit évaluer les probabilités du danger & du ſuccès, les comparer avec le bonheur qu'on ſe propoſe, & qu'il n'y en a aucun dont l'eſpérance la mieux

fondée puiſſe contre-balancer la perte de l'honeur, ni même le ſimple danger de le perdre. Ainſi en ne faiſant d'une tèle queſtion qu'une afaire de calcul, le parti de la probité eſt toujours le meilleur qu'il y ait à prendre. Il ne ſeroit pas dificile de faire une démonſtration morale de cète vérité; mais il y a des principes qu'on ne doit pas mètre en queſtion. Il eſt toujours à craindre que les vérités les plus évidentes ne contractent par la diſcuſſion, un air de problême qu'elles ne doivent jamais avoir.

Quand la vertu eſt dans le cœur, & n'exige aucun èfort, c'eſt un ſentiment, une inclination au bien, un amour pour l'hu-

manité ; elle eſt aux actions honêtes ce que le vice eſt au crime ; c'eſt le raport de la cauſe à l'èfet.

En diſtinguant la vertu & la probité, en obſervant la diférence de leur nature, il eſt encore néceſſaire, pour conoître le prix de l'une & de l'autre, de faire atention aux perſones, aux tems & aux circonſtances.

Il y a tel home dont la probité mérite plus d'éloges que la vertu d'un autre. Ne doit-on atendre que les mêmes actions de ceux qui ont des moyens ſi diférens ? Un home au ſein de l'opulence n'aura-t-il que les devoirs, les obligations de celui qui eſt aſſiégé par tous les beſoins ? Cela ne ſeroit pas juſte. La probité eſt

eſt la vertu des pauvres; la vertu doit être la probité des riches.

On raporte quelquefois à la vertu des actions où elle a peu de part. Un ſervice ofert par vanité, ou rendu par foibleſſe, fait peu d'honeur à la vertu.

On retire un home de ſon nom d'un état malheureux, dont on pouvoit partager la honte. Eſt-ce généroſité? C'eſt tout au plus décence, ou peut-être orgueil, inrérêt réel & ſenſible.

D'un autre côté on loue, & on doit louer les actes de probité où l'on ſent un principe de vertu. Un home remet un dépôt dont il avoit ſeul le ſecret; il n'a fait que ſon devoir, puiſque le contraire ſeroit un crime; cependant ſon

action lui fait honeur, & doit lui en faire. On juge que celui qui ne fait pas le mal dans certaines circonſtances, eſt capable de faire le bien : dans un acte de ſimple probité, c'eſt la vertu qu'on loue.

Un malheureux preſſé de beſoins, humilié par la honte de la miſere, réſiſte aux ocaſions les plus ſéduiſantes. Un home dans la proſpérité n'oublie pas qu'il y a des malheureux, les cherche & prévient leurs demandes. Je les eſtime, je les loue tous deux; mais c'eſt le premier que j'admire.

Les éloges qu'on done à de certaines probités, à de certaines vertus, ne font que le blâme du comun des homes. Cependant on ne

ne doit pas les refuſer ; il ne faut pas rechercher avec trop de ſévérité le principe des actions quand elles tendent au bien de la ſociété. Il eſt toujours ſage & avantageux d'encourager les homes aux actes honêtes : ils ſont capables de prendre le pli de la vertu come du vice.

On acquiert de la vertu par la gloire de la pratiquer. Si l'on comence par amour propre, on continue par honeur, on perſévère par habitude. Que l'home le moins porté à la bienfaiſance viène par haſard, ou par un èfort qu'il fera ſur lui-même, à faire quelqu'action de généroſité ; il éprouvera enſuite une ſorte de ſatisfaction qui lui rendra une

ſeconde action moins pénible : bientôt il ſe portera de lui-même à une troiſième, & dans peu la bonté fera ſon caractère. On contracte le ſentiment des actions qui ſe répètent.

D'ailleurs, quand on chercheroit à raporter des actions vertueuſes à un ſyſtême d'eſprit & de conduite plutôt qu'au ſentiment, l'avantage des autres ſeroit égal, & la gloire qu'on voudroit rabaiſſer n'en ſeroit peut-être pas moindre. Heureuſe alternative que de réduire les cenſeurs à l'admiration, au défaut de l'eſtime !

Outre la vertu & la probité, qui doivent être les principes de nos actions, il y en a un troiſième

très-digne d'être examiné ; c'eſt l'honeur : il eſt diférent de la probité, peut-être ne l'eſt-il pas de la vertu ; mais il lui done de l'éclat, & me paroît être une qualité de plus.

L'home de probité ſe conduit par éducation, par habitude, par intérêt ou par crainte. L'home vertueux agit avec bonté.

L'home d'honeur penſe & ſent avec nobleſſe. Ce n'eſt pas aux loix qu'il obéit ; ce n'eſt pas la réflexion, encore moins l'imitation qui le dirigent : il penſe, parle & agit avec une ſorte de hauteur, & ſemble être ſon propre légiſlateur à lui-même.

On s'afranchit des loix par la puiſſance, on s'y ſouſtrait par le

crédit, on les élude par adreſſe; on remplace le ſentiment & l'on ſuplée aux mœurs par la politeſſe; on imite la vertu par l'hipocriſie. L'honeur eſt l'inſtinct de la vertu, & il en fait le courage. Il n'examine point, il agit ſans feinte, même ſans prudence, & ne conoît point cète timidité ou cète fauſſe honte qui étoufe tant de vertus dans les ames foibles; car les caractères foibles ont le double inconvénient de ne pouvoir ſe répondre de leurs vertus, & de ſervir d'inſtrumens aux vices de tous ceux qui les gouvernent.

Quoique l'honeur ſoit une qualité naturèle, il ſe dévelope par l'éducation, ſe ſoutient par les

principes, & ſe fortifie par les exemples. On ne ſauroit donc trop en réveiller les idées, en réchaufer le ſentiment, en relever les avantages & la gloire, & ataquer tout ce qui peut y porter ateinte.

Les réflexions ſur cète matière peuvent ſervir de préſervatif contre la coruption des mœurs qui ſe relâchent de plus en plus. Je n'ai pas deſſein de renouveler les reproches que de tous tems on a fait à ſon ſiècle, & dont la répétition fait croire qu'ils ne ſont pas mieux fondés dans un tems que dans un autre. Je ſuis perſuadé qu'il y a toujours dans le monde une diſtribution de vertus & de vices à peu près égale ; mais il

peut y avoir en diférens âges des partages inégaux de Nation à Nation, de Peuple à Peuple. Il y a des âges plus ou moins brillans, & le nôtre ne paroît pas être celui de l'honeur, du moins autant qu'il l'a été. Je ne doute pas que les cauſes de cète altération ne ſoient un jour dévelopées dans l'hiſtoire de ce ſiècle. Ce n'en ſera pas l'article le moins curieux ni le moins utile.

On n'eſt certainement pas auſſi délicat, auſſi ſcrupuleux ſur les liaiſons qu'on l'a été. Quand un home avoit jadis de ces procédés tolérés ou impunis par les loix, & condanés par l'honeur, le reſſentiment ne ſe bornoit pas à l'oſenſé, tous les honêtes gens pre-

noient parti, & faiſoient juſtice par un mépris général & public.

Aujourd'hui on a des ménagemens, même ſans vûe d'intérêt, pour l'home le plus décrié. *Je n'ai pas*, vous dit-on, *ſujet de m'en plaindre perſonèlement, je n'irai pas me faire le réparateur des torts* Quèle foibleſſe ! C'eſt bien mal entendre les intérêts de la ſociété, & par conſéquent les ſiens propres. Si les honêtes gens s'aviſoient de faire cauſe comune, leur ligue ſeroit bien forte. Quand les gens d'eſprit & d'honeur s'entendront, les ſots & les fripons joûront un bien petit rôle. Il n'y a malheureuſement que les fripons qui faſſent des ligues, les honêtes gens ſe tiènent iſolés.

On ſe cachoit autrefois de certains procédés, & l'on en rougiſſoit, s'ils venoient à ſe découvrir. Il me ſemble qu'on les a aujourd'hui trop ouvertement, & dès-là il doit s'en trouver davantage, parce que la contrainte & la honte retenoient bien des homes.

Je ne ſache que l'infidélité au jeu qui ſoit plus décriée aujourd'hui que dans le ſiècle paſſé ; encore voit-on des gens ſuſpects à cet égard qui n'en ſont pas moins acueillis d'ailleurs. La ſeule juſtice qu'on en faſſe, eſt d'employer beaucoup de politeſſes & de détours pour ſe diſpenſer de jouer avec eux ; cela reſſemble moins au mépris qu'à la prudence. Mais

un home du monde qui eſt irréprochable par cet endroit & par la valeur, eſt home d'honeur décidé. Quoiqu'il faſſe profeſſion d'être de vos amis, n'ayez rien à démêler avec lui ſur l'intérêt, l'ambition ou l'amour propre. S'il craint ſeulement d'uſer ſon crédit, il vous manquera ſans ſcrupule dans une ocaſion eſſentièle, & ne ſera blâmé de perſone. Vous vous croyez en droit de lui faire des reproches, mais il en eſt plus ſurpris que confus; il reſte home d'honeur. Il ne conçoit pas que vous ayez pû regarder come un engagement de ſimples propos de politeſſe; car cète politeſſe ſi recomandée ſauve bien des baſſeſſes; on feroit trop

heureux qu'elle ne couvrît que des platitudes.

Il y a à la vérité tèle action ſi blâmable, que l'interprétation ne ſauroit en être équivoque. Un home d'un caractère leſte trouve encore alors le ſecret de n'être pas déshonoré, s'il a le courage d'être le premier à la publier & de plaiſanter ceux qui ſeroient tentés de le blâmer. On n'oſe plus la lui reprocher, quand on le voit en faire gloire. L'audace fait ſa juſtification, & le reproche qu'on lui feroit ſeroit un ridicule auquel on n'oſe s'expoſer. On comence alors à douter qu'il ait tort, on craint de l'avoir. Dans la façon comune de penſer, prévoir une objection c'eſt la ré-

ſuter, ſans être obligé d'y répondre; dans les mœurs, prévenir un reproche c'eſt le détruire.

Un home qui en a trompé un autre avec l'artifice le plus adroit & le plus criminel, loin d'en avoir des remords ou de la honte, ſe félicite ſur ſon habileté; il ſe cache pour réuſſir, & non pas d'avoir réuſſi; il s'imagine ſimplement avoir gagné une bèle partie d'échecs, & celui qui eſt ſa dupe ne penſe guère autre choſe, ſinon qu'il l'a perdue par ſa faute: c'eſt de lui-même qu'il ſe plaint. Le reſſentiment eſt déja devenu un ſentiment trop noble, à peine eſt-on digne de haïr, & la vengeance n'eſt plus qu'une revanche utile; on la prend come un

moyen de réuſſir, & pour l'avantage qui en réſulte.

Cète manière de penſer, cète négligence des mœurs avilit ceux mêmes qu'elle ne deshonore pas, & devient de plus en plus dangereuſe pour la ſociété. Ceux qui pouroient prétendre à la gloire de doner l'exemple par leur rang ou par leurs lumières, paroiſſent avoir trop peu de reſpect pour les principes, même quand ils ne les violent pas. Ils ignorent qu'indépendament des actions, la légereté de leurs propos, les ſentimens qu'ils laiſſent apercevoir, ſont des exemples qu'ils donent. Le bas peuple n'ayant aucun principe, faute d'éducation, n'a d'autre frein que la crainte, & d'autre

guide que l'imitation. C'eſt dans l'état mitoyen que la probité eſt encore le plus en honeur.

Le relâchement des mœurs n'empêche pas qu'on ne vante beaucoup l'honeur & la vertu; ceux qui en ont le moins, ſavent combien ils leur importe que les autres en aient. On auroit rougi autrefois d'avancer de certaines maximes, ſi on les eût contredites par ſes actions: les diſcours formoient un préjugé favorable ſur les ſentimens. Aujourd'hui les diſcours tirent ſi peu à conſéquence, qu'on pouroit quelquefois dire d'un home qu'il a de la probité, quoiqu'il en faſſe l'éloge. Cependant les diſcours honêtes peuvent toujours être utiles à la

ſociété; mais on ne ſe fait vraiment honeur, & l'on ne ſe rend digne de les tenir que par ſa conduite. C'eſt un engagement de plus, & l'on ne doit pas craindre d'en prendre, quand il eſt avantageux de les remplir.

On prétend qu'il a régné autrefois parmi nous un fanatiſme d'honeur, & l'on raporte cète heureuſe manie à un ſiècle encore barbare. Il ſeroit à deſirer qu'elle ſe renouvelât de nos jours : les lumières que nous avons acquiſes ſerviroient à régler cet engoûment, ſans le refroidir. D'ailleurs on ne doit pas craindre l'excès en cète matière ; la probité a ſes limites, & pour le comun des homes, c'eſt beaucoup que de les

ateindre ; mais la vertu & l'honeur peuvent s'étendre & s'élever à l'infini ; on peut toujours en reculer les bornes, on ne les paſſe jamais.

Il faut avouer que, ſi d'un côté l'honeur a perdu, on a auſſi ſur certains articles des délicateſſes ignorées dans le ſiècle paſſé. En voici un trait.

Lorſque le Sur-intendant Fouquet dona à Louis XIV. cète fête ſi ſuperbe dans le château de Vaux, le Surintendant porta l'atention juſqu'à faire mètre dans la chambre de chaque Courtiſan de la ſuite du Roi une bourſe remplie d'or, pour fournir au jeu de ceux qui pouvoient manquer d'argent, ou n'en avoir pas aſſez.

Aucun ne s'en trouva ofenſé ; tous admirèrent la magnificence de ce procédé. Ils tâchèrent peut-être de croire que c'étoit au nom du Roi, ou du moins à ſes dépens, & ne ſe trompoient pas ſur ce dernier article. Quoi qu'il en ſoit, ils en usèrent ſans plus d'information. Si un Miniſtre des finances s'aviſoit aujourd'hui d'en faire autant, la délicateſſe de ſes hôtes en ſeroit bleſſée avec raiſon ; tous refuſeroient avec hauteur & dignité. Juſque-là il n'y a rien à dire. Mais je craindrois fort que quelques-uns de ceux qui rejeteroient avec le plus d'éclat le préſent du Miniſtre, ne lui empruntaſſent une ſome pareille ou plus forte, avec

un très-ferme deſſein de ne la jamais rendre. Il peut y avoir là de la délicateſſe ; mais je ne crois pas que ce ſoit de l'honeur.

Le Sur-intendant de Bullion avoit déja doné un exemple de ce magnifique ſcandale. Ayant fait fraper en 1640 les premiers louis qui aient paru en France, il imagina de doner un dîner à cinq Seigneurs de ſes courtiſans, fit ſervir au deſſert trois baſſins pleins des nouvèles eſpèces, & leur dit d'en prendre autant qu'ils voudroient. Chacun ſe jeta avidement ſur ce fruit nouveau, en remplit ſes poches & s'enfuit avec ſa proie ſans atendre ſon caroſſe, de ſorte que le Sur-intendant rioit beaucoup de la peine qu'ils

avoient à marcher. Le payement de quelques dètes de l'Etat eût également pû doner cours à ces premières eſpèces; mais ce moyen n'eût pas été ſi noble au jugement de Bullion & de ſes convives, que je ne crois pas devoir nomer par égard pour leurs petits-fils.

CHAPITRE V.

Sur la Réputation, la Célebrité, la Renomée & la Conſideration.

LEs homes ſont deſtinés à vivre en ſociété, & de plus, ils y ſont obligés par le beſoin qu'ils ont les uns des autres : ils ſont tous à cet égard dans une dépendance mutuèle. Mais ce ne ſont pas uniquement les beſoins matériels qui les lient ; ils ont une exiſtence morale qui dépend de leur opinion réciproque.

Il y a peu d'homes aſſez ſûrs & aſſez ſatisfaits de l'opinion qu'ils ont d'eux-mêmes, pour être indiférens ſur cèle des au-

tres ; & il y en a qui en ſont plus tourmentés que des beſoins de la vie.

Le deſir d'ocuper une place dans l'opinion des homes, a doné naiſſance a la réputation, la célébrité & la renomée, reſſorts puiſſans de la ſociété qui partent du même principe, mais dont les moyens & les èfets ne ſont pas totalement les mêmes.

Pluſieurs moyens ſervent également à la réputation & à la renomée, & ne diférent que par les dégrés ; d'autres ſont excluſivement propres à l'une ou à l'autre.

Une réputation honête eſt à la portée du comun des homes : on l'obtient par les vertus ſociales, & la pratique conſtante de ſes de-

voirs. Cète eſpèce de réputation n'eſt à la vérité ni étendue, ni brillante ; mais elle eſt ſouvent la plus utile pour le bonheur.

L'eſprit, les talens, le génie procurent la célébrité, c'eſt le premier pas vers la renomée, qui n'en difère que par plus d'étendue ; mais les avantages en ſont peut-être moins réels que ceux d'une bone réputation. Ce qui nous eſt vraiment utile nous coûte peu ; les choſes rares & brillantes ſont cèles qui exigent le plus de travaux, & dont la jouiſſance n'eſt qu'idéale.

Deux ſortes d'homes ſont faits pour la renomée. Les premiers qui ſe rendent illuſtres par eux-mêmes, y ont droit : les autres,

qui ſont les Princes, y ſont aſſujetis : ils ne peuvent échaper à la renomée. On remarque également dans la multitude celui qui eſt plus grand que les autres, & celui qui eſt placé ſur un lieu plus élevé : on diſtingue en même-tems, ſi la ſupériorité de l'un & de l'autre vient de la perſone, ou du lieu où elle eſt placée. Tels ſont le raport & la diférence qui ſe trouvent entre les grands homes & les Princes qui ne ſont que Princes.

Mais laiſſant à part la foule des Princes, ſans les préférer ni les exclure à ce titre ſeul, ne conſidérons la renomée que par raport aux homes à qui elle eſt perſonèle.

Les qualités qui ſont uniquement propres à la renomée, s'annoncent aveç éclat. Tèles ſont les qualités des Homes d'Etat, deſtinés à faire la gloire, le bonheur ou le malheur des peuples, ſoit par les armes, ſoit dans le gouvernement.

Les grands talens, les dons du génie procurent autant ou plus de renomée que les qualités de l'Home d'Etat, & ordinairement tranſmètent un nom à une poſtérité plus reculée.

Quelques-uns des talens qui font la renomée ſeroient inutiles, & quelquefois dangereux dans la vie privée. Tel a été un héros, qui, s'il fût né dans l'obſcurité, n'eût été qu'un brigand, & au lieu

d'un triomphe n'eût mérité qu'un ſuplice. Il y a eu dans tous les genres des grands homes, qui, s'ils ne le fuſſent pas devenus, faute de quelques circonſtances, n'auroient jamais pû être autre choſe, & auroient paru incapables de tout.

La réputation & la renomée peuvent être fort diférentes, & ſubſiſter enſemble.

Un home d'Etat ne doit rien négliger pour ſa réputation; mais il ne doit compter que ſur la renomée, qui peut ſeule le juſtifier contre ceux qui ataquent ſa réputation. Il en eſt comptable au monde, & non pas à des particuliers intéreſſés, aveugles ou téméraires.

Ce

Ce n'eſt pas qu'on ne puiſſe mériter à la fois une grande renomée & une mauvaiſe réputation; mais la renomée portant principalement ſur des faits conus, eſt ordinairement mieux fondée que la réputation, dont les principes peuvent être équivoques. La renomée eſt aſſez conſtante & uniforme; la réputation ne l'eſt preſque jamais.

Ce qui peut conſoler les grands homes ſur les injuſtices qu'on fait à leur réputation, ne doit pas la leur faire ſacrifier légérement à la renomée, parce qu'elles ſe prêtent réciproquement beaucoup d'éclat. Quand on fait le ſacrifice de la réputation par une circonſtance forcée de ſon état, c'eſt

un malheur qui doit ſe faire ſentir, & qui exige tout le courage que peut inſpirer l'amour du bien public. Ce ſeroit aimer bien généreuſement l'humanité, que de la ſervir au mépris de la réputation; ou ce ſeroit trop mépriſer les homes, que de ne tenir aucun compte de leurs jugemens; & dans ce cas les ſerviroit-on? Quand le ſacrifice de la réputation à la renomée n'eſt pas forcé par le devoir, c'eſt une grande folie, parce qu'on jouit réèlement plus de ſa réputation que de ſa renomée.

On ne jouit en èfet de l'amitié, de l'eſtime, du reſpect & de la conſidération que de la part de ceux dont on eſt entouré. Il eſt

donc plus avantageux que la réputation ſoit honête, que ſi elle n'étoit qu'étendue & brillante. La renomée n'eſt dans bien des ocaſions qu'un homage rendu aux ſylabes d'un nom.

Qu'un home illuſtre ſe trouve au milieu de ceux qui, ſans le conoître perſonèlement, célèbrent ſon nom en ſa préſence, il jouira avec plaiſir de ſa célébrité; & s'il n'eſt pas tenté de ſe découvrir, c'eſt parce qu'il en a le pouvoir, & par un jeu libre de l'amour propre. Mais s'il lui étoit abſolument impoſſible de ſe faire conoître, ſon plaiſir n'étant plus libre, peut-être ſa ſituation ſeroit-elle pénible, ce ſeroit preſque entendre parler d'un autre que

ſoi. On peut faire la même réflexion ſur la ſituation contraire d'un home dont le nom ſeroit dans le mépris, & qui en ſeroit témoin ignoré, il ne ſe feroit pas conoître, & jouiroit au milieu de ſon tourment d'une ſorte de conſolation qui ſeroit dans le raport opoſé à à la peine du premier que nous avons ſupoſé contraint au ſilence.

Si l'on réduiſoit la célébrité à ſa valeur réèle, on lui feroit perdre bien des ſectateurs. La réputation la plus étendue eſt toujours très-bornée ; la renomée même n'eſt jamais univerſèle. A prendre les homes numériquement, combien y en a-t-il à qui le nom d'Alexandre n'eſt jamais parvenu ? Ce nombre ſurpaſſe ſans aucune

proportion, ceux qui ſavent qu'il a été le conquérant de l'Aſie. Combien y avoit-il d'homes qui ignoroient l'exiſtence de Koulikam dans le tems qu'il changeoit une partie de la face de la têre? Elle a des bornes aſſez étroites, & la renomée peut toujours s'étendre ſans jamais y ateindre. Quel caractère de foibleſſe que de pouvoir croître continuèlement, ſans ateindre à un terme limité!

On ſe flate du moins que l'admiration des homes inſtruits doit dédomager de l'ignorance des autres. Mais le propre de la renomée eſt de compter, de multiplier les voix, & non pas de les aprécier. D'ailleurs, quel home d'Etat oſera ſe répondre de vivre

dans l'hiſtoire, quand on voit des médailles de pluſieurs Rois dont les noms ne ſe trouvent dans aucun Hiſtorien. * L'Etat de ces Princes devoit cependant être conſiderable. Les Arts y étoient floriſſans, à n'en juger que par la beauté de quelques-unes de ces médailles. Il y a des Arts qui ne peuvent être portés à un certain dégré de perfection, ſans que beaucoup d'autres ſoient également cultivés. Il y avoit ſans doute à la Cour de ces Rois, come ailleurs, de petits Seigneurs très-importans, faiſant du fracas, s'imaginans ocuper fort la Reno-

* La Reine Philiſtis; les Rois Moſtis, Samès, Memtès, Sarias, Abdiſſar, &c.

mée, avoir un jour place dans l'hiſtoire; & les maîtres ſous qui ils rampoient, n'y ſont pas només. Les Antiquaires les mieux inſtruits de la ſcience numiſmatique, exercent aujourd'hui leur ſagacité à tâcher de deviner en quel pays ces Monarques ont regné. Il paroît cependant par le ſujet, le goût du travail, les types des médailles, que ce n'étoit pas ſur des peuples ignorés, & que l'époque n'en eſt pas de la plus haute antiquité. On conjecture que c'étoit en Sicile, en Illyrie, chez les Parthes, &c. Mais l'hiſtoire n'en fait pas la moindre mention.

Cependant pluſieurs ne plaignent ni travaux ni peines, uniquement pour être conus. Ils veu-

lent qu'on parle d'eux, qu'on en ſoit ocupé; ils aiment mieux être malheureux qu'ignorés. Celui dont les malheurs atirent l'atention, eſt à demi conſolé.

Quand le deſir de la célébrité n'eſt qu'un ſentiment, il peut être ſuivant ſon objet, honête pour celui qui l'éprouve, & utile à la ſociété; mais ſi c'eſt une manie, elle eſt bientôt injuſte, artificieuſe & aviliſſante par les manœuvres qu'elle emploie: l'orgueil fait faire autant de baſſeſſes que l'intérêt. Voilà ce qui produit tant de réputations uſurpées & peu ſolides.

Rien ne rendroit plus indiférent ſur la réputation, que de voir coment elle s'établit ſouvent, ſe détruit, ſe varie, & quels ſont

les auteurs de ces révolutions.

A peine un home paroît-il dans quelque carière que ce ſoit, pour peu qu'il montre de diſpoſitions heureuſes, quelquefois même ſans cela; que chacun s'empreſſe de le ſervir, de l'anoncer, de l'exalter: c'eſt toujours en començant qu'on eſt un prodige. D'où vient cet empreſſement? Eſt-ce généroſité, bonté ou juſtice? Non, c'eſt envie, ſouvent ignorée de ceux qu'elle excite. Dans chaque carière il ſe trouve toujours quelques homes ſupérieurs. Les ſubalternes ne pouvant aſpirer aux premières places, cherchent à en écarter ceux qui les ocupent en leur ſuſcitant des rivaux.

On dira peut-être qu'il doit

être indiférent, par qui les premiers rangs ſoient ocupés, à ceux qui n'y peuvent parvenir ; mais c'eſt bien peu conoître les paſſions que de les faire raiſoner. Elles ont des motifs, & jamais de principes. L'envie ſent & agit, ne réfléchit ni ne prévoit : ſi elle réuſſit dans ſon entrepriſe, elle cherche auſſi-tôt à détruire ſon propre ouvrage. On tâche de précipiter du faîte celui à qui on a prêté la main pour faire les premiers pas : on ne lui pardone point de n'avoir plus beſoin de ſecours.

C'eſt ainſi que les réputations ſe forment & ſe détruiſent. Quelquefois elles ſe ſoutiènent, ſoit par la ſolidité du mérite qui les

afermit, ſoit par l'artifice de celui qui ayant été élevé par la cabale, ſait mieux qu'un autre les reſſorts qui la font mouvoir, ou qui embaraſſe ſon action.

Il arive ſouvent que le public eſt étoné de certaines réputations qu'il a faites; il en cherche la cauſe, & ne pouvant la découvrir, parce qu'elle n'exiſte pas, il n'en conçoit que plus d'admiration & de reſpect pour le fantôme qu'il a créé. Ces réputations reſſemblent aux fortunes, qui ſans fonds réels, portent ſur le crédit, & n'en ſont que plus brillantes.

Come le public fait des réputations par caprice, des particuliers en uſurpent par manége ou

par une ſorte d'impudence, qu'on ne doit pas même honorer du nom d'amour propre. Ils anoncent qu'ils ont beaucoup de mérite : on plaiſante d'abord de leurs prétentions ; ils répètent les mêmes propos ſi ſouvent, & avec tant de confiance, qu'ils vièneut à bout d'en impoſer. On ne ſe ſouvient plus par qui on les a entendu tenir, & l'on finit par les croire ; cela ſe répète & ſe répand come un bruit de ville, qu'on n'approfondit point.

On fait même des aſſociations pour ces ſortes de manœuvres ; c'eſt ce qu'on apèle une cabale.

On entreprend de deſſein formé de faire une réputation, & l'on en vient à bout.

Quelque brillante que ſoit une tèle réputation, il n'y a quelquefois que celui qui en eſt le ſujet qui en ſoit la dupe. Ceux qui l'ont créée ſavent à quoi s'en tenir, quoiqu'il y en ait auſſi qui finiſſent par reſpecter leur propre ouvrage.

D'autres frapés du contraſte de la perſone & de ſa réputation, ne trouvant rien qui juſtifie l'opinion publique, n'oſent manifeſter leur ſentiment propre. Ils acquieſcent au préjugé, par timidité, complaiſance ou intérêt; de ſorte qu'il n'eſt pas rare d'entendre quantité de gens répeter le même propos, qu'ils déſavouent tous intérieurement. La plûpart des homes n'oſent ni blâmer ni louer ſeuls, & ne ſont pas moins timides pour

protéger que pour ataquer ; il y en a peu qui aient le courage de ſe paſſer de partiſans ou de complices ; je ne dis pas pour manifeſter leur ſentiment, mais pour y perſiſter ; ils tâchent de s'y afermir eux-mêmes en le ſuggerant à d'autres, ſinon ils l'abandonent.

Quoi qu'il en ſoit, les réputations uſurpées qui produiſent le plus d'illuſion, ont toujours un côté ridicule qui devroit empêcher d'en être fort flaté. Cependant on voit quelquefois employer les mêmes manœuvres par ceux qui auroient aſſez de mérite pour s'en paſſer.

Quand le mérite ſert de baſe à la réputation, c'eſt une grande mal-adreſſe que d'y joindre l'arti-

fice, parce qu'il nuit plus à la réputation méritée, qu'il ne ſert à cèle qu'on ambitione. Si le public vient à le reconoître, & tôt ou tard il le reconoît, il ſe révolte, & dégrade la gloire la mieux acquiſe. C'eſt une injuſtice, mais il ne faut pas le mètre en droit d'être injuſte. L'envie à qui les prétextes ſufiſent, s'aplaudit d'avoir des motifs, les ſaiſit avec ardeur & les emploie avec adreſſe. Elle ne pardone au mérite que lorſqu'elle eſt trompée par ſa propre malignité, & qu'elle croit remarquer des défauts qui lui ſervent de pâture. Elle ſe conſole en croyant rabaiſſer d'un côté ce qu'elle eſt forcée d'admirer d'un autre; elle cherche moins à dé-

truire ce qu'elle ſe flate d'outrager.

Une ſorte d'indiférence ſur ſon propre mérite eſt le plus ſûr apui de la réputation ; on ne doit pas afecter d'ouvrir les yeux de ceux que la lumière éblouit. La modeſtie eſt le ſeul éclat qu'il ſoit permis d'ajouter à la gloire.

Si l'artifice eſt un moyen honteux pour la réputation, il y a un art, & même un art honête qui naît de la prudence, de la ſageſſe, & qui n'eſt pas à dédaigner. Les gens d'eſprit ont plus d'avantages que les autres, non-ſeulement pour la gloire, mais encore pour acquerir & mériter la réputation de vertu. Une intelligence fine auſſi contraire à la fauſſeté qu'à

l'imprudence, un diſcernement prompt & ſûr fait qu'on place les bienfaits avec choix, qu'on parle, qu'on ſe taît & qu'on agit à propos. Il n'y a perſone qui n'ait quelquefois ocaſion de faire une action honête, courageuſe, & toutefois ſans danger. Le ſot la laiſſe paſſer, faute de l'apercevoir; l'home d'eſprit la ſent & la ſaiſit. L'expérience prouve que l'eſprit ſeul n'y ſufit pas, & qu'il faut encore un cœur noble, pour employer cet art heureux.

J'ai vû de ces ſuccès brillans, & je ſuis perſuadé que celui même qui étoit comblé d'éloges, ſentoit combien il lui en avoit peu coûté pour les obtenir, mais il n'en étoit pas moins louable.

J'en ai remarqué d'autres qui avec la bienfaiſance dans le cœur, avec les actes de vertu les plus fréquens, faute d'intelligence & d'*àpropos*, n'étoient pas à beaucoup près auſſi eſtimés qu'eſtimables. Leur mérite ne faiſoit point de ſenſation ; à peine le ſoupçonnoit-on. Il eſt vrai que ſi par un heureux haſard le mérite ſimple & uni vient à être remarqué, il acquiert l'éclat le plus ſubit. On le loue avec complaiſance, on voudroit encore l'augmenter ; l'envie même y aplaudit ſans ſortir de ſon caractère, elle en tire parti pour en humilier d'autres.

Si les réputations ſe forment & ſe détruiſent avec facilité, il n'eſt pas étonant qu'elles varient,

& ſoient ſouvent contradictoires dans la même perſone. Tel a une réputation dans un lieu, qui dans un autre en a une toute diférente: il a cèle qu'il mérite le moins, & on lui refuſe cèle à laquèle il a le plus de droit. On en voit des exemples dans tous les ordres. Je ne puis me diſpenſer d'entrer ici dans quelques détails qui rendront les principes plus ſenſibles par l'aplication que j'en vais faire.

Un home eſt taxé d'avarice, parce qu'il mépriſe le faſte, & ſe refuſe le ſuperflu, pour fournir le néceſſaire à des malheureux ignorés. On loue la généroſité d'un autre qui répand avec oſtentation ce qu'il ravit avec artifice ou violence; il fait des pré-

ſens, & refuſe le payement de ſes dètes : on admire ſa magnificence, quand il eſt à la fois victime du faſte & de l'avarice.

On acuſe d'inſolence un home qui ne fléchit pas avec baſſeſſe ſous une autorité uſurpée : on reproche l'emportement à un autre, parce qu'il n'a pas porté la patience juſqu'à l'aviliſſement. Come elle a ſes bornes, les gens naturèlement doux finiſſent ſouvent par avoir tort mal-à-propos, quand la meſure eſt comble. On ne ſauroit croire combien il importe, pour le bien de la paix, de ne ſe pas laiſſer trop vexer, à moins que l'on ne conſente à être avili.

On vante au contraire la dou-

ceur d'un home entier, opiniâtre par caractère & poli par orgueil.

Une femme eſt deshonorée, parce qu'elle a conſtaté ſa faute par l'éclat de ſa douleur & de ſa honte; tandis qu'une autre ſe met à couvert de tout reproche par l'excès de ſon impudence : cèle-ci n'eſt pas même l'objet d'un mépris ſecret. Les homes haïſſent ce qu'ils n'oſeroient punir; mais ils ne mépriſent que ce qu'ils oſent blâmer hautement. Leurs actions déterminent plus leurs jugemens, que leurs jugemens ne reglent leurs actions.

Si l'on paſſe des ſimples particuliers à ceux qui paroiſſant ſur un théâtre plus éclairé, ſont à

portée d'être mieux conus, on vêra qu'on n'en juge pas avec plus de juſtice.

Un Miniſtre eſt taxé de dureté, parce qu'il eſt juſte, qu'il rejète des ſolicitations payées, & refuſe de ſe prêter à ce que les Courtiſans apèlent *des afaires :* comerce injurieux au mérite, ſcandaleux pour le public, aviliſſant pour l'autorité, dangereux pour l'Etat, & malheureuſement trop comun.

Un prince paſſe pour ſévère, parce qu'il aime mieux prévenir les fautes, que d'être obligé de les punir ; de cruauté, parce qu'il réprime les tyranies ſubalternes, de toutes les plus odieuſes. Les loix cruèles contre les opreſſeurs

ſont les plus douces pour la ſociété ; mais l'intérêt particulier ſe fait toujours le légiſlateur de l'ordre public.

Louis XII, un des meilleurs, & par conſéquent des plus grands que la France ait eus, fut acuſé d'avarice, parce qu'il ne fouloit pas les peuples, pour enrichir des favoris ſans mérite. Le peuple doit être le favori d'un Roi ; & les Princes n'ont droit au ſuperflu, que lorſque les peuples ont le néceſſaire. Les reproches qu'on oſoit lui faire ne prouvoient que ſa bonté. On porta l'inſolence juſqu'à le jouer ſur le théâtre. *J'aime mieux*, dit ce Prince honête home, *que mon avarice les faſſe rire, que ſi elle les faiſoit*

pleurer. Les reproches des courtiſans valent ſouvent des éloges, & leurs éloges ſont des piéges.

A l'égard des réputations de probité, il eſt étonant qu'il n'y en ait pas plus d'établies, atendu la facilité avec laquèle on l'uſurpe quelquefois. On ne voyoit jadis que des hypocrites de vertu; on trouve aujourd'hui des hypocrites de vice. Des gens ayant remarqué qu'une vertu auſtère n'eſt pas toujours exempte d'un peu de dureté, parce qu'on eſt moins circonſpect quand on eſt irréprochable, & qu'on s'obſerve moins quand on ne craint pas de ſe trahir; ces gens tirent parti de leur férocité naturèle, & ſouvent la portent à l'excès, pour établir la

ſévérité

ſévérité de leur vertu : leurs déclamations contre l'impudence ſont des preuves continuèles de la leur. Qu'il y a de ces gens dont la dureté fait toute la vertu! L'étourderie eſt encore une preuve très-équivoque de la franchiſe ; on ne devroit ſe fier qu'à l'étourderie de ceux à qui elle eſt ſouvent préjudiciable.

La dureté & l'étourderie ſont des défauts de caractère qui n'excluent pas abſolument, & ſupoſent encore moins la vertu, mais qui la gâtent quand ils s'y trouvent unis. Cependant combien de fois a-t-on été trompé par cet extérieur ?

Si l'on ſouſcrit légèrement à certaines réputations de probité,

on en flétrit ſouvent avec une témérité encore plus blâmable, par paſſion, par intérêt. On abuſe du malheur d'un home pour ataquer ſa probité. On s'éleve contre la réputation des autres, uniquement pour doner opinion de ſa vertu.

Si un home a le courage de défendre une réputation qu'il croit injuſtement ataquée, on ne lui fait pas toujours l'honeur de le regarder come une dupe, ce ſoupçon ſeroit trop ridicule; on ſupoſe qu'il a intérêt de ſoutenir une thèſe extraordinaire. Qu'on ſe ſoit viſiblement trompé en jugeant défavorablement, on n'eſt ſuſpect que d'un excès de ſagacité, mais ſi c'eſt en jugeant trop

favorablement, c'eſt le comble de l'imbécilité : cependant l'erreur eſt la même, & le caractère eſt très-diférent.

Ces faux jugemens ne partent pas toujours de la malignité. Les homes font beaucoup d'injuſtices ſans méchanceté, par légèreté, précipitation, ſotiſe, témérité, imprudence.

Les déciſions haſardées avec le plus de confiance font le plus d'impreſſion. Eh ! qui ſont ceux qui jouiſſent du droit de prononcer ? Des gens qui à force de braver le mépris, vièнent à bout de ſe faire reſpecter, & de doner le ton ; qui n'ont que des opinions & jamais de ſentimens, qui en changent, les quitent & les re-

prènent, ſans le ſavoir, ni s'en douter, ou qui ſont opiniâtres ſans être conſtans.

Voilà cependant les Juges des réputations; voilà ceux dont on mépriſe le ſentiment, & dont on recherche le ſufrage; ceux qui procurent la conſidération, ſans en avoir eux-mêmes aucune.

La conſidération eſt diférente de la célébrité. La renomée même ne la done pas toujours, & l'on peut en avoir ſans impoſer par un grand éclat.

La conſidération eſt un ſentiment d'eſtime mêlé d'une ſorte de reſpect perſonel qu'un home inſpire en ſa faveur. On en peut jouir également parmi ſes inférieurs, ſes égaux & ſes ſupé-

rieurs en rang & naiſſance. On peut dans un rang élevé, ou avec une naiſſance illuſtre avec un eſprit ſupérieur, ou des talens diſtingués ; on peut même avec de la vertu, ſi elle eſt ſeule & dénuée de tous les autres avantages, être ſans conſidération. On peut en avoir avec un eſprit borné, ou malgré l'obſcurité de la naiſſance & de l'état.

La conſidération ne ſuit pas néceſſairement le grand home ; l'home de mérite y a toujeurs droit ; & l'home de mérite eſt celui qui ayant toutes les qualités & tous les avantages de ſon état, ne les ternit par aucun endroit. Pour doner enfin une idée plus préciſe de la conſidération,

on l'obtient par la réunion du mérite, de la décence, du reſpect pour ſoi-même, par le pouvoir conu d'obliger & de nuire; & par l'uſage éclairé qu'on fait du premier, en s'abſtenant de l'autre.

L'*eſpèce*, terme nouveau, mais qui a un ſens juſte, eſt l'opoſé de l'home de conſidération. Il y en a de toutes claſſes. L'*eſpèce* eſt celui qui n'ayant pas le mérite de ſon état, ſe prête encore de lui-même à ſon aviliſſement perſonel : il manque plus à ſoi qu'aux autres. Un home d'un haut rang peut être une *eſpèce*, un autre de bas état peut avoir de la conſidération.

Si l'on acquiert la conſidéra-

tion, on l'uſurpe auſſi. Vous voyez des homes dont on vante le mérite : ſi l'on veut examiner en quoi il conſiſte, on eſt étoné du vide ; on trouve que tout ſe borne à un air, un ton d'importance & de ſufiſance ; un peu d'impertinence n'y nuit pas, & quelquefois le maintien ſufit. Ils ſe ſont portés pour reſpectables, & on les reſpecte : ſans quoi on n'iroit pas juſqu'à les eſtimer.

On doit conclure de l'analyſe que nous venons de faire, & de la diſcuſſion dans laquèle nous ſomes entrés, que la renomée eſt le prix de talens ſupérieurs, ſoutenus de grands èforts, dont l'èfet s'étend ſur les homes en général, ou du moins ſur une nation ; que

la réputation a moins d'étendue que la renomée, & quelquefois d'autres principes; que la réputation uſurpée n'eſt jamais ſûre; que la plus honête eſt toujours la plus utile, & que chacun peut aſpirer à la conſidération de ſon état.

CHAPITRE VI.

Sur les grands Seigneurs.

APRÉS avoir conſideré des objets qui regardent les homes en général, portons nos réflexions ſur quelques claſſes de la ſociété, & començons par les grands Seigneurs.

Grand Seigneur eſt un mot dont la réalité n'eſt plus que dans l'hiſtoire. Un grand Seigneur étoit un home ſujet par ſa naiſſance, grand par lui-même, ſoumis aux loix, mais aſſez puiſſant pour n'obéir que librement, ce qui en faiſoit ſouvent un rebèle contre le Souverain, & un tyran pour les

autres ſujets. Il n'y en a plus.

Le peuple a pû gagner à l'abaiſſement des Seigneurs : ceux-ci ont encore plus perdu ; mais il eſt plus avantageux à l'Etat qu'ils aient tout perdu, que s'ils avoient tout conſervé.

Si l'on s'aviſoit aujourd'hui de faire la liſte de ceux à qui l'on done, ou qui s'atribuent le titre de Seigneur, on ne ſeroit pas embaraſſé de ſavoir par qui la comencer ; mais il ſeroit impoſſible de marquer préciſément où elle doit finir. On ariveroit juſqu'à la Bourgeoiſie, ſans avoir diſtingué une nuance de ſéparation. Tout ce qui va à Verſailles croit aler à la Cour, & en être.

La plûpart de ceux qui paſſent

pour des Seigneurs, ne le ſont que dans l'opinion du peuple qui les voit ſans les aprocher. Frapé de leur éclat extérieur, il les admire de loin, ſans ſavoir qu'il n'a rien à en eſpérer, & qu'il n'en a guère plus à craindre. Le peuple ignore que pour être ſes maîtres par accident, ils ſont obligés d'être ailleurs, come il eſt lui-même à leur égard.

Plus élevés que puiſſans, un faſte ruineux & preſque néceſſaire les met continuèlement dans le beſoin des grâces, & hors d'état de ſoulager un honête-home, quand ils en auroient la volonté. Il faudroit pour cela qu'ils donaſſent des bornes au luxe, & le luxe n'en admet d'autres que l'impuiſ-

ſance de croître ; il n'y a que les beſoins qui ſe reſtraignent, pour fournir au ſuperflu.

A l'égard de la crainte qu'ils peuvent inſpirer, je ſais combien on peut m'opoſer d'exemples contraires à mon ſentiment ; mais c'eſt l'erreur où l'on eſt à ce ſujet qui les multiplie. Cète crainte s'évanouiroit, ſi l'on faiſoit atention que les grands & les petits ont le même maître, qu'ils ſont liés par les mêmes loix, & qu'elles ſont rarement ſans èfet, quand on les réclame hardiment ; mais ce courage n'eſt pas ordinaire, & il en faut plus pour anéantir une puiſſance imaginaire, que pour réſiſter à une puiſſance réèle.

Les homes ont plus de timi-

dité dans l'eſprit que dans le cœur; & les eſclaves volontaires font plus de tyrans, que les tyrans ne font d'eſclaves forcés.

C'eſt ſans doute ce qui a fait diſtinguer le courage d'eſprit, du courage de cœur; diſtinction très-juſte, quoiqu'elle ne ſoit pas toujours bien fixée. Il me ſemble que le courage d'eſprit conſiſte à voir les dangers, les périls, les maux & les malheurs préciſément tels qu'ils ſont, & par conſequent les reſſources. Les voir moindres qu'ils ne ſont, c'eſt manquer de lumières; les voir plus grands, c'eſt manquer de cœur: la timidité les exagère, & par-là les fait croître; le courage aveugle, les déguiſe & ne les afoiblit pas tou-

jours; l'un & l'autre mètent hors d'ètat d'en triompher.

Le courage d'eſprit ſupoſe & exige ſouvent celui du cœur: le courage de cœur n'a guère d'uſage que dans les maux matériels, les dangers phyſiques, ou ceux qui y ſont relatifs. Le courage d'eſprit a ſon aplication dans les circonſtances les plus délicates de la vie. On trouve aiſément des homes qui afrontent les périls les plus évidens: on en voit rarement qui ſans ſe laiſſer abatre par un malheur, ſachent en tirer des moyens pour un heureux ſuccès. Combien a-t-on vû d'homes timides à la Cour qui étoient des Héros à la guêre?

Pour revenir aux grands, ceux

qui ſont les dépoſitaires de l'autorité ne ſont pas préciſément ceux qu'on apèle des Seigneurs. Ceux-ci ſont obligés d'avoir recours aux gens en place, & en ont plus ſouvent beſoin que le peuple, qui condané à l'obſcurité, n'a ni l'ocaſion de demander, ni la prétention d'eſperer.

Ce n'eſt pas qu'il n'y ait des Seigneurs qui ont du crédit; mais ils ne le doivent qu'à la conſidération qu'ils ſe ſont faite, à des ſervices rendus, au beſoin que l'Etat en a encore.

Mais les Grands qui ne ſont que Grands, n'ayant ni pouvoir ni crédit direct, cherchent à y participer par le manége, la ſoupleſſe & l'intrigue, caractères de

la foibleſſe. Les dignités enfin n'attirent guère que des reſpects ; les places ſeules donent le pouvoir.

Quelques frapantes que ſoient ces diſtinctions, il ſemble que ceux qui vivent à la Cour, les ſentent plus qu'ils ne les voient ; leur conduite y eſt plus conforme que leurs idées ; car ils n'ont pas beſoin de réflexion pour ſavoir à qui il leur importe de plaire. A l'égard du peuple, il ne s'en doute ſeulement pas, & c'eſt un des plus grands avantages des Seigneurs : c'eſt par-là qu'ils en exigent, come un tribut, tous les ſervices qu'il leur rend avec ſoumiſſion.

Ce n'eſt pas uniquement par

timidité que leurs inférieurs héſitent à les preſſer ſur des engagemens ; ils ne ſont pas bien ſûrs du droit qu'ils en ont : le faſte d'un Seigneur en impoſe au malheureux même qui en a fait les frais ; il tombe dans le reſpect devant ſon ouvrage, come le Sculpteur adora en tremblant le marbre dont il venoit de faire un Dieu.

Il eſt vrai que ſi ce Grand même tombe dans un malheur décidé, le peuple devient ſon plus cruel perſécuteur. Son reſpect étoit une adoration, ſon mépris reſſemble à l'impiété ; l'idole n'étoit que renverſée, le peuple la foule aux pieds.

Les Grands ſont ſi perſuadés

de la conſidération que le faſte leur done, aux yeux mêmes de leurs pareils, qu'ils font tout pour le ſoutenir. Un home de la Cour eſt avili dès qu'il eſt ruiné ; & cela eſt au point que celui qui ſe maintieut par des reſſources criminèles, eſt encore plus conſideré que celui qui a l'ame aſſez noble pour ſe faire une juſtice ſévère ; mais auſſi lorſqu'on ſucombe après avoir épuiſé les reſſources les plus injuſtes, c'eſt le comble de l'aviliſſement, parce qu'il n'y a de vice bien reconu que celui qui eſt joint au malheur. On ne lui trouve plus cet *air noble* qu'on admiroit auparavant. C'eſt que rien ne contribue tant à le faire trouver dans quelqu'un, que

de croire d'avance qu'il doit l'avoir.

Je haſarderai à ce ſujet une réflexion ſur ce qu'on apèle *Noble*. Ce terme dans ſon acception générale, ſignifie ce qui eſt diſtingué, relevé au deſſus des choſes de même genre. On l'entend ainſi, ſoit au phyſique, ſoit au moral, en parlant de la naiſſance, de la taille, du maintien, des manières, d'une action, d'un procédé, du ſtyle, du langage, &c. L'air noble devroit donc auſſi ſe prendre dans le même ſens; mais il me ſemble que l'aplication en a dû changer, & n'a pas dans tous les tems fait naître la même idée.

Dans l'enfance d'une Nation l'air noble étoit vraiſemblable-

gnité, c'eſt l'air qui anonce la bonté, & qui tient parole.

CHAPITRE VII.

Sur le Crédit.

CE que je viens de dire ſur les grands, me done ocaſion d'examiner ce que c'eſt que le crédit, ſa nature, ſes principes & ſes èfets.

Le crédit eſt l'uſage de la puiſſance d'autrui, & il eſt plus ou moins grand à proportion que cet uſage eſt plus ou moins fort, & plus ou moins fréquent. * Le crédit marque donc une ſorte d'infé-

* Le crédit en comerce & en finance ne préſente pas une autre idée ; c'eſt l'uſage des fonds d'autrui.

riorité, du moins relativement à la puiſſance qu'on emploie, quelque ſupériorité qu'on eût à d'autres égards.

Auſſi parle-t-on du crédit d'un ſimple Particulier auprès d'un Grand, de celui d'un Grand auprès d'un Miniſtre, de celui du Miniſtre auprès du Souverain; & ſans que l'eſprit y faſſe atention, l'idée qu'on a du crédit eſt ſi déterminée, qu'il n'y a perſone qui ne trouvât ridicule d'entendre parler du crédit du Roi, à moins qu'on ne parlât de celui qu'il auroit dans l'Europe parmi les autres Souverains, dont la réunion forme à ſon égard une eſpèce de ſupériorité.

Un Prince avec une puiſſance bornée,

bornée peut avoir plus de crédit dans l'Europe qu'un Roi très-grand par lui-même, & abſolu chez lui. La puiſſance de celui-ci pouroit ſeule être un obſtacle à ce crédit. Il n'y a point de ſiècle qui n'en ait fourni des exemples, & l'on a vû quelquefois des Particuliers l'emporter à cet égard ſur des Souverains.

Heinſius, grand Penſionaire de Hollande, avoit autant ou plus de crédit que les Princes de ſon tems, pendant la guêre de la ſucceſſion d'Eſpagne. L'abus qu'il en fit ruina ſa patrie.

Je n'entrerai pas là-deſſus dans un détail étranger à mon ſujet; je ne veux conſiderer que ce qui a raport à de ſimples particuliers.

Le crédit eſt donc la relation du beſoin à la puiſſance, ſoit qu'on la réclame pour ſoi ou pour autrui ; avec la diſtinction, qu'obtenir un ſervice pour autrui, c'eſt crédit ; l'obtenir pour ſoi-même, ce n'eſt que faveur.

Le crédit n'eſt donc pas extrêmement flateur par ſa nature, mais il peut l'être par ſes principes & par ſes èfets. Ses principes ſont l'eſtime & la conſidération perſonèles dont on jouit ; l'inclination dont on eſt l'objet ; l'intérêt qu'on préſente ou la crainte qu'on inſpire.

Le crédit fondé ſur l'eſtime eſt celui dont on devroit être le plus flaté, & il pouroit être regardé come une juſtice rendue au mé-

rite. Celui qu'on doit à l'inclination, moins honorable par lui-même, eſt ordinairement plus ſûr que le premier. L'un & l'autre cèdent preſque toujours à l'eſpérance ou à la crainte, c'eſt-à-dire, à l'intérêt, puiſque ce ſont deux èfets d'une même cauſe. Ainſi quand ces diférens motifs ſont en concurrence, il eſt aiſé de juger quel eſt celui qui doit prévaloir.

Les deux premiers ne ſont pas comunément fort puiſſans. On n'acorde qu'à regret au mérite, cela reſſemble trop à la juſtice, & l'amour propre eſt plus flaté de faire des grâces. D'un autre côté, l'inclination détermine moins qu'on ne s'imagine à obliger,

quoiqu'elle y faſſe trouver du plaiſir ; elle eſt ſouvent ſubordonée à beaucoup d'autres motifs, à des plaiſirs qui l'emportent ſur celui de l'amitié, quoiqu'ils ne ſoient pas ſi honêtes.

D'ailleurs les homes en place ont peu d'amis, & ne s'en embaraſſent guère. L'ambition & les afaires les ocupent trop pour laiſſer dans leur cœur place à l'amitié, & cèle qu'on a pour eux reſſemble à un culte. Quand ils paroiſſent ſe livrer à leurs amis, ils ne cherchent qu'à ſe délaſſer par la diſſipation. Ils deviènent des eſpèces d'enfans gâtés qui ſe laiſſent aimer ſans reconoiſſance, & qui s'irritent à la moindre contradiction qu'éprouvent leurs vo-

lontés ou à leurs fantaiſies. Il faut convenir qu'ils ont ſouvent ocaſion de conoître les homes, d'aprendre à les eſtimer peu, & à ne pas compter ſur eux. Ils ſavent qu'ils ſont plus aſſiégés par intérêt, que recherchés par goût & par eſtime, même quand ils en ſont dignes. Ils voient les manœuvres baſſes & criminèles que les concurrens emploient auprès d'eux les uns contre les autres, & jugent s'ils doivent être fort ſenſibles à leur atachement. Quoique l'adulation les flate, come ſi elle étoit ſincère, le motif bas ne leur en échape pas toujours, & ils ont l'expérience de la déſertion que leurs pareils ont éprouvée dans la diſgrâce. Un peu de

défiance eſt donc pardonable aux gens en place, & leur amitié doit être plus éclairée, plus circonſpecte que cèle des autres.

Si le mérite & l'amitié donent ſi peu de part au crédit, il ne ſera plus qu'un tribut payé à l'intérêt, un pur échange dont l'eſpérance & la crainte décident & ſont la monoie. On ne refuſe guère ceux qu'on peut obliger avec gloire, & dont la reconoiſſance honore le bienfaicteur : cète gloire eſt l'intérêt qu'il en retire. On refuſe encore moins ceux dont on eſpère du retour, parce que cète eſpérance eſt un intérêt plus ſenſible à la plûpart des homes ; & l'on acorde preſque tout à ceux dont on craint le reſſentiment, ſur-

tout ſi l'on peut cacher cète crainte ſous le maſque de la prévenance. Mais ſi l'on ne peut pas diſſimuler ſon vrai motif, on prend facilement ſon parti. Il ſemble qu'on liſe dans le cœur des homes qu'ils aprouveront intérieurement la conduite qu'ils auroient eux-mêmes.

La crainte qu'on diſſimule le moins eſt cèle qu'inſpirent certaines gens à la Cour, dont on mépriſe l'état, mais que l'intimité domeſtique ou des circonſtances peuvent rendre dangereux. On a pour eux des ménagemens qui donent à la crainte un air de prudence ; c'eſt pourquoi on n'en rougit point, parce qu'il ſemble que le caractère ne ſauroit

être avili de ce qui fait honeur à l'eſprit. Les ſolicitations, les ſimples recomandations de ces ſortes de gens l'emportent ſouvent ſur cèles des plus grands Seigneurs, & toujours ſur cèles des amis, ſur-tout s'ils ſont anciens; car les nouveaux ont plus d'avantages. On fait tout pour ceux qu'on veut gagner ou achever d'engager, & rien pour ceux dont on eſt ſûr. Le privilége d'un ancien ami n'eſt guère que d'être refuſé de préférence, & obligé d'aprouver le refus, trop heureux ſi par un excès de confiance on lui fait part des motifs.

Tant de circonſtances concourent & ſe croiſent quelquefois dans les moindres grâces, qu'il

ſeroit dificile de dire coment & par qui elles ſont acordées. Il arive de-là qu'on done ſans généroſité, & qu'on reçoit ſans reconoiſſance, parce qu'il eſt rare que le bienfait tombe ſur le beſoin, & encore plus rare qu'il le préviène. On refuſe durement le néceſſaire, on acorde aiſément le ſuperflu ; on ofre les ſervices, on refuſe les ſecours.

L'intérêt, la conſidération & la généroſité ſont donc les principaux moteurs des gens en crédit.

Ceux qui n'emploient le leur que par intérêt, ne méritent pas même de paſſer pour avoir du crédit. Ce ne ſont plus que de vils protégés, dont l'aviliſſement rejaillit

ſur les protecteurs. Une grâce payée avilit celui qui la reçoit, & déshonore celui qui la fait.

Quand on ſe propoſe la conſidération pour objet, on emploie comunément ſon crédit pour le faire conoître & lui doner de l'éclat. La ſeule réputation d'en avoir eſt un des plus ſûrs moyens de l'afermir, de l'étendre, & même de le procurer; en tout cas elle eſt un prix ſi flateur, que bien des gens en ſacrifieroient la réalité à l'aparence. Combien en voit-on qui ſont acablés de ſolicitations ſur une fauſſe réputation de crédit, & qui, pour conſerver la conſidération qu'ils tirent de cète erreur, ſe gardent bien d'écarter les importuns en les détrompant?

Cependant ceux qui en obligeant ne ſe propoſent qu'un bien ſi frivole, doivent être perſuadés, quelque crédit qu'ils aient, qu'ils ne ſauroient rendre autant de ſervices qu'ils font de mécontens.

Il ne ſeroit pas impoſſible qu'en ne s'ocupant que du deſir d'obliger, on ne ſe fît une réputation très-opoſée, parce que le volume des bienfaits ne peut jamais égaler le volume des beſoins. Il n'y a point de crédit qui ne ſoit audeſſous de la réputation qu'il procure. Les moindres preuves de crédit multiplient les demandes.

Un home qui a rendu pluſieurs ſervices par généroſité, peut être regardé come déſobligeant, parce qu'il n'eſt pas en état de rendre

tous ceux qu'on exige de lui. C'eſt par cète raiſon que les gens en place ne ſauroient employer trop d'humanité pour adoucir les refus néceſſaires.

On pouroit penſer que la reconoiſſance de ceux qu'ils obligent, doit les conſoler de l'injuſtice de ceux qu'ils ont bleſſés par des refus forcés; mais il n'eſt que trop ordinaire de voir des gens demander les grâces avec ardeur, & ſouvent avec baſſeſſe, les recevoir come une juſtice, avec froideur, & tâcher de perſuader qu'ils n'avoient pas fait la moindre démarche, & qu'on a prévenu leurs deſirs. Cète conduite n'eſt ſûrement pas l'èfet d'une reconoiſſance délicate qui veut laiſſer au bienfai-

teur la gloire d'une juſtice éclairée.

Il s'en faut bien que je veuille dégoûter les bienfaicteurs; je veux au contraire prévenir leurs dégoûts, en leur inſpirant un ſentiment déſintéreſſé, noble, & dont le ſuccès eſt toujours ſûr; c'eſt de n'obliger que par généroſité, de ne chercher en obligeant que le plaiſir d'obliger; ſalaire infaillible, & que l'ingratitude des homes ne ſauroit ravir. Mais ſi les bienfaicteurs ſont ſenſibles à la reconoiſſance, que leurs bienfaits cherchent le mérite, parce qu'il n'y a que le mérite de reconoiſſant.

CHAPITRE VIII.

Sur les gens à la mode.

DE tous les Peuples, le François eſt celui dont le caractère a dans tous les tems éprouvé le moins d'altération ; on retrouve les François d'aujourd'hui dans ceux des Croiſades, & en remontant juſqu'aux Gaulois, on y remarque encore beaucoup de reſſemblance. Cète Nation a toujours été vive, gaie, généreuſe, brave, ſincère, préſomptueuſe, inconſtante, avantageuſe & inconſidérée. Ses vertus partent du cœur, ſes vices ne tiènent qu'à l'eſprit, & ſes bones qualités cori-

geant ou balançant les mauvaiſes, toutes concourent peut-être également à rendre le François de tous les homes le plus ſociable. C'eſt-là ſon caractère propre, & c'en eſt un très-eſtimable ; mais je crains que depuis quelque tems on n'en ait abuſé ; on ne s'eſt pas contenté d'être ſociable, on a voulu être aimable, & je crois qu'on a pris l'abus pour la perfection. Ceci a beſoin de preuves, c'eſt-à-dire, d'explication.

Les qualités propres à la ſociété, ſont la politeſſe ſans fauſſeté, la franchiſe ſans rudeſſe, la prévenance ſans baſſeſſe, la complaiſance ſans flaterie, les égards ſans contrainte, & ſur-tout le cœur porté à la bienfaiſance ; ainſi

l'home ſociable eſt le citoyen par excèlence.

L'home aimable, du moins celui à qui l'on done aujourd'huí ce titre, eſt fort indiférent ſur le bien public, ardent à plaire à toutes les ſociétés où ſon goût & le haſard le jètent, & prêt à en ſacrifier chaque particulièr. Il n'aime perſone, n'eſt aimé de quí que ce ſoit, plaît à tous, & ſouvent eſt mépriſé & recherché par les mêmes gens.

Par un contraſte aſſez biſare, toujours ocupé des autres, il n'eſt ſatisfait que de lui, & n'atend ſon bonheur que de leur opinion, ſans ſonger préciſément à leur eſtime qu'il ſupoſe aparament, ou dont il ignore la na-

ture. Le deſir immodéré d'amuſer l'engage à immoler l'abſent qu'il eſtime le plus, à la malignité de ceux dont il fait le moins de cas, mais qui l'écoutent. Auſſi frivole que dangereux, il met preſque de bone foi la médiſance & la calomnie au rang des amuſemens, ſans ſoupçoner qu'elles aient d'autres èfets; & ce qu'il y a d'heureux & de plus honteux dans les mœurs, le jugement qu'il en porte ſe trouve quelquefois juſte.

Les liaiſons particulières de l'home ſociable l'atachent de plus en plus à l'État, à ſes concitoyens; cèles de l'home aimable ne font que l'écarter des devoirs eſſentiels. L'home ſociable inſpire le deſir de vivre avec lui;

on n'aime qu'à rencontrer l'home aimable. Tel eſt enfin dans ce caractère l'aſſemblage de vices, de frivolités & d'inconvéniens, que l'home aimable eſt ſouvent l'home le moins digne d'être aimé.

Cependant l'ambition de parvenir à cète réputation devient de jour en jour une eſpèce de maladie épidémique : Eh ! coment ne ſeroit-on pas flaté d'un titre qui éclipſe la vertu & fait pardoner le vice ! Qu'un home ſoit déshonoré au point qu'on en faſſe des reproches à ceux qui vivent avec lui, ils convièнent de tout ; ce n'eſt pas en eſſayant de le juſtifier qu'ils ſe défendent eux-mêmes : tout cela eſt vrai, vous dit-on, mais il eſt fort aimable. Il

faut que cète raiſon ſoit bone, ou bien généralement admiſe, car on n'y réplique pas. L'home le plus dangereux dans nos mœurs eſt celui qui eſt vicieux avec de la gaieté & des graces ; il n'y a rien que cet extérieur ne faſſe paſſer, & n'empêche d'être odieux.

Qu'arive-t-il de-là ? Tout le monde veut être aimable, & ne s'embaraſſe pas d'être autre choſe ; on y ſacrifie ſes devoirs, & je dirois la conſidération, ſi on la perdoit par-là. Un des plus malheureux èfets de cète manie futile eſt le mépris de ſon état, le dédain de la profeſſion dont eſt comptable, & dans laquèle on devroit toujours chercher ſa première gloire.

Le Magiſtrat regarde l'étude & le travail come des ſoins obſcurs qui ne conviènent qu'à des homes qui ne ſont pas faits pour le monde. Il voit que ceux qui ſe livrent à leurs devoirs ne ſont conus que par haſard de ceux qui en ont un beſoin paſſager ; de ſorte qu'il n'eſt pas rare de rencontrer de ces Magiſtrats aimables, qui dans les afaires d'éclat ſont moins des Juges que des ſoliciteurs qui recomandent à leurs Confreres les intérêts des gens conus.

Le Militaire d'une certaine claſſe croit que l'aplication au ſervice doit être le partage des ſubalternes ; ainſi les grades ne ſeroient plus que des diſtinctions

de rang, & non pas des emplois qui exigent des fonctions.

L'home de Lètres qui par des ouvrages travaillés auroit pû inſtruire ſon ſiècle, & faire paſſer ſon nom à la poſtérité, néglige ſes talens & les perd faute de les cultiver : il auroit été compté parmi les homes illuſtres, il reſte un home d'eſprit de ſociété.

L'ambition même, cète paſſion toujours ſi ardente, & autrefois ſi active, ne va plus à la fortune que par le manége & l'art de plaire. Les principes de l'ambitieux n'étoient pas autrefois plus juſtes qu'ils ne le ſont aujourd'hui, ſes motifs plus louables, ſes démarches plus inocentes ; mais ſes travaux pouvoient être

utiles à l'État, & quelquefois inſpirer l'émulation à la vertu.

On dira ſans doute que la ſociété eſt devenue, par le deſir d'y être aimable, plus délicieuſe qu'elle ne l'avoit jamais été; cela peut être, mais il eſt certain que ce qu'elle a gagné, l'État l'a perdu, & cet échange n'eſt pas un avantage.

Que ſeroit-ce ſi la contagion venoit à gagner toutes les autres profeſſions? Et on peut le craindre, quand on voit qu'elle a percé dans un ordre uniquement deſtiné à l'édification, & pour lequel les qualités aimables de nos jours auroient été jadis pour le moins indécentes.

Les qualités aimables étant

pour la plûpart fondées ſur des choſes frivoles, l'eſtime que nous en faiſons nous acoutume inſenſiblement à l'indiférence pour cèles qui devroient nous intéreſſer le plus. Il ſemble que ce qui touche le bien public nous ſoit étranger.

Qu'un grand Capitaine, qu'un home d'État aient rendu les plus grands ſervices, avant que de haſarder notre eſtime, nous demandons s'ils ſont aimables, quels ſont leurs agrémens, quoiqu'il y en ait peut-être qu'il ne fied pas toujours à un grand home d'avoir à un dégré ſupérieur.

Toute queſtion importante, tout raiſonement ſuivi, tout ſentiment raiſonable ſont exclus des

ſociétés brillantes, & ſortent du *bon ton*. Il y a peu de tems que cète expreſſion eſt inventée, & elle eſt déja triviale, ſans en être mieux éclaircie : je vais dire ce que j'en penſe.

Le bon ton dans ceux qui ont le plus d'eſprit, conſiſte à dire agréablement des riens, & ne ſe pas permètre le moindre propos ſenſé, ſi l'on ne le fait excuſer par les grâces du diſcours, à voiler enfin la raiſon quand on eſt obligé de la produire, avec autant de ſoin que la pudeur en exigeoit autrefois, quand il s'agiſſoit d'exprimer quelque idée libre. L'agrément eſt devenu ſi néceſſaire, que la médiſance même ceſſeroit de plaire, ſi elle en étoit dépourvûe.

dépourvûe. Il ne ſufit pas de nuire, il faut ſur-tout amuſer ; ſans quoi le diſcours le plus méchant retombe plus ſur ſon auteur que ſur celui qui en eſt le ſujet.

Ce prétendu *bon ton* qui n'eſt qu'un abus de l'eſprit, ne laiſſe pas d'en exiger beaucoup ; ainſi il devient dans les ſots un jargon inintelligible pour eux-mêmes ; & come les ſots font le grand nombre, ce jargon a prévalu. C'eſt ce qu'on apèle le *Perſiflage*, amas fatiguant de paroles ſans idées ; volubilité de propos qui font rire les foux, ſcandaliſent la raiſon ; déconcertent les gens honêtes ou timides, & rendent la ſociété inſuportable.

Ce mauvais genre eſt quelque-

quefois moins extravagant, & alors il n'en eſt que plus dangereux. C'eſt lorſqu'on immole quelqu'un, ſans qu'il s'en doute, à la malignité d'une aſſemblée, en le rendant tout à la fois inſtrument & victime de la plaiſanterie commune, par les choſes qu'on lui ſuggére, & les aveux ingénus qu'on en tire.

Les premiers eſſais de cète ſorte d'eſprit ont dû naturèlement réuſſir; & come les inventions nouvèles vont toujours en ſe perfectionant, c'eſt-à-dire, en augmentant de dépravation, quand le principe en eſt vicieux, la méchanceté ſe trouve aujourd'hui l'ame de certaines ſociétés, & a ceſſé d'être odieuſe, ſans même perdre ſon nom.

La méchanceté n'eſt aujourd'hui qu'une mode. Les plus éminentes qualités n'auroient pû jadis la faire pardoner, parce qu'elles ne peuvent jamais rendre autant à la ſociété que la méchanceté lui fait perdre, puiſqu'elle en ſape les fondemens, & qu'elle eſt par-là, ſinon l'aſſemblage, du moins le réſultat des vices. Aujourd'hui la méchanceté eſt réduite en art, elle tient lieu de mérite à ceux qui n'en ont point d'autre, & ſouvent leur done de la conſidération.

Voilà ce qui produit cète foule de petits méchans ſubalternes & imitateurs, de cauſtiques fades, parmi leſquels il s'en trouve de ſi inocens; leur caractère y eſt ſi

opoſé ; ils auroient été de ſi bones gens, en ſuivant leur cœur, qu'on eſt quelquefois tenté d'en avoir compaſſion, tant le mal leur coûte à faire. Auſſi en voit-on qui abandonent leur rôle come trop pénible ; d'autres perſiſtent flatés & corompus par les progrès qu'ils ont faits. Les ſeuls qui aient gagné à ce travers de mode, ſont ceux qui nés avec le cœur dépravé, l'imagination déréglée, l'eſprit faux, borné & ſans principes, mépriſans la vertu, & incapables de remords, ont le plaiſir de ſe voir les héros d'une ſociété dont ils devroient être l'horreur.

Un ſpectacle aſſez curieux eſt de voir la ſubordination qui regne entre ceux qui forment ces

ſortes d'aſſociations. Il n'y a point d'état où elle ſoit mieux réglée. Ils ſe ſignalent ordinairement ſur les étrangers, que le haſard leur adreſſe, come on ſacrifioit autrefois dans quelques contrées ceux que leur mauvais ſort y faiſoit aborder. Mais lorſque les victimes nouvèles leur manquent, c'eſt alors que la guêre civile comence. Le chef conſerve ſon empire, en immolant alternativement ſes ſujets les uns aux autres. Celui qui eſt la victime de jour, eſt impitoyablement acablé par tous les autres qui ſont charmés d'écarter l'orage de deſſus eux; la cruauté eſt ſouvent l'efet de la crainte. Les ſubalternes s'eſſayent cependant les uns contre les autres;

on cherche à ne ſe lancer que des traits fins ; on voudroit qu'ils fuſſent piquans ſans être groſſiers ; mais come l'eſprit n'eſt pas toujours auſſi léger que l'amour propre eſt ſenſible, on en vient ſouvent à ſe dire des choſes ſi outrageantes, qu'il n'y a que l'expérience qui empêche d'en craindre les ſuites. Si l'on pouvoit cependant imaginer quelque tempérament honête entre le caractère ombrageux & l'aviliſſement volontaire, on ne vivroit pas avec moins d'agrément, & l'on auroit plus d'union & d'égards réciproques.

Les choſes étant ſur le pied où elles ſont, l'home le plus piqué n'a pas le droit de rien pren-

dre au ſérieux, ni d'y répondre avec dureté. On ne ſe done pour ainſi dire que des cartels d'eſprit; il faudroit s'avouer vaincu, pour recourir à d'autres armes, & la gloire de l'eſprit eſt le point d'honneur d'aujourd'hui.

On eſt cependant toujours étoné que de pareilles ſociétés ne ſe déſuniſſent point par la crainte, le mépris, l'indignation ou l'ennui. Il faut eſpérer qu'à force d'excès, elles finiront par faire prendre la méchanceté en ridicule, & c'eſt l'unique moyen de la détruire. On remarque que la raiſon froide eſt la ſeule choſe qui leur impoſe, & quelquefois les déconcerte.

On croiroit que l'habitude d'offenſer rendroit ceux qui l'ont con-

tractée incapables de ſe plier aux moyens de travailler à leur fortune. Point du tout, il vaut mieux inſpirer la crainte que l'eſtime. D'ailleurs, ces homes qu'on prétend ſi ſinguliers, ſi cauſtiques, ſi méchans, ſi miſantropes, réuſſiſſent parfaitement auprès de ceux dont ils ont beſoin. La réputation qu'ils ſe ſont fabriquée, done un très-grand poids à leurs prévenances; ils deſcendent plus facilement qu'on ne croit à la flaterie baſſe. Celui qui en eſt l'objet ne doute pas qu'il n'ait un mérite bien décidé, puiſqu'il force de tels caractères à un ſtile qui leur eſt ſi étranger.

Il faut convenir que les ſociétés dont je parle ſont rares; il n'y

à que la parfaitement bone compagnie qui le ſoit davantage, & cèle-ci n'eſt peut-être qu'une bèle chimère dont on aproche plus ou moins. Elle reſſemble aſſez à une République diſperſée, on en trouve des membres dans toutes ſortes de claſſes, il eſt très-dificile de les réunir en un corps. Il n'y a cependant perſone qui n'en réclame le titre pour ſa ſociété : c'eſt un mot de ralîment. Je remarque ſeulement qu'il n'y a perſone auſſi qui ne croie qu'elle peut ſe trouver dans un ordre ſupérieur au ſien, & jamais dans une claſſe inférieure. La haute magiſtrature la ſupoſe à la Cour come chez elle ; mais elle ne la croit pas dans une cer-

taine Bourgeoiſie, qui à ſon tour a des nuances d'orgueil.

Pour l'home de la Cour, ſans vouloir entrer dans aucune compoſition ſur cet article, il croit fermement que la bone compagnie n'exiſte que parmi les gens de ſa ſorte. Il eſt vrai qu'à eſprit égal ils ont un avantage ſur le comun des homes, c'eſt de s'exprimer en meilleurs termes, & avec des tours plus agréables. Le ſot de la Cour dit ſes ſotiſes plus élégament que le ſot de la Ville ne dit les ſiènes. Dans un home obſcur, c'eſt une preuve d'eſprit; ou du moins d'éducation, que de s'exprimer bien. Pour l'home de la Cour c'eſt une néceſſité; il n'emploie pas de mauvaiſes ex-

preſſions, parce qu'il n'en ſait point. Un home de la Cour qui parleroit baſſement me paroîtroit preſque avoir le mérite d'un Savant dans les Langues étrangères. En èfet, tous les talens dépendent des facultés naturèles, & ſur-tout de l'exercice qu'on en fait. Le talent de la parole, ou plutôt de la converſation, doit donc ſe perfectioner à la Cour plus que par tout ailleurs, puiſqu'on eſt deſtiné à y parler, & réduit à n'y rien dire : ainſi les tours ſe multiplient, & les idées ſe rétreciſſent. Je n'ai pas beſoin, je crois, d'avertir que je ne parle ici que de ces Courtiſans oiſifs à qui Verſailles eſt néceſſaire, & qui y ſont inutiles.

Il réſulte de ce que j'ai dit, que les gens d'eſprit de la Cour, quand ils ont les qualités du cœur, ſont les homes dont le comerce eſt le plus aimable ; mais de tèles ſociétés ſont rares. Le jeu ſert à ſoulager les gens du monde du pénible fardeau de leur exiſtence, & les talens qu'ils apèlent quelquefois à leur ſecours en cherchant le plaiſir, prouvent le vide de leur ame, & ne le rempliſſent pas. Ces remédes ſont inutiles à ceux que le goût, la confiance & la liberté réuniſſent.

Les gens du monde ſeroient ſans doute fort ſurpris qu'on leur préférât ſouvent certaines ſociétés bourgeoiſes, où l'on trouve, ſinon un plaiſir délicat, du moins

une joie contagieuſe, ſouvent un peu de rudeſſe ; mais on eſt trop heureux qu'il ne s'y gliſſe pas une demi-conoiſſance du monde qui ne ſeroit qu'un ridicule de plus, encore ne ſe feroit-il pas ſentir à ceux qui l'auroient : ils ont le bonheur de ne conoître de ridicule que ce qui bleſſe la raiſon ou les mœurs.

A l'égard des ſociétés, ſi l'on veut faire abſtraction de quelques diférences d'expreſſions, on trouvera que la claſſe générale des gens du monde & la bourgeoiſie ſe reſſemblent plus au fond qu'on ne le ſupoſe. Ce ſont les mêmes tracaſſeries, le même vide, les mêmes miſères. La petiteſſe dépend moins des objets que des

homes qui les enviſagent. Quant au comerce habituel, en général les gens du monde ne valent pas mieux, ne valent pas moins que la bourgeoiſie. Cèle-ci ne gagne ou ne perd guère à les imiter. A l'exception du bas peuple qui n'a que des idées relatives à ſes beſoins, & qui en eſt ordinairement privé ſur tout autre ſujet, le reſte des homes eſt par tout le même. La bone compagnie eſt indépendante de l'état & du rang, & ne ſe trouve que parmi ceux qui penſent & qui ſentent, qui ont les idées juſtes & les ſentimens honêtes.

CHAPITRE IX.

Sur le Ridicule, la Singularité & l'Afectation.

LE ridicule reſſemble ſouvent à ces fantômes, qui n'exiſtent que pour ceux qui y croient. Plus un mot abſtrait eſt en uſage, moins l'idée en eſt fixe, parce que chacun l'étend, la reſtraint ou la change; & l'on ne s'aperçoit de la diférence des principes que par cèle des conſéquences, & des aplications qu'on en fait. Si l'on vouloit définir les mots que l'on comprend le moins, il faudroit définir ceux dont on ſe ſert le plus.

Le ridicule conſiſte à choquer la mode ou l'opinion, & comunément on les confond aſſez avec la raiſon ; cependant ce qui eſt contre la raiſon eſt ſotiſe ou folie ; contre l'équité, c'eſt crime. Le ridicule ne devroit donc avoir lieu que dans les choſes indiférentes par elles-mêmes, & conſacrées par la mode. Les habits, le langage, les manières, le maintien ; voilà ſon domaine, ſon reſſort : voici ſon uſurpation.

Come la mode eſt parmi nous la raiſon par excèlence, nous jugeons des actions, des idées & des ſentimens ſur leur raport avec la mode. Tout ce qui n'y eſt pas conforme eſt trouvé ridicule. *Cela ſe fait* ou *ne ſe fait pas* ; voilà la

régle de nos jugemens. *Cela doit-il ſe faire* ou *ne ſe pas faire ?* Il eſt rare que nous alions juſque-là. En conſéquence de ce principe le ridicule s'étend juſque ſur la vertu, & c'eſt le moyen que l'envie emploie le plus ſûrement pour en ternir l'éclat. Le ridicule eſt ſupérieur à la calomnie, qui peut ſe détruire en retombant ſur ſon auteur. La malignité adroite ne s'en fie pas même à la diformité du vice ; elle lui fait l'honeur de le traiter come la vertu, en lui aſſociant le ridicule pour le décrier ; Il devient par-là moins odieux & plus mépriſé.

Le ridicule eſt devenu le poiſon de la vertu & des talens, & quelquefois le châtiment du vice.

Le ridicule eſt le fléau des gens du monde, & il eſt aſſez juſte qu'ils aient pour tyran un être fantaſtique.

On ſacrifie ſa vie à ſon honeur, ſouvent ſon honeur à ſa fortune, & quelquefois ſa fortune à la crainte du ridicule.

Je ne ſuis pas étoné qu'on ait quelque atention à ne pas s'y expoſer, puiſqu'il eſt d'une ſi grande importance dans l'eſprit de pluſieurs de ceux avec qui l'on eſt obligé de vivre. Mais on ne doit pas excuſer l'extrême ſenſibilité que des homes raiſonables ont ſur cet article. Cète crainte exceſſive a fait naître des eſſains de petits doneurs de ridicules, qui décident de ceux qui ſont en

vogue, come les Marchandes de Modes fixent cèles qui doivent avoir cours. S'ils ne s'étoient pas emparés de l'emploi de diſtribuer les ridicules, ils en feroient acablés ; ils reſſemblent à ces criminels qui ſe ſont faits exécuteurs pour ſauver leur vie.

La plus grande ſotiſe de ces êtres frivoles, & cèle dont ils ſe doutent le moins, eſt de s'imaginer que leur empire eſt univerſel : s'ils ſavoient combien il eſt borné, la honte les y feroit renoncer. Le peuple n'en conoît pas le nom, & c'eſt tout ce que la bourgeoiſie en ſait. Parmi les gens du monde, ceux qui ſont ocupés ne ſont frapés que par diſtraction de ce petit peuple in-

comode : ceux mêmes qui en ont été, & que la raiſon ou l'âge en ont ſéparés, s'en ſouvièrent à peine ; & les homes illuſtes ſeroient trop élevés pour l'apercevoir, s'ils ne daignoient pas quelquefois s'en amuſer.

Quoique l'empire du ridicule ne ſoit pas auſſi étendu que ceux qui l'exercent le ſupoſent, il ne l'eſt encore que trop parmi les gens du monde ; & il eſt étonant qu'un caractère auſſi léger que le nôtre, ſe ſoit ſoumis à une ſervitude dont le premier èfet eſt de rendre le comerce uniforme, languiſſant & ennuyeux.

La crainte puérile du ridicule étoufe les idées, rétrécit les eſprits, & les forme ſur un ſeul

modèle, ſuggère les mêmes propos peu intéreſſans de leur nature, & faſtidieux par la répétition. Il ſemble qu'un ſeul reſſort imprime à diférentes machines un mouvement égal & dans la même direction. Je ne vois que les ſots qui puiſſent gagner à un travers qui abaiſſe à leur niveau les homes ſupérieurs, puiſqu'ils ſont tous alors aſſujètis à une meſure comune où les plus bornés peuvent ateindre.

L'eſprit eſt preſque égal quand on eſt aſſervi au même ton, & ce ton eſt néceſſaire à ceux qui ſans cela n'en auroient point à eux, il reſſemble à ces livrées qu'on done aux valets, parce qu'ils ne ſeroient pas en état de ſe vêtir.

Avec ce ton de mode on peut être impunément un ſot, & on regardera come tel un home de beaucoup d'eſprit qui ne l'aura pas : il n'y a rien qu'on diſtingue moins de la ſotiſe que l'ignorance des petits uſages. Combien de fois a-t-on rougi à la Cour pour un home qu'on y produiſoit avec confiance, parce qu'on l'avoit admiré ailleurs, & qu'on l'avoit anoncé avec une bone foi imprudente ? On ne s'étoit cependant pas trompé, mais on ne l'avoit jugé que d'après la raiſon, & on le confronte avec la mode.

Ce n'eſt pas aſſez que de ne pas s'expoſer au ridicule pour s'en afranchir, on en done à ceux qui en méritent le moins, ſou-

vent aux perſones les plus reſpectables, ſi elles ſont aſſez timides pour le recevoir. Des gens mépriſables, mais hardis, & qui ſont au fait des mœurs regnantes, le repouſſent & l'anéantiſſent mieux que les autres.

Come le ridicule, n'ayant ſouvent rien de décidé, n'a d'exiſtence alors que dans l'opinion; il dépend en partie de la diſpoſition de celui à qui on veut le doner, & dans ce cas-là il a beſoin d'être accepté. On le fait échouer, non en le repouſſant avec force, mais en le recevant avec mépris ou indiférence, quelquefois en le recevant de bone grâce. Ce ſont les fléches des Méxiquains qui auroient pénétré le

fer, & qui s'amortiſſoient contre des armures de laines.

Quand le ridicule eſt le mieux mérité, il y a encore un art de le rendre ſans èfet, c'eſt d'outrer ce qui y a donné lieu. On humilie ſon adverſaire en dédaignant les coups qu'il veut porter.

D'ailleurs cète hardieſſe d'afronter le ridicule impoſe aux homes; & come la plûpart ne ſont pas capables de n'eſtimer les choſes que ce qu'elles valent, où leur mépris s'arête, leur admiration comence, & le ſingulier en eſt comunément l'objet.

Par quèle biſarerie la même choſe à un certain dégré rend-elle ridicule, & portée à l'excès done-t-elle une ſorte d'éclat? Car

tel

tel eſt l'èfet de la ſingularité marquée, ſoit que le principe en ſoit louable ou repréhenſible.

Cela ne peut venir que du dégoût que cauſe l'uniformité de caractère qu'on trouve dans la ſociété. On eſt ſi ennuyé de rencontrer les mêmes idées, les mêmes opinions, les mêmes manières, & d'entendre les mêmes propos, qu'on ſait un gré infini à celui qui ſuſpend cet état létargique.

La ſingularité n'eſt pas préciſément un caractère ; c'eſt une ſimple manière d'être qui s'unit à tout autre caractère, & qui conſiſte à être *ſoi*, ſans s'apercevoir qu'on ſoit diférent des autres ; car ſi l'on vient à le reconoître, la ſingularité s'évanouit; c'eſt une énig-

me qui ceſſe de l'être, auſſitôt que le mot en eſt conu. Quand on s'eſt aperçû qu'on eſt diférent des autres, & que cète diférence n'eſt pas un mérite, on ne peut y perſiſter que par l'afectation, & c'eſt alors petiteſſe ou orgueil, ce qui revient au même, & produit le dégoût; au lieu que la ſingularité naturèle met un certain piquant dans la ſociété qui en ranime la langueur.

Les ſots qui conoiſſent ſouvent ce qu'ils n'ont pas, & qui s'imaginent que ce n'eſt que faute de s'en être aviſés, voyant le ſuccès de la ſingularité, ſe font ſinguliers, & l'on ſent ce que ce projet biſâre doit produire.

Au lieu de ſe borner à n'être

rien, ce qui leur convenoit ſi bien, ils veulent à toute force être quelque choſe, & ils ſont inſuportables. Ayant remarqué, ou plutôt entendu dire que des génies reconus ne ſont pas toujours exempts d'un grain de folie, ils tâchent d'imaginer des folies, & ne font que des ſotiſes.

La fauſſe ſingularité n'eſt qu'une privation de caractère, qui conſiſte non-ſeulement à éviter d'être ce que ſont les autres, mais à tâcher d'être uniquement ce qu'ils ne ſont pas.

On voit de ces ſociétés où les caractères ſe ſont partagés come on diſtribue les rôles. L'un ſe fait Philoſophe, un autre plaiſant, un troiſième *home d'humeur*. Tel ſe

fait cauſtique qui penchoit d'abord à être complaiſant, mais il a trouvé le rôle ocupé. Quand on n'eſt rien, on a le choix de tout.

Il n'eſt pas étonant que ces travers entrent dans la tête d'un ſot, mais on eſt étoné de les rencontrer avec de l'eſprit. Cela ſe remarque dans ceux qui nés avec plus de vanité que d'orgueil, croient rendre leurs défauts brillans par la ſingularité, en les outrant, plûtôt que de s'apliquer à s'en coriger. Ils jouent leur propre caractère; ils étudient alors la nature pour s'en écarter de plus en plus, & s'en former une particulière; ils ne veulent rien faire ni dire qui ne s'éloigne du ſimple;

& malheureuſement quand on cherche l'extraordinaire, on ne trouve que des platitudes. Les gens d'eſprit mêmes n'en ont jamais moins, que lorſqu'ils tâchent d'en avoir.

On devroit ſentir que le naturel qu'on cherche ne ſe trouve jamais, que l'èfort produit l'excès, & que l'excès décèle la fauſſeté du caractère. On veut jouer le bruſque, & l'on devient féroce; le vif, & l'on n'eſt que pétulant & étourdi : la bonté jouée dégénere en politeſſe contrainte, & ſe trahit enfin par l'aigreur : la fauſſe ſincérité n'eſt qu'ofenſante; & quand elle pouroit s'imiter quelque tems, parce qu'elle ne conſiſte que dans des actes paſſagers;

on n'ateindroit jamais à la franchiſe qui en eſt le principe, & qui eſt une continuité de caractère. Elle eſt comme la probité; pluſieurs actes qui y ſont conformes n'en font pas la démonſtration, & un ſeul de contraire la détruit.

Enfin toute afectation finit par ſe décèler, & l'on retombe alors au-deſſous de ſa valeur réèle. Tel eſt regardé come un ſot après, & peut-être pour avoir été pris pour un génie. On ne ſe vange point à demi d'avoir été ſa dupe.

Soyons donc ce que nous ſomes, n'ajoutons rien à notre caractère; tâchons ſeulement d'en retrancher ce qui peut être incomode aux autres & dangereux

pour nous-mêmes. Ayons le courage de nous ſouſtraire à la ſervitude de la mode, ſans paſſer les bornes de la raiſon.

CHAPITRE X.

Sur les Gens de Fortune.

IL y a deux ſortes de conditions qui ont plus de relation avec la ſociété, & ſur-tout avec les gens du monde, qu'elles n'en avoient autrefois. Ce ſont les Gens de Lètres & les Gens de Fortune, ce qui ne doit s'entendre que des plus diſtingués d'entr'eux, les uns par leur réputation ou leurs agrémens perſonels, les autres par une opulence faſtueuſe : car dans tous les états il y a des chefs, un ordre mitoyen & du peuple.

Il n'y a pas encore long-tems

que les Financiers ne voyoient que des protecteurs dans les gens de condition, dont ils ſont aujourd'hui les rivaux. La plûpart des fortunes de finance du dernier ſiècle n'étoient pas aſſez honêtes pour en faire gloire, & dès-là elles en devenoient plus conſidérables. Les premiers gains faiſoient naître l'avarice, l'avarice augmentoit l'avidité, & ces paſſions ſont ènemies du faſte. Une habitude d'économie ne ſe relâche guère, & ſufit ſeule, ſans génie ni bonheur marqué, pour tirer des richeſſes immenſes d'une médiocre fortune, & d'un travail continuel.

S'il ſe trouvoit alors des gens d'afaires aſſez ſenſés pour vouloir

jouir, ils l'étoient aſſez pour ſe borner aux comodités, aux plaiſirs, à tous les avantages d'une opulence ſourde; ils évitoient un éclat qui ne pouvoit qu'exciter l'envie des Grands & la haine des Petits. Si l'on ſe contentoit de ce qui fait réèlement plaiſir, on paſſeroit pour modeſte.

Ceux à qui les richeſſes ne donent que de l'orgueil, parce qu'ils n'ont pas à ſe glorifier d'autre choſe, ont toujours aimé à faire parade de leur fortune; trop ennivrés de la jouiſſance pour rougir des moyens, leur faſte étoit jadis le comble de la folie, du mauvais goût & de l'indécence.

Cète oſtentation d'opulence eſt plus comunément la manie

de ces homes nouveaux qu'un coup du ſort a ſubitement enrichis, que de ceux qui ſont parvenus par dégrés. Il eſt aſſez ſingulier que les homes tirent plus de vanité de leur bonheur que de leurs travaux. Ceux qui doivent tout à leur induſtrie ſavent combien ils ont évité, fait & réparé de fautes : ils jouiſſent avec précaution, parce qu'ils ne peuvent pas s'exagerer les principes de leur fortune ; au lieu que ceux qui ſe trouvent tout à coup des êtres ſi diférens d'eux-mêmes, ſe regardent come des objets dignes de l'atention particulière du ſort. Ils ne ſavent à quoi l'atribuer ; & cète obſcurité de cauſes on l'interpréte toujours à ſon avantage.

Tèles ſont les fortunes qu'on peut apeler ridicules, & qui l'étoient encore plus autrefois qu'aujourd'hui par le contraſte de la perſone & du faſte déplacé.

D'ailleurs la fortune de finance n'étoit guère alors qu'une loterie; au lieu qu'elle eſt devenue un art, ou tout au moins un jeu mêlé d'adreſſe & de haſard.

Les Financiers prétendent que leur adminiſtration eſt *une bèle machine*. Je ne doute pas qu'elle n'ait beaucoup de reſſorts dont la multiplicité en cache le jeu au public; mais elle eſt encore bien loin d'être une ſcience. Il faut que dans tous les tems elle ait été une énigme; car les Hiſtoriens ne parlent guère de cète partie du gou-

vernement ſi importante dans tous les états. La raiſon n'en ſeroit pas impoſſible à trouver ; mais je ne veux pas trop m'écarter de mon ſujet.

Quoi qu'il en ſoit, ſi la finance prenoit jamais la forme qu'elle pouroit avoir, pourquoi ſeroit-elle mépriſée ? L'état doit avoir des revenus ; il faut qu'il y ait des citoyens chargés de la perception, & qu'ils y trouvent des avantages, pourvû que ces avantages ſoient limités, come ceux des autres profeſſions, ſuivant le dégré de travail & d'utilité ; ſans quoi ils devièvent ſcandaleux.

On ne doit s'élever que contre la vexation ou l'inſolence de ceux qui abuſent, & les punir

avec éclat & ſévérité. C'eſt ainſi que dans toutes les conditions on devroit immoler à la vengeance publique ceux qui font haïr l'autorité par l'abus qu'ils en font, & qui en rendant les homes malheureux par leurs excès, les coromppent par leurs exemples.

Il faut convenir que c'eſt moins à leurs vexations qu'à l'inſolence de quelques-uns d'entr'eux, que les Financiers doivent raporter le décri où ils ſont. Croit-on que cela dépende des injuſtices qui ſeront tombées ſur des gens obſcurs dont les plaintes ſont étoufées, les malheurs ignorés, & qui ne ſeroient pas protégés par ceux qui crient vaguement à l'injuſtice, quand ils en ſeroient conus ?

Dans les déclamations contre la finance, ce n'eſt ni la généroſité ni la juſtice qui réclament, quoiqu'elles en euſſent ſouvent le droit & l'ocaſion, c'eſt l'envie qui pourſuit le faſte.

Voilà ce qui devroit inſpirer aux gens riches, & qui n'étoient pas nés pour l'être, une modeſtie raiſonée. Ils ne ſentent pas aſſez combien ceux qui pouroient avoir mérité leur fortune, ont encore beſoin d'art, pour ſe la faire pardoner.

Malheureuſement les homes veulent aficher leur bonheur; ils devroient pourtant ſentir qu'il eſt fort diférent de la gloire, dont la publicité fait & augmente l'exiſtence. Les malheureux ſont déja

aſſez humiliés par l'éclat ſeul de la proſpérité, faut-il les outrager par l'oſtentation qu'on en fait ? Il eſt pour le moins imprudent de fortifier un préjugé peut-être trop légitime contre les fortunes immenſes & rapides. Les eaux qui croiſſent ſubitement ſont toujours un peu bourbeuſes. Cèles qui ſortent d'une ſource pure conſervent leur limpidité. Les débordemens peuvent féconder les têres qu'ils ontcouvertes, mais c'eſt après avoir épuiſé les ſucs de cèles qu'ils ont ravagées. Les ruiſſeaux fertiliſent cèles qu'ils aroſent. Tèle eſt la double image des fortunes rapides & des fortunes légitimes ; cèles-ci ſont preſque toujours bornées.

Je ne ſuis pas étoné que le peu-

ples voie avec chagrin, & murmure des fortunes dont il fournit la ſubſtance, ſans jamais les partager. Mais les gens de condition doivent les regarder come des biens qui leur ſont ſubſtitués, & deſtinés à remplacer un patrimoine qu'ils ont diſſipé, ſouvent ſans avantage pour l'État. Il y a peu de fortunes qui ne tombent dans quelques maiſons diſtinguées. Un homé de qualité vend un nom qu'il n'a pas eu la peine d'illuſtrer; & ſans le comerce qui s'eſt établi entre l'orgueil & la néceſſité, la plûpart des maiſons nobles tomberoient dans la miſère, & par conſéquent dans l'obſcurité; les exemples n'en ſont par rares dans les Provinces. La méſaliance

a comencé par les homes qui conſervent toujours leur nom ; cèle des filles de qualité eſt plus moderne, mais elle prend faveur. La Cour & la Finance portent ſouvent les mêmes deuils. Si les gens riches ne s'alioient qu'entr'eux, il faudroit néceſſairement que, par la ſeule puiſſance des richeſſes, ils parvinſſent eux-mêmes aux dignités qu'ils conſervent dans des familles étrangères : peut-être s'aviſeront-ils un jour de ce ſecret-là, à moins que les gens de la Cour ne s'aviſent eux-mêmes d'entrer dans les afaires. Les premiers qui heurteroient le préjugé pouroient d'abord avoir des ſcrupules ; mais quand ils en ont, quelques plaiſanteries les

ſoulagent, & beaucoup d'argent les diſſipe. Cète révolution n'eſt peut-être pas fort éloignée. Ne voit-on pas déja des homes aſſez vils pour abandoner des profeſſions reſpectables, & embraſſer, en ſe dégradant eux-mêmes, le métier de la finance ? Au lieu que les Financiers d'autrefois, ou leurs enfans, n'aſpiroient qu'à ſortir de leur état, & à s'élever par des profeſſions que l'on quite aujourd'hui pour la leur.

Cependant les gens de condition ont déja perdu le droit de mépriſer la finance, puiſqu'il y en a peu qui n'y tiènent par le ſang.

C'étoit autrefois une eſpèce de bonté que de ne pas humilier les Financiers. Aujourd'hui qu'ils

tiènent à tout, le mépris pour eux ſeroit de la part des gens de condition, injuſtice & ſotiſe. Il y en a tels qui ne ſe ſont pas méſaliés, parce que les gens de fortune n'en ont pas fait aſſez de cas pour les rechercher.

Tous ceux qui tirent vanité de leur naiſſance, ne ſont pas toujours dignes de ſe méſalier. Il n'appartient pas à tout le monde de vendre ſon nom.

Si les raiſons de décence ne répriment pas la hauteur des gens de condition à l'égard de la finance, cèles d'intérêt les contiènent.

Les plaiſanteries ſur les Financiers en leur abſence marquent plus d'envie contre leur opulence,

que de mépris pour leurs perſonnes, puiſqu'on leur prodigue en face les égards, les prévenances & les éloges. Les gens de condition ſe flatent que cète conduite peut être regardée come la marque d'une ſupériorité ſi décidée, qu'elle peut s'humaniſer ſans riſque; mais perſone ne ſe trompe ſur les véritables motifs. Quelquefois ils ſe permètent avec les Financiers ces petits accès d'une humeur modérée, d'autant plus flateuſe pour l'inférieur, qu'elle reſſemble au procédé naïf de l'égalité. Ceux qui jouent ce rôle deſireroient que les ſpectateurs déſintéreſſés le priſſent pour de la hauteur; mais il n'y a pas moyen, parce que ſi ce manège paroît

produire un èfet opoſé à celui qu'ils en eſperoient, on les voit s'adoucir par dégrés, & aler juſqu'à la fadeur pour ramener un home prêt à s'éfaroucher. Ils ſe tirent d'embaras par une ſorte de plaiſanterie qui ſert à couvrir bien des baſſeſſes.

Si les gens riches vièNent enfin à ſe croire ſupérieurs aux autres homes, ont-ils ſi grand tort? N'a-t-on pas pour eux les mêmes égards, je dirai les mêmes reſpects, que pour ceux qui ſont dans les places aux quèles on les rend par devoir? Les homes ne peuvent juger que ſur l'extérieur. Sont-ils donc ridiculement dupes, parce que ceux qui les trompent ſont baſſement & adroitement perfides?

Il y a peu de gens riches qui dans des momens ne ſe ſentent humiliés de n'être que riches, ou de n'être regardés que come tels.

Cète réflexion les mortifie, & leur done du dépit. Alors, pour s'en diſtraire, & en impoſer aux autres & à eux-mêmes, ils cèdent à des accès d'une humeur impérieuſe qui ne leur réuſſit pas toujours. En èfet l'orgueil des richeſſes ne reſſemble point à celui de la naiſſance. L'un a quelque choſe de libre, d'aiſé qui ſemble exiger des égards légitimes. L'autre a un air de groſſiereté révoltante qui avertit de l'uſurpation. On s'aviſe quelquefois de comparer l'inſolent avec l'inſolence, & l'un ne paroiſſant pas fait pour l'au-

tre, on le fait rentrer dans l'ordre. J'en ai vû des exemples. J'ai rencontré auſſi des gens de fortune dignes de leurs richeſſes par l'uſage qu'ils en faiſoient. La bienfaiſance leur done une ſupériorité réèle ſur ceux à qui ils rendent ſervice. Les vrais inférieurs ſont ceux qui reçoivent, & l'humiliation s'y joint quand les ſervices ſont pécuniaires. C'eſt ce qui a fait mètre avec juſtice les mendians au-deſſous des eſclaves; ceux-ci ne ſont que dans l'abaiſſement, les autres ſont dans la baſſeſſe. Ainſi ceux qui font la cour aux Financiers ſont bas; plus bas encore s'ils en reçoivent; & s'ils les payent d'ingratitude, la baſſeſſe n'a plus de nom; elle

augmente

augmente à proportion de la naiſſance & de l'élevation des ingrats

Pourquoi s'étoner de la conſidération que donent les richeſſes? Il eſt ſûr qu'elles ne font pas un mérite réel; mais elles ſont le moyen de toutes les comodités, de tous les plaiſirs, & quelquefois du mérite même. Tout ce qui contribue, ou paſſe pour contribuer au bonheur, ſera chéri des homes. Il eſt dificile de ne pas identifier les riches & les richeſſes. Les décorations extérieures ne font-elles pas la même illuſion?

Si l'on veut par un examen philoſophique dépouiller un home de tout l'éclat qui lui eſt étranger, la raiſon en a le droit; mais

je vois que l'humeur l'exerce plus que la philoſophie.

D'ailleurs, pourquoi ne conſidereroit-on pas ce qui eſt repréſentatif de tout ce que l'on conſidere ? Voilà préciſément ce que les richeſſes ſont parmi nous; il n'y a de diférence que de la cauſe à l'èfet. La ſeule choſe reſpectée, que les richeſſes ne peuvent doner, eſt une naiſſance illuſtre ; mais ſi elle n'eſt pas ſoutenue par les places, les dignités ou la puiſſance ; ſi elle eſt ſeule enfin, elle eſt éclipſée par tout ce que l'or peut procurer. Voulons-nous avoir le droit de mépriſer les riches ? Començons par mépriſer les richeſſes ; changeons nos mœurs.

Il y a eu des lieux & des tems où l'or étoit mépriſé, & le mérite ſeul honoré. Sparte & Rome naiſſantes nous en fourniſſent des exemples. Mais pour peu qu'on faſſe atention à la conſtitution & à l'eſprit de ces Républiques, on ſentira qu'on n'y devoit faire aucun cas de l'or, puiſqu'il n'y étoit repréſentatif de rien. On ignoroit les comodités ; les vrais beſoins ne donent pas l'idée de cèles que nous conoiſſons. L'imagination ne s'étoit pas encore exercée ſur les plaiſirs ; ceux de la nature ſufiſoient, & les plus grands ne coûtent pas cher ; le luxe étoit honteux, ainſi l'or étoit inutile & mépriſé. Ce mépris étoit à la fois le principe & l'èfet de la modéra-

tion & de l'auſtérité. La vie la plus pénible ceſſe de gêner les homes, dès qu'elle eſt glorieuſe, & dans les ames hautes, les grands ſacrifices ne ſont pas toujours auſſi cruels qu'ils le paroiſſent aux ames vulgaires. Un certain ſentiment de fierté & d'eſtime pour ſoi-même éleve l'ame & la rend capable de tout. L'orgueil eſt le premier des tyrans ou des conſolateurs.

Tèle fut Lacédémone, tèle fut Rome dans ſon berceau ; mais auſſi-tôt que le vice & les plaiſirs y eurent pénétré, tout, juſqu'aux choſes qui doivent être le prix de la vertu, tout, dis-je, y fut vénal ; l'or y fut donc recherché, néceſſaire, eſtimé & honoré. Voi-

là préciſément l'état où nous nous trouvons par nos conoiſſances, nos goûts, nos beſoins nouveaux, nos plaiſirs & nos comodités recherchées. Qu'on faſſe revivre les anciènes mœurs de Rome ou de Sparte, peut-être n'en ferons-nous ni plus ni moins heureux ; mais l'or ſera inutile.

Les homes n'ont qu'un penchant décidé, c'eſt leur intérêt ; s'il eſt ataché à la vertu, ils ſont vertueux ſans èfort ; que l'objet change, le diſciple de la vertu devient l'eſclave du vice, ſans avoir changé de caractère : c'eſt avec les mêmes couleurs qu'on peint la beauté & les monſtres.

Les mœurs d'un peuple ſont le principe actif de ſa conduite, les

loix n'en ſont que le frein ; cèles-ci n'ont donc pas ſur lui le mê-me empire que les mœurs. On ſuit les mœurs de ſon ſiècle, on obéit aux loix ; c'eſt l'autorité qui les fait & qui les abroge. Les mœurs d'une Nation lui ſont plus ſacrées & plus chères que ſes loix. Come elle n'en conoît pas l'Au-teur, elle les regarde come ſon ouvrage, & les prend toujours pour la raiſon.

Cependant on ne ſauroit croire avec quelle facilité un Prince changeroit chez certains Peuples les mœurs les plus dépravées, & les dirigeroit vers la vertu, pour-vû que ce ne fût pas un projet anoncé. Une tèle révolution pa-roîtroit le chef-d'œuvre des entre-

priſes ; mais elle le ſeroit plus par ſon èfet que par ſes dificultés. En atendant qu'elle arive, & les choſes étant ſur le pied où elles ſont, ne ſoyons pas étonés que les richeſſes procurent de la conſidération. Cela ſera honteux, ſi l'on veut ; mais cela doit être, parce que les homes ſont plus conſéquens dans leurs mœurs que dans leurs jugemens.

On comprend ordinairement dans le monde parmi les Financiers une autre claſſe de gens riches, qui prétendent avec raiſon devoir en être diſtingués. Ce ſont les Comerçans, homes eſtimables, néceſſaires à l'Etat, qui ne s'enrichiſſent qu'en procurant l'abondance, en excitant une induſ-

trie honorable, & dont les richeſſes prouvent les ſervices. On ne les rencontre pas dans la ſociété auſſi comunément que les Financiers, parce que les afaires les ocupent, & ne leur permètent pas de perdre un tems dont ils conoiſſent le prix, pour des amuſemens frivoles, dont le goût vient autant de l'habitude que de l'oiſiveté, & qui ſous le nom de plaiſirs, cauſent l'ennui auſſi ſouvent qu'ils le diſſipent.

Les Comerçans ſont donc plus ocupés que les Financiers. Quoique le comerce ait ſa méthode come la finance, celle-ci ſe ſimplifie en s'éclairciſſant, & tout l'art des fripons eſt de l'embrouiller. La ſcience du comerce eſt

moins compliquée & mieux ordonée, moins obſcure, mais plus étendue, & s'étend encore plus en ſe perfectionant. L'aplication de ſes principes exige une atention ſuivie, de nouveaux accidens demandent de nouvèles meſures, le travail eſt preſque continuel; au lieu que la finance plus bornée en elle-même, reſſemble aſſez à une machine qui n'a pas ſouvent beſoin de la main de l'ouvrier pour agir, quand le mouvement eſt une fois imprimé; c'eſt une pendule qu'on ne remonte que rarement; mais qui auroit beſoin d'être totalement refaite ſur une meilleure théorie.

Tous les préjugés d'état ne ſont pas également faux, & l'eſ-

time que les Comerçans font du leur eſt d'acord ave la raiſon. Ils ne font aucune entrepriſe, il ne leur arive aucun avantage que le Public ne le partage avec eux; tout les autoriſe à eſtimer leur profeſſion. Les Comerçans ſont le premier reſſort de l'abondance. Les Financiers ne ſont que des canaux propres à la circulation de l'argent, & qui trop ſouvent s'engorgent. Que ces canaux ſoient de bronze ou d'argile, la matière en eſt indiférente, l'uſage eſt le même.

On ne doit pas confondre les Comerçans dont je parle avec ces homes qui, ſans avoir l'eſprit du comerce, n'ont que le caractère marchand, n'enviſagent que leur

intérêt particulier, & y ſacrifi-roient celui de l'État, s'il ſe trou-voit en opoſition avec le leur. Tel comerce peut enrichir une ſociété marchande, qui eſt rui-neux pour un État ; & tel autre ſeroit avantageux à l'État qui ne doneroit à des Marchands que des gains médiocres, mais légiti-mes, ou quelquefois leur ocaſio-neroit des pertes. Le Comerçant digne de ce nom, eſt celui dont les ſpéculations & les entrepriſes n'ont pour objet que le bien pu-blic, & dont les èfets rejailliſſent ſur la Nation. *

* Les Comerçans ont créé & rendu mili-taire la marine marchande qui a été le ber-ceau de *Barth*, *Duguétrouin*, *Caſſart*, *Mi-niac*, *Ducaſſe*, *Gardin*, *Porée*, *Villétreux*,

Les Comerçans s'honorent par la voie même qui les enrichit ; les Financiers s'imaginent tendre au même but par le faſte & l'étalage de leurs richeſſes : c'eſt ce qui les a engagés à ſe produire dans le

---

& de quelques autres que je nomerois, s'ils ne vivoient pas. Mais je me ſuis également interdit l'éloge & le blâme directs. Ils n'appartiènent qu'à l'hiſtoire dont c'eſt le devoir, & qui doit, ainſi que la Juſtice, ne faire acception de perſone.

Combien d'armemens ont été faits par les le Gendre, Fontaine-des-Montées, Bruni, Éon de la Baronie, Granville Loquet, Maſſon, le Couteulx, Magon, Montaudouin, La Rue, Caſtanier, Caſaubon, Mouchard, les Vincent, & tant d'autres que leur fortune ne doit pas faire placer parmi les Financiers qui ruinoient l'État par des uſures, dans le tems que les Comerçans le ſoutenoient par leur crédit.

monde, où ils auroient été les ſeuls étrangers, ſi l'on n'y eût à peu près dans le même-tems recherché les Gens de Lètres.

CHAPITRE XI.

Sur les Gens de Lètres.

AUTREFOIS les Gens de Lètres livrés à l'étude, & ſéparés du monde, en travaillant pour leurs contemporains, ne ſongeoient qu'à la poſtérité. Leurs mœurs pleines de candeur & de rudeſſe, n'avoient guère de raport avec cèles de la ſociété ; & les gens du monde moins inſtruits qu'aujourd'hui, admiroient les ouvrages, ou plûtôt le nom des Auteurs, & ne ſe croyoient pas trop capables de vivre avec eux. Il entroit même dans cet éloi-

gnement plus de conſidération que de répugnance.

Le goût des Lètres, des Sciences & des Arts, a gagné inſenſiblement, & il eſt venu au point que ceux qui ne l'ont pas, l'afectent. On a donc recherché ceux qui les cultivent, & ils ont été atirés dans le monde à proportion de l'agrément qu'on a trouvé dans leur comerce.

On a gagné de part & d'autres à cète liaiſon. Les gens du monde ont cultivé leur eſprit, formé leur goût, & acquis de nouveaux plaiſirs. Les gens de lètres n'en ont pas retiré moins d'avantages. Ils ont trouvé de la conſidération; ils ont perfectioné leur goût, poli leur eſprit, adouci leurs

mœurs, & acquis ſur pluſieurs articles des lumières qu'ils n'auroient pas puiſées dans les livres.

Les Lètres ne donent pas préciſément un état, mais elles en tiènent lieu à ceux qui n'en ont pas d'autre, & leur procurent des diſtinctions, que des gens qui leur ſont ſupérieurs par le rang n'obtiendroient pas toujours. On ne ſe croit pas plus humilié de rendre homage à l'eſprit qu'à la beauté, à moins qu'on ne ſoit d'ailleurs en concurrence de rang ou de dignité : car l'eſprit peut devenir alors l'objet le plus vif de la rivalité. Mais lorſqu'on a une ſupériorité de rang bien décidée, on acueille l'eſprit avec complaiſance ; on eſt flaté de doner à un

home d'un rang inférieur le prix qu'il faudroit diſputer avec un rival à d'autres égards.

L'eſprit a l'avantage que ceux qui l'eſtiment, prouvent qu'ils en ont eux-mêmes, ou le font croire, ce qui eſt à peu près la même choſe pour bien des gens.

On diſtingue la République des Lètres en pluſieurs claſſes. Les Savans qu'on apèle auſſi Erudits, ont joui autrefois d'une grande conſidération ; on leur doit la renaiſſance des Lètres ; mais come aujourd'hui on ne les eſtime pas autant qu'ils le méritent, le nombre en diminue trop, & c'eſt un malheur pour les Lètres ; ils ſe produiſent peu dans le monde qui ne leur convient guère, & à qui ils

ne conviènent pas davantage.

Il y a un autre ordre de Savans qui s'ocupent des Sciences exactes. On les eſtime, on en reconoît l'utilité, on les récompenſe quelquefois ; leur nom eſt cependant plus à la mode que leur perſone, à moins qu'ils n'aient d'autres agrémens que le mérite qui fait leur célébrité.

Les gens de Lètres les plus recherchés ſont ceux qu'on apèle comunément beaux eſprits, entre leſquels il y a encore une diſtinction à faire. Ceux dont les talens ſont marqués & couronés par des ſuccès, ſont bientôt conus & acueillis ; mais ſi leur eſprit ſe trouve renfermé dans la ſphere du talent, quelque génie qu'on y

reconoiſſe, on aplaudit l'ouvrage, & on néglige l'Auteur. On lui préfère dans la Société celui dont l'eſprit eſt d'un uſage plus varié, & d'une aplication moins décidée, mais plus étendue.

Les premiers font plus d'honeur à leur ſiècle ; mais on cherche dans la Société ce qui plaît davantage. D'ailleurs il y a compenſation ſur tout. De grands talens ne ſupoſent pas toujours un grand fonds d'eſprit : un petit volume d'eau peut fournir un jet plus brillant qu'un ruiſſeau dont le cours paiſible, égal & abondant fertiliſe une têre utile. Les homes de talens doivent avoir plus de célébrité, c'eſt leur récompenſe. Les gens d'eſprit doi-

vent trouver plus d'agrément dans la ſociété, puiſqu'ils y en portent davantage ; c'eſt une reconoiſſance fondée. Les talens ne ſe comuniquent point par la fréquentation. Avec les gens d'eſprit, on dévelope, on étend, & on leur doit une partie du ſien. Auſſi le plaiſir & l'habitude de vivre avec eux font naître l'intimité, & quelquefois l'amitié, malgré les diſproportions d'état, quand les qualités du cœur s'y trouvent ; car il faut avouer que malgré la manie d'eſprit à la mode, les gens de Lètres, dont l'ame eſt conue pour honête, ont tout un autre coup d'œil dans le monde que ceux dont on loue les talens, & dont on déſavoue la perſone.

On a dit que le jeu & l'amour rendent toutes les conditions égales: je ſuis perſuadé qu'on y eût joint l'eſprit, ſi le proverbe eût été fait depuis que l'eſprit eſt devenu une paſſion. Le jeu égale en aviliſſant le ſupérieur; l'amour, en élevant l'inférieur; & l'eſprit, parceque la véritable égalité vient de cèle des ames. Il ſeroit à deſirer que la vertu produisît le même èfet; mais il n'apartient qu'aux paſſions de réduire les homes, à n'être que des homes, c'eſt-à-dire, à renoncer à toutes les diſtinctions extérieures.

Les gens de la Cour ſont ceux dont les Lètres ont le plus à ſe louer; & ſi j'avois un conſeil à doner à un home qui ne peut ſe

faire jour que par ſon eſprit, je lui dirois : Préférez à tout l'amitié de vos égaux; c'eſt la plus ſûre, la plus honête, & ſouvent la plus utile; ce ſont les petits amis qui rendent les grands ſervices, ſans tyraniſer la reconoiſſance : mais ſi vous ne voulez que des liaiſons de ſociété, faites-les à la Cour; ce ſont les plus agréables & les moins gênantes. Le manége, l'intrigue, les piéges, & ce qu'on apèle les *noirceurs*, ne s'emploient qu'entre les rivaux d'ambition. Les Courtiſans ne penſent pas à nuire à ceux qui ne peuvent les traverſer, & font quelquefois gloire de les obliger. Ils aiment à s'atacher un home de mérite dont la reconoiſſance peut avoir de

l'éclat. Plus on eſt grand, moins on s'aviſe de faire ſentir une diſtance trop marquée. L'amour propre éclairé ne difère guère de la modeſtie dans ſes èfets. Un home de Lètres eſtimable n'en eſſuira point de faſte ofenſant; au lieu qu'il pouroit y être expoſé avec ces gens qui n'ont ſur lui que la ſupériorité que leur impertinence ſupoſe, & qui croient que c'eſt un moyen de la lui prouver.

Depuis que le bel eſprit eſt devenu une contagion, tel s'érige en protecteur qui auroit beſoin lui-même d'être protégé, & à qui il ne manque pour cela que d'en être digne.

Pluſieurs devroient ſentir qu'ils ſeroient aſſez honorés d'être uti-

les aux Lètres, parce qu'ils en retireroient plus de conſidération qu'ils ne pouroient leur en procurer.

D'autres qui ſe croient gens du monde, parce qu'on ne ſait pas pourquoi ils s'y trouvent, paroiſſent étonés d'y rencontrer les gens de Lètres. Ceux-ci pouroient à plus juſte titre être ſurpris d'y trouver ces gens d'un état fort comun, qui malgré leur complaiſance pour les Grands, & leur impertinence avec leurs égaux, ſeront toujours hors d'œuvre. On fera toujours une diférence entre ceux qui ſont recherchés dans le monde, & ceux qui s'y jètent malgré les dégoûts qu'ils éprouvent.

En èfet, réduiſons les choſes au vrai. On eſt home du monde par la naiſſance & les dignités, on s'y atache par intérêt, on s'y introduit par baſſeſſe ; on y eſt lié par des circonſtances particulières, tèles que ſont les aliances des gens de fortune ; on y eſt admis par choix, c'eſt le partage des gens de Lètres ; & les liaiſons de goût entraînent néceſſairement des diſtinctions.

Les gens de fortune qui ont de l'eſprit & des Lètres le ſentent ſi bien, que ſi on les conſulte, ou qu'on ſuive ſimplement leur conduite on vêra qu'ils jouiſſent de leur fortune, mais qu'ils s'eſtiment à d'autres égards. Ils ſont même bleſſés des éloges qu'on done à

leur magnificence, parce qu'ils ſentent qu'ils ont un autre mérite que celui-là; on veut tirer ſa gloire de ce qu'on eſtime le plus. Ils recherchent les gens de Lètres, & ſe font honeur de leur amitié.

Les ſuccès de quelques gens de Lètres en ont égaré beaucoup dans cète carière, tous ſe ſont flatés de jouir des mêmes agrémens, & pluſieurs ſe ſont trompés, ſoit qu'ils euſſent moins de mérite, ſoit que leur mérite fût moins de comerce.

Quantité de jeunes gens ont crû obéir au génie, & leurs mauvais ſuccès n'ont fait que les rendre incapables de ſuivre d'autres routes où ils auroient réuſſi, s'ils y étoient entrés d'abord. Par-là

l'Etat a perdu de bons ſujets, ſans que la République des Lètres y ait rien gagné.

Quoique les avantages que les Lètres procurent ſe réduiſent ordinairement à quelques agrémens dans la ſociété, ils n'ont pas laiſſé d'exciter l'envie. Les ſots ſont preſque tous par état enemis des gens d'eſprit. L'eſprit n'eſt pas ſouvent fort utile à celui qui en eſt doué ; & cependant il n'y a point de qualité qui ſoit ſi fort expoſée à la jalouſie.

On eſt étoné qu'il ſoit permis de faire l'éloge de ſon cœur, & qu'il ſoit révoltant de louer ſon eſprit ; & la vanité qu'on tireroit du dernier ſe pardoneroit d'autant moins, qu'elle ſeroit mieux

fondée. On en a conclu que les homes eſtiment plus l'eſprit que la vertu. N'y en auroit-il point une autre raiſon ?

Il me ſemble que les homes n'aiment point ce qu'ils ſont obligés d'admirer. On n'admire que forcément & par ſurpriſe. La réflexion cherche à preſcrire contre l'admiration ; & quand elle eſt forcée d'y ſouſcrire, l'humiliation s'y joint, & ce ſentiment ne diſpoſe pas à aimer.

Un ſeul mot renferme ſouvent une collection d'idées : tels ſont les termes d'eſprit & de cœur. Si un home nous fait entendre qu'il a de l'eſprit, & que de plus il ait raiſon de le croire, c'eſt come s'il nous prévenoit que nous ne lui

impoſerons point par de fauſſes vertus, que nous ne lui cacherons point nos défauts, qu'il nous vêra tels que nous ſomes, & nous jugera avec juſtice. Une tèle anonce reſſemble déja à un acte d'hoſtilité. Au lieu que celui qui nous parle de la bonté de ſon cœur, & qui nous en perſuade, nous aprend que nous pouvons compter ſur ſon indulgence, même ſur ſon aveuglement, ſur ſes ſervices, & que nous pourons être impunément injuſtes à ſon égard.

Les ſots ne ſe bornent pas à une haine oiſive contre les gens d'eſprit: ils les repréſentent come des homes dangereux, ambitieux, intriguans : ils ſupoſent enfin qu'on ne peut faire de l'eſprit que

ce qu'ils en feroient eux-mêmes.

L'eſprit n'eſt qu'un reſſort capable de mètre en mouvement la vertu ou le vice. Il eſt come ces liqueurs qui par leur mêlange dévelopent & font percer l'odeur des autres. Les vicieux l'emploient pour leur paſſion. Mais combien l'eſprit a-t-il guidé, ſoutenu, embèli, dévelopé & fortifié de vertus ? L'eſprit ſeul, par un intérêt éclairé, a quelquefois produit des actions auſſi louables que la vertu même l'auroit pû faire. C'eſt ainſi que la ſotiſe ſeule a peut-être fait ou cauſé autant de crimes que le vice.

A l'égard des gens d'eſprit proprement dit, c'eſt-à-dire, qui ſont conus par leurs talens, ou

par un goût décidé pour les Sciences & les Lètres, c'eſt les conoître bien peu, que de craindre leur concurrence & leurs intrigues dans les routes de la fortune & de l'ambition. La plûpart en ſont incapables ; & ceux qui par haſard veulent s'en mêler, finiſſent ordinairement par être des dupes. Les intriguans de profeſſion les conoiſſent bien pour tels ; & quand ils les engagent dans quelques afaires délicates ; ils ſongent à les tromper les premiers, les font ſervir d'inſtrument ; mais ils ſe gardent bien de leur confier le reſſort principal. Il y a au contraire des ſots qui par une ardeur ſoutenue, des démarches ſuivies, ſans diſtraction de leur objet, parviè-

nent à tout ce qu'ils deſirent.

L'amour des Lètres rend aſſez inſenſible à la cupidité & à l'ambition, conſole de beaucoup de privations, & ſouvent empêche de les conoître ou de les ſentir. Avec de tèles diſpoſitions les gens d'eſprit doivent, tout balancé, être encore meilleurs que les autres homes. A la diſgrâce du Surintendant Fouquet, les gens de Lètres lui reſtèrent le plus courageuſement atachés. La Fontaine, Peliſſon, & Mlle de Scudery alèrent juſqu'à s'expoſer au reſſentiment du Roi, & même des Miniſtres.

De deux perſones également bones, ſenſibles & bienfaiſantes, cèle qui aura le plus d'eſprit l'em-

portera encore par la vertu pratique. Elle aura mile procédés délicats, inconus à l'eſprit borné. Elle n'humîlira point par ſes bienfaits : elle aura, en obligeant, ces égards ſi ſupérieurs aux ſervices, & qui, loin de faire des ingrats, font éprouver une reconoiſſance délicieuſe. Enfin, quelque vertu qu'on ait, on n'a que cèle de ſon eſprit.

Il arive encore que l'eſprit inſpire à celui qui en eſt doué, une ſecrète ſatisfaction qui ne tend qu'à le rendre agréable aux autres, ſéduiſant pour lui-même, inutile à ſa fortune, & heureuſement aſſez indiférent ſur cet article.

Les gens d'eſprit devroient

d'autant moins s'embaraſſer de la baſſe jalouſie qu'ils excitent, qu'ils ne vivent jamais plus agréablement qu'entr'eux. Ils doivent ſavoir par expérience combien ils ſe ſont réciproquement néceſſaires. Si quelque pique les éloigne quelquefois les uns des autres, les ſots les reconcilient bientôt, par l'impoſſibilité où ils réduiſent de vivre continuèlement avec eux.

Les ènemis étrangers feroient peu de tort aux gens de Lètres, s'il ne s'en trouvoit pas d'aſſez imprudens pour fournir des moyens de les décrier, en ſe deſſervant quelquefois eux-mêmes.

Je voudrois pour l'honeur des Lètres & le bonheur de ceux qui

les cultivent, qu'ils fuſſent tous perſuadés d'une vérité qui devroit être pour eux un principe fixe de conduite. C'eſt qu'ils peuvent ſe déshonorer eux-mêmes par les choſes injurieuſes qu'ils font, diſent ou écrivent contre leurs rivaux; qu'ils peuvent tout au plus les mortifier, s'en faire des ènemis, & les engager à une repréſaille auſſi honteuſe; mais qu'ils ne ſauroient doner ateinte à une réputation conſignée dans le public. On ne fait & l'on ne détruit que la ſiène propre, & toujours par ſoi-même. La jalouſie marque de l'infériorité dans celui qui la reſſent. Quelque ſupériorité qu'on eût à beaucoup d'égards ſur un rival, dès qu'on en

conçoit de la jalouſie, il faut qu'on lui ſoit inférieur par quelque endroit.

Il n'y a point de particulier, ſi élevé ou ſi illuſtre qu'il puiſſe être, point de ſociété ſi brillante qu'elle ſoit, qui détermine le jugement du public, quoiqu'une cabale puiſſe par haſard procurer des ſuccès, ou doner des dégoûts paſſagers. Cela ſeroit encore plus dificile aujourd'hui que dans le ſiècle précédent, parce que le public étoit moins inſtruit, ou ſe piquoit moins d'être juge. Aujourd'hui il s'amuſe des ſcénes litéraires, mépriſe perſonèlement ceux qui les donent avec indécence, & ne change rien à l'opinion qu'il a priſe de leurs ouvrages.

Il eſt inutile de prouver aux gens de Lètres que la rivalité qui produit autre choſe que l'émulation eſt honteuſe, cela n'a pas beſoin de preuves ; mais ils devroient ſentir que leur déſunion va directement contre leur intérêt général & particulier, & quelques-uns ne paroiſſent pas s'en apercevoir.

Des ouvrages travaillés avec ſoin, des critiques ſenſées, ſévères, mais juſtes & récentes, où l'on marque les beautés en relevant les défauts, pour doner des vûes nouvèles ; voilà ce qu'on a droit d'atendre des gens de Lètres. Leurs diſcuſſions ne doivent avoir que la vérité pour objet, objet qui n'a jamais cauſé ni fiel

ni aigreur, & qui tourne à l'avantage de l'humanité ; au lieu que leurs querèles ſont auſſi dangereuſes pour eux, que ſcandaleuſes pour les Sages. Des homes ſtupides, aſſez éclairés par l'envie pour ſentir leur infériorité, trop orgueilleux pour l'avouer, peuvent ſeuls être charmés de voir ceux qu'ils ſeroient obligés de reſpecter, s'humilier les uns les autres. Les ſots aprènent ainſi à cacher leur haine ſous un air de mépris dont ils devroient ſeuls être l'objet.

Je crois voir dans la République des Lètres un Peuple dont l'intelligence feroit la force, fournir des armes à des Barbares, & leur montrer l'art de s'en ſervir.

Il ſemble qu'on faſſe aujourd'hui préciſément le contraire de ce qui ſe pratiquoit, lorſqu'on faiſoit combatre des animaux pour amuſer des homes.

CHAPITRE XII.

Sur la manie du bel Eſprit.

IL n'y a rien de ſi utile dont on ne puiſſe abuſer, ne fût-ce que par l'excès. Il ne s'agit donc pas d'examiner juſqu'à quel point les Lètres peuvent être utiles à un État floriſſant, & contribuer à ſa gloire ; mais de ſavoir 1°. ſi le goût du bel eſprit n'eſt pas trop répandu, peut-être même plus qu'il ne le faudroit pour ſa perfection ?

Secondement, d'où vient la vanité qu'on en tire, & conſéquament l'extrême ſenſibilité

qu'on a ſur cet article ? L'examen & la ſolution de ces deux queſtions s'apuîront néceſſairement ſur les mêmes raiſons.

Il eſt ſûr que ceux qui cultivent les Lètres par état en retireroient peu d'avantages, ſi les autres homes n'en avoient pas du moins le goût. C'eſt l'unique moyen de procurer aux Lètres les récompenſes & la conſidération dont elles ont beſoin pour ſe ſoutenir avec éclat. Mais lorſque la partie de la littérature que l'on comprend d'ordinaire ſous le nom de bel eſprit, devient une mode, une eſpèce de manie publique, les gens de Lètres n'y gagnent pas, & les autres profeſſions y perdent. Cète foule de prétendans

au bel eſprit fait qu'on diſtingue moins ceux qui ont des droits, d'avec ceux qui n'ont que des prétentions.

A l'égard des homes qui ſont comptables à la ſociété de diverſes profeſſions graves, utiles, ou même de néceſſité, qui exigent preſque toute l'aplication de ceux qui s'y deſtinent, tèles que la Guêre, la Magiſtrature, le Comerce, les Arts; c'eſt ſans doute une grande reſſource pour eux que la conoiſſance & le goût moderé des Lètres. Ils y trouvent un délaſſement, un plaiſir, & un certain exercice d'eſprit qui n'eſt pas inutile à leurs autres fonctions. Mais ſi ce goût devient trop vif & dégénère en paſſion,

il eſt impoſſible que les devoirs réels n'en ſoufrent. Les premiers de tous ſont ceux de la profeſſion qu'on a embraſſée, parce que la première obligation eſt d'être citoyen.

Les Lètres ont par elles-mêmes un atrait qui ſéduit l'eſprit, lui rend les autres ocupations rebutantes, & fait négliger cèles qui ſont les plus indiſpenſables. On ne voit guère d'home paſſioné pour le bel eſprit, s'acquiter bien d'une profeſſion diférente. Je ne doute point qu'il n'y ait des homes engagés dans des profeſſions très-opoſées aux Lètres pour leſquelles ils avoient des talens marqués. Il ſeroit à deſirer pour le bien de la ſociété qu'ils s'y ſuſ-

ſent totalement livrés, parce que leur génie & leur état étant reſtés en contradiction, ils ne ſont bons à rien.

Ces talens décidés, ces vocations marquées ſont très-rares; la plûpart des talens dépendent comunément des circonſtances, de l'exercice & de l'aplication qu'on en a fait. Mètons un peu ces prétendus talens naturels & non cultivés à l'épreuve.

Nous voyons des homes dont l'oiſiveté forme pour ainſi dire l'état; ils ſe font amateurs de bel eſprit, ils s'anoncent pour le goût, c'eſt leur afiche; ils recherchent les lectures, ils s'empreſſent, ils conſeillent, ils veulent protéger, ſans qu'on les en prie, ni qu'ils en

aient le droit, & croient naïvement, ou tâchent de faire croire qu'ils ont part aux ouvrages & aux ſuccès de ceux qu'ils ont incomodés de leurs conſeils.

Cependant ils ſe font par-là une ſorte d'exiſtence, une petite réputation de ſociété. Pour peu qu'ils montrent d'eſprit, s'ils reſtent dans l'inaction, & ſe bornent prudament au droit de juger déciſivement, ils uſurpent dans l'opinion une eſpèce de ſupériorité ſur les talens mêmes. On les croit capables de faire tout ce qu'ils n'ont pas fait, & uniquement parce qu'ils n'ont rien fait. On leur reproche leur pareſſe, ils cèdent aux inſtances, & ſe haſardent à entrer dans la carière dont

ils étoient les arbitres. Leurs premiers eſſais profitent du préjugé favorable de leur ſociété. On loue, on admire, on ſe récrie que le Public ne doit pas être privé d'un chef-d'œuvre. La modeſte complaiſance de l'Auteur ſe laiſſe violer, & conſent à ſe produire au grand jour.

C'eſt alors que l'illuſion s'évanouit; le Public condane l'ouvrage, ou s'en ocupe peu; les admirateurs ſe rétractent, & l'Auteur déplacé aprend par ſon expérience qu'il n'y a point de profeſſion qui n'exige un home tout entier. En èfet, on citeroit peu d'ouvrages diſtingués, je dis même d'ouvrages de goût, qui ne ſoient partis d'Auteurs de profeſſion; parmi

leſquels on doit comprendre ceux qui peuvent avoir une profeſſion diférente, mais qui ne s'en livrent pas moins à l'étude & à l'exercice des Lètres ; ſouvent avec plus de goût & d'aſſiduité qu'aux fonctions de leur état. En èfet, ce qui conſtitue l'home de Lètres n'eſt pas une vaine afiche, ou la privation de tout autre titre ; mais l'étude, l'aplication, la réflexion & l'exercice.

Les mauvais ſuccès ne détrompent pas ceux qu'ils humilient. Il n'y a point d'amour propre plus ſenſible & moins corigible que celui qui naît du bel eſprit, & il eſt infiniment plus ombrageux dans ceux dont ce n'eſt pas la profeſſion, que dans les vrais Au-

teurs, parce qu'on eſt plus humilié d'être au-deſſous de ſes prétentions que de ſes devoirs. C'eſt en vain qu'ils afichent l'indiférence, ils ne trompent perſone. L'indiférence eſt la ſeule diſpoſition de l'ame qui doive être ignorée de celui qui l'éprouve ; elle n'exiſte plus dès qu'on l'anonce.

Il n'y a point d'ouvrages qui ne demandent du travail ; les plus mauvais ont ſouvent le plus coûté, & l'on ne ſe done point de peine ſans objet. On n'en a point, dit-on, d'autre que ſon amuſement : dans ce cas-là il ne faut point faire imprimer ; il ne faut pas même lire à ſes amis, puiſque c'eſt vouloir les conſulter ou les amuſer. On ne conſulte point

point ſur les choſes qui n'intéreſſent pas, & l'on ne prétend pas amuſer avec cèles qu'on n'eſtime point. Cète prétendue indiférence eſt donc toujours fauſſe ; il n'y a qu'un intérêt très-ſenſible qui faſſe jouer l'indiférence. C'eſt une précaution en cas de mauvais ſuccès, ou l'oſtentation d'un droit qu'on voudroit établir pour décidé.

On n'a jamais tant doné de ridicule au bel eſprit, que depuis qu'on en eſt infatué. Cependant la foibleſſe ſur ce ſujet eſt tèle, que ceux qui pouroient tirer leur gloire d'ailleurs, ſe repaiſſent ſur le bel eſprit d'éloges dont ils reconoiſſent eux-mêmes la mauvaiſe foi. Votre ſincérité vous en feroit des ènemis iréconciliables,

eux qui s'élèvent contre l'amour propre des Auteurs de profeſſion.

Examinons quèles ſont les cauſes de cet amour propre exceſſif: voici cèles qui m'ont frapé.

Chez les Peuples ſauvages la force a fait la nobleſſe & la diſtinction entre les homes ; mais parmi des nations policées, où la force eſt ſoumiſe à des loix qui en préviènent ou en répriment la violence, la diſtinction réèle & perſonèle la plus reconue vient de l'eſprit.

La force ne ſauroit être parmi nous une diſtinction ni un moyen de fortune ; c'eſt tout au plus un avantage pour des travaux pénibles, qui ſont le partage de la plus malheureuſe claſſe des ci-

toyens. Mais malgré la ſubordination que les loix, la politique, la ſageſſe ou l'orgueil ont pû établir, il reſte toujours à l'eſprit dans les claſſes les plus obſcures des moyens de fortune & d'élévation qu'il peut ſaiſir, & que des exemples lui indiquent. Au défaut des avantages réels que l'eſprit peut procurer ſuivant l'aplication qu'on en peut faire dans les diverſes profeſſions, le plus ſtérile pour la fortune done encore une ſorte de conſidération.

Mais coment arive-t-il que de toutes les ſortes d'eſprit dont on peut faire uſage, le bel eſprit ſoit celui qui inſpire le plus d'amour propre? Sur quoi fonde-t-on ſa ſupériorité? & qu'eſt-ce

qui en favoriſe ſi fort la préten-tion ? Voici d'où vient l'illuſion.

Premièrement, les homes ne ſont jamais plus jaloux de leurs avantages, que lorſqu'ils les regardent come leur étant perſonels; qu'ils s'imaginent ne les devoir qu'à eux-mêmes; & come ils jugent moins de l'eſprit par des èfets éloignés, & dont ils n'aperçoivent pas toujours la liaiſon, que ſur des ſignes immédiats ou prochains, les homes qui ne ſont pas faits à la réflexion, croient voir cète prérogative dans le bel eſprit plus que dans tout autre. Ils jugent qu'il apartient en propre à celui qui en eſt doué. Ils voient, ou croient voir qu'il produit de lui-même & ſans ſecours

étrangers : car ils ne diſtinguent pas ces ſecours qui ſont cependant très-réels. Ils ne font pas atention qu'à talens égaux, les Écrivains les plus diſtingués ſont toujours ceux qui ſe ſont nouris de la lecture réfléchie des ouvrages de ceux qui ont paru avec éclat dans la même carière. On ne voit pas, dis je, aſſez que l'home le plus fécond, s'il étoit réduit à ſes propres idées, en auroit peu; que c'eſt par la conoiſſance & la comparaiſon des idées étrangères, qu'on parvient à en produire une quantité d'autres qu'on ne doit qu'à ſoi. Qui ne feroit riche que des ſiènes propres, ſeroit fort pauvre; mais qui n'auroit que cèles d'autrui, pouroit

encore être aſſez ſot, & ne s'en pas douter.

Secondement, ce qui favoriſe encore l'opinion avantageuſe qu'on a du bel eſprit, vient d'un paralèle qu'on eſt ſouvent à portée de faire.

On remarque que le fils d'un home d'eſprit & de talent fait ſouvent des èforts inutiles pour marcher ſur les traces de ſon père; il n'y a rien de moins héréditaire; au lieu que le fils d'un Savant devient, s'il le veut, un Savant lui-même. En Géométrie & dans toutes les vraies ſciences qui ont des principes, des règles & une méthode, on peut parvenir; & l'on parvient ordinairement, ſinon à la gloire, du moins aux

conoiſſances de ſes prédéceſſeurs.

Peut-être dira-t-on à l'avantage de certaines ſciences, que l'utilité en eſt plus réèle ou plus reconue que cèle du bel eſprit; mais cète objection eſt plus favorable à ces ſciences mêmes qu'à ceux qui les profeſſent.

Il eſt vrai que celui qui s'ance pour les ſciences, eſt obligé d'en être inſtruit juſqu'à un certain point, ſans quoi il ne peut pas s'en impoſer groſſièrement à lui-même, & il en impoſeroit dificilement aux autres, s'ils ont intérêt de s'en éclaircir. Quoique les ſciences ne ſoient pas exemptes de charlatanerie, elle y eſt plus dificile que ſur ce qui n'a raport qu'à l'eſprit. On ſe trompe

de bone foi à cet égard, & l'on trompe aſſez facilement les autres, ſur-tout ſi l'on ne ſe comet pas en donant des ouvrages, & qu'on ſe borne au ſimple titre d'home d'eſprit & de goût. Voilà ce qui rend le bel eſprit ſi comun, qu'il ne devroit pas inſpirer tant de vanité.

Mais laiſſant à part ce peuple de gens d'eſprit, ſur quoi les Auteurs de mérite, & dont les preuves ſont inconteſtables, fondent-ils leur ſupériorité à l'égard de pluſieurs profeſſions?

En ſupoſant que l'eſprit dût être la ſeule meſure de l'eſtime, en ne comptant pour rien les différens dégrés d'utilité, & ne jugeant les profeſſions que ſur la

portion d'eſprit qu'elles exigent; combien y en a-t-il qui ſupoſent autant & peut-être plus de pénétration, de ſagacité, de preſteſſe, de diſcuſſion, de comparaiſon, en un mot d'étendue de lumières, que les ouvrages de goût & d'agrémens les plus célèbres?

Je ne citerai pas ce qui regarde le gouvernement ou la conduite des armées; on pouroit croire que l'éclat qui acompagne certaines places, peut influer ſur l'eſtime qu'on fait de ceux qui les rempliſſent avec ſuccès, & j'aurois trop d'avantage. Je n'entrerai pas non plus dans le détail de tous les diférens emplois; il y en auroit plus qu'on ne croit qui auroient des titres ſolides à pro-

duire. Portons du moins la vûe ſur quelques ocupations de la ſociété.

Le Magiſtrat qui eſt digne de ſa place ne doit-il pas avoir l'eſprit juſte, exact, pénétrant, exercé, pour percer juſqu'à la vérité à travers les nuages dont l'injuſtice & la chicane cherchent à l'obſcurcir; pour aracher à l'impoſture le maſque de l'inocence; pour diſcerner l'inocence malgré l'embarras, la frayeur ou la maladreſſe qui ſemblent dépoſer contr'elle; pour diſtinguer l'aſſurance de l'inocent d'avec l'audace du coupable; pour conoître également & concilier l'équité naturèle & la loi poſitive; pour faire céder l'une à l'autre, ſuivant l'in-

térêt de la ſociété, & par conſéquent de la Juſtice même ?

Faut-il moins de qualités dans l'Orateur pour éclaircir & préſenter l'afaire ſur laquèle le Juge doit prononcer ; pour diriger les lumières du Magiſtrat, & quelquefois les lui fournir ? car je ne parle point de l'art criminel d'égarer la Juſtice.

Quel diſcernement ! quèle fineſſe de diſcuſſion n'exige pas l'art de la critique !

Quèle force de génie ne faut-il pas pour imaginer certains ſyſtêmes qui peut-être ſont faux, mais qui n'en ſervent pas moins à expliquer des phénomènes, conſtater, concilier des faits, & trouver des vérités nouvèles !

Quèle ſagacité dans les ſciences pour inventer des méthodes qui prouvent l'étendue des lumières dans les Inventeurs, & dont l'utilité eſt tèle, qu'elles guident avec certitude ceux mêmes qui n'en conçoivent pas les principes!

Cependant pluſieurs de ces Philoſophes ſont à peine conus; il n'y a de célèbres que ceux qui ont fait des révolutions dans les eſprits; tandis que ceux qui ne ſont qu'utiles reſtent ignorés. Les homes ne méconoiſſent jamais plus les bienfaits que lorſqu'ils en jouiſſent avec tranquilité.

La gloire du bel eſprit eſt bien diférente. Elle eſt ſentie & publiée par le comun des homes,

qui ſont juſqu'à un certain point en état d'en concevoir les idées, & qui ſe ſentent incapables de les produire ſous la forme où elles leur ſont préſentées; de-là naît leur admiration. Au lieu que les Philoſophes ne ſont ſentis que par des Philoſophes, ils ne peuvent prétendre qu'à l'eſtime de leurs pairs; c'eſt jouïr d'une conſidération bien bornée.

Maîs pourquoi entrer dans un examen détaillé des ocupations qu'on regarde come dépendantes principalement à l'eſprit? Il y en a beaucoup d'autres qu'on ne range pas ordinairement dans cète claſſe-là, & qui n'en exigent pas moins.

Doutera-t-on, par exemple,

qu'il ne faille une grande étendue de lumières pour imaginer une nouvèle branche de comerce, ou pour en perfectioner une déja établie, pour apercevoir un vice d'adminiſtration conſacré par le tems ?

On avoûra ſans doute qu'on ne peut pas refuſer l'eſprit à ceux qui ſe ſont illuſtrés dans les diférentes carières dont je viens de parler ; mais on dira qu'il n'en faut pas beaucoup pour y marcher foiblement. Pour réponſe à cète diſtinction, il ſufit d'en faire une pareille, & de demander quel cas on fait de ceux qui rampent dans la littérature ; on va juſqu'à l'injuſtice à leur égard, en les eſtimant moins qu'ils ne le méritent.

On fait encore une objection dont on eſt frapé, & qui eſt bien foible. On remarque, dit-on, que pluſieurs homes ſe ſont fait un nom dans les Arts ou dans certaines ſciences, quoiqu'ils fuſſent incapables de toutes les autres choſes auſquèles ils s'étoient d'abord inutilement apliqués, & que loin d'être en état de produire le moindre ouvrage de goût & d'agrément, à peine ateignent-ils au courant de la converſation. Dès-là on prend droit de les regarder come des eſpèces de machines dont les reſſorts n'ont qu'un èfet déterminé.

Mais croit-on que tous ceux qui ſe ſont diſtingués dans le bel eſprit euſſent été également ca-

pables de toutes les autres profeſſions, & des diférens emplois de la ſociété? Ils n'auroient peut-être jamais été ni bons Magiſtrats, ni bons Comerçans, ni bons Juriſconſultes, ni bons Artiſtes. Sont-ils bien ſûrs qu'ils y auroient été propres? Ce qu'ils ont pris chez eux pour répugnance ſur certaines ocupations, pouvoit être un ſigne d'incapacité autant que de dégoût. N'y auroit-il point d'exemples de beaux eſprits diſtingués qui fuſſent aſſez bornés ſur d'autres articles, même ſur ce qui paroît avoir le plus de raport avec l'eſprit, tel que le ſimple talent de la converſation, car c'en eſt un come un autre? On en trouveroit ſans dout des exemples, &

l'on auroit tort d'en être étoné.

Pour faire voir que l'univerſalité des talens eſt une chimère, je ne veux pas chercher mes autorités dans la claſſe comune des eſprits ; montons juſqu'à la ſphère de ces génies rares, qui en faiſant honeur à l'humanité, humilient les homes par la comparaiſon. Newton qui a deviné le ſyſtême de l'Univers, du moins pour quelque tems, n'étoit pas regardé come capable de tout par ceux mêmes qui s'honoroient de l'avoir pour compatriote.

Guillaume III. qui ſe conoiſſoit en homes, étant embaraſſé ſur une afaire politique, on lui conſeilla de conſulter Newton. Newton, dit-il, n'eſt qu'un grand

Philoſophe. Ce titre étoit ſans doute un éloge rare : mais enfin, dans cète ocaſion-là Newton n'étoit pas ce qu'il faloit, il en étoit incapable, & n'étoit qu'un grand Philoſophe. Il eſt vraiſemblable, mais non pas démontré, que s'il eût apliqué à la ſcience du gouvernement les travaux qu'il avoit conſacrés à la conoiſſance de l'Univers, le Roi Guillaume n'eût pas dédaigné ſes conſeils.

Dans combien de circonſtances, ſur combien de queſtions le Philoſophe n'eût-il pas répondu à ceux qui lui auroient conſeillé de conſulter le Monarque ? Guillaume n'eſt qu'un Politique, qu'un Héros, qu'un grand Roi.

Le Prince & le Philoſophe

étoient également capables de conoître les limites de leur génie : au lieu qu'un home d'imagination regarderoit come une injuſtice d'être recuſé ſur quelque matière que ce pût être. Les homes de ce caractère ſe croient capables de tout ; l'inexpérience même fortifie leur amour propre qui ne peut s'éclairer que par des fautes, & diminuer par des conoiſſances acquiſes.

Les plus grandes afaires, cèles du gouvernement ne demandent que de bons eſprits ; le bel eſprit y nuiroit, & les grands eſprits y ſont rarement néceſſaires. Ils ont des inconvéniens pour la conduite, & ne ſont propres qu'aux révolutions ; ils ſont nés pour

édifier ou pour détruire. Le génie a ſes bornes & ſes écarts ; la raiſon cultivée ſufit à tout ce qui nous eſt néceſſaire.

Si d'un côté il y a peu de talens ſi décidés pour un objet, qu'il eût été abſolument impoſſible à celui qui en eſt doué de réuſſir dans toute autre choſe ; on peut d'un autre côté ſoutenir que tout eſt talent, c'eſt-à-dire en général, qu'avec quelque diſpoſition naturèle, on peut, en y joignant de l'aplication, & ſur-tout des exercices réitérés, réuſſir dans quelque carière que ce puiſſe être. Je ne prétens avancer qu'une propoſition genérale, j'excepte les vrais génies & les homes totalement ſtupides, deux ſortes d'ê-

tres preſque également rares.

On voit par exemple des homes qui ne paroiſſent pas capables de lier deux idées enſemble, & qui cependant font au jeu les combinaiſons les plus compliquées, les plus ſûres & les plus rapides. Il faut néceſſairement de l'eſprit pour de tèles opérations; on dit qu'ils ont l'eſprit du jeu. Mais s'il n'y avoit aucun jeu d'inventé, croit-on que ces joueurs ſi ſubtils euſſent été réduits à la ſeule exiſtence matérièle? Cet eſprit de calcul & de combinaiſon auroit pû être apliqué à des ſciences qui leur auroient peut-être fait un nom.

Les circonſtances décident ſouvent de la diférence des talens.

C'eſt ainſi que le choc du caillou fait ſortir la flâme, en rompant l'équilibre qui la retenoit captive.

Ce qui eſt beaucoup plus rare que les grands talens, c'eſt une fléxibilité d'eſprit qui ſaiſiſſe un objet, l'embraſſe, & puiſſe enſuite ſe replier vers un autre, qui en pénètre l'intérieur avec force, & qui le préſente avec clarté. C'eſt une vûe qui au lieu d'avoir une direction fixe, déterminée & ſur une ſeule ligne, a une action ſphérique. Voilà ce qu'on peut apeler l'eſprit de lumière: il peut imiter tous les talens, ſans toutefois les porter au même dégré que les homes qui y ſont bornés; mais s'il eſt quelquefois moins brillant que les talens, il eſt beaucoup plus utile.

Les talens ſont ou deviênent perſonels à ceux qui en ſont doués, ou qui les ont acquis par l'exercice; au lieu que l'eſprit de lumière ſe comunique, & dévelope celui des autres. Ceux qui l'ont en partage ne peuvent le méconoître, & ſe rendent intérieurement juſtice; car la modeſtie n'eſt & ne peut être qu'une vertu extérieure; c'eſt un voile dont on couvre ſon mérite, pour ne pas bleſſer les yeux de l'envie, au lieu que l'humilité eſt le ſentiment, l'aveu ſincère de ſa foibleſſe. Ils n'ignorent pas auſſi que cet eſprit même qui ſemble apartenir uniquement à la nature, a preſque autant beſoin d'exercice que les talens pour ſe perfectio-

ner. Mais ſi la préſomption les gagne, s'ils vièneut à s'exagérer leur eſprit, en prenant leur facilité à s'inſtruire pour les conoiſſances mêmes, leur prévoyance, leur ſagacité pour l'expérience, ils tombent dans des bevûes plus groſſières que ne font les homes bornés, mais atentifs. L'eſprit eſt le premier des moyens, il ſert à tout, & ne ſuplée preſque à rien.

Dans l'examen que je viens de faire, mon deſſein n'eſt aſſurément pas de dépriſer le vrai bel eſprit. Tout peut à la vérité être regardé come talent, ou ſi l'on veut come *métier*. Mais il y en a qui exigent un aſſemblage de qualités rares, & le bel eſprit eſt du nombre. Je prétens ſeulement que

que s'il eſt dans la première claſſe, il n'y eſt pas ſeul; que ſi l'on veut lui doner une préférence excluſive, on joint le ridicule à l'injuſtice; & que ſi la manie du bel eſprit augmente, on ſe ſoutient long-tems au point où elle eſt, elle nuira infailliblement à l'eſprit.

C'eſt contre l'excès & l'altération du bien qu'on doit être en garde; le mal bien reconu exige moins d'atention, parce qu'il s'annonce aſſez de lui-même; & pour finir par un exemple qui a beaucoup de raport à mon ſujet, ce ſeroit un problême à réſoudre, que d'examiner combien l'Impreſſion a contribué au progrès des Lètres & des Sciences, &

combien elle y peut nuire. Je ne veux pas m'engager dans une diſcuſſion qui exigeroit un Traité particulier ; mais je demande ſimplement qu'on faſſe atention que ſi l'Impreſſion a multiplié les bons ouvrages, elle favoriſe auſſi un nombre effroyable de Traités ſur diférentes matières ; de ſorte qu'un home qui veut s'apliquer à un genre particulier, l'aprofondir & s'inſtruire, eſt obligé de payer à l'étude un tribut de lectures inutiles, rebutantes, & ſouvent contraires à ſon objet. Avant que d'être en état de choiſir ſes guides, il a épuiſé ſes forces.

Je rapelerai donc à cet égard ce que j'ai avancé ſur l'éducation, que le plus grand ſervice que les

ſociétés littéraires pouroient rendre aujourd'hui aux Lètres, aux Sciences & aux Arts, ſeroit de faire des méthodes, & de tracer des routes qui épargneroient du travail, des erreurs, & conduiroient à la vérité par les voies les plus courtes & les plus ſûres.

CHAPITRE XIII.

Sur le Raport de l'Eſprit & du Caractère.

LE caractère eſt la forme diſtinctive d'une ame d'avec une autre, ſa diférente manière d'être. Le caractère eſt aux ames ce que la phiſionomie & la variété dans les mêmes traits ſont aux viſages.

Les viſages ſont compoſés des mêmes parties, c'eſt en cela qu'ils ſe reſſemblent ; l'acord de ces parties eſt diférent ; voilà ce qui les diſtingue les uns des autres, & empêche de les confondre.

Les homes ſans caractère ſont des viſages ſans phiſionomie, de

ces viſages comuns qu'on ne prend pas la peine de diſtinguer.

L'eſprit eſt une des facultés de l'ame qu'on peut comparer à la vûe ; & l'on peut conſidérer la vûe par ſa neteté, ſon étendue, & par les objets ſur leſquels elle eſt exercée : car outre la faculté de voir, on aprend encore à voir.

Je ne veux pas entrer ici dans une diſcuſſion métaphyſique, qu'on ne jugeroit peut-être pas aſſez néceſſaire à mon ſujet, quoiqu'il n'y eût peut-être pas de métaphyſique mieux employée que cèle qui ſeroit apliquée aux mœurs ; elle juſtifîroit le ſentiment, en démontrant les principes.

Nous avons vû dans le Chapitre précédent les injuſtices qu'on fait dans la prééminence qu'on done à certains talens ; nous alons voir qu'on n'en fait pas moins dans les jugemens qu'on porte ſur les diférentes ſortes d'eſprits. Il y en a du premier ordre que l'on confond quelquefois avec la ſotiſe.

Ne voit-on pas des gens dont la naïveté & la candeur empêchent qu'on ne rende juſtice à leur eſprit ? Cependant la naïveté n'eſt que l'expreſſion la plus ſimple & la plus naturèle d'une idée dont le fonds peut être fin & délicat ; & cète expreſſion ſimple a tant de grâce, & d'autant plus de mérite, qu'elle eſt le chef-

d'œuvre de l'art dans ceux à qui elle n'eſt pas naturèle.

La candeur eſt le ſentiment intérieur de la pureté de ſon ame, qui empêche de penſer qu'on ait rien à diſſimuler.

L'ingénuité peut être une ſuite de la ſotiſe, quand elle n'eſt pas l'èfet de l'inexpérience ; mais la naïveté n'eſt ſouvent que l'ignorance de choſes de convention, faciles à aprendre, & bones à dédaigner ; & la candeur eſt la première marque d'une bèle ame.

La naïveté & la candeur peuvent ſe trouver dans le plus beau génie, & alors elles en ſont l'ornement le plus précieux & le plus aimable.

Il n'eſt pas étonant que le vulgaire qui n'eſt pas digne de reſpecter des avantages ſi rares, ſoit l'admirateur de la fineſſe de caractère, qui n'eſt ſouvent que le fruit de l'atention fixe & ſuivie d'un eſprit médiocre que l'intérêt anime. La fineſſe peut marquer de l'eſprit, mais elle n'eſt jamais dans un eſprit ſupérieur, à moins qu'il ne ſe trouve avec un cœur bas. Un eſprit ſupérieur dédaigne les petits reſſorts, il n'emploie que les grands, c'eſt-à-dire les ſimples.

On doit encore diſtinguer la fineſſe de l'eſprit de cèle du caractère. L'eſprit fin eſt ſouvent faux, préciſément parce qu'il eſt trop fin; c'eſt un corps trop délié pour

avoir de la conſiſtance. La fineſſe imagine au lieu de voir ; à force de ſupoſer elle ſe trompe. La pénétration voit, & la ſagacité va juſqu'à prévoir. Si le jugement fait la baſe de l'eſprit, ſa promptitude contribue encore à ſa juſteſſe ; mais ſi l'imagination domine, c'eſt la ſource d'erreurs la plus féconde.

Enfin la fineſſe eſt un menſonge en action, & le menſonge part toujours de la crainte ou de l'intérêt, & par conſéquent de la baſſeſſe. On ne voit point d'home puiſſant & abſolu, quelque vicieux qu'il ſoit d'ailleurs, mentir à celui qui lui eſt ſoumis, parce qu'il ne le craint pas. Si cela arive, c'eſt ſûrement par une vûe

d'intérêt ; auquel cas il ceſſe en ce point d'être puiſſant, & devient alors dépendant de ce qu'il deſire, & ne peut emporter par la force ouverte.

Il ne faut pas être ſurpris qu'un home d'eſprit ſoit trompé par un ſot. L'un ſuit continûment ſon objet, & l'autre ne s'aviſe pas d'être en garde. La duperie des gens d'eſprit vient de ce qu'ils ne comptent pas aſſez avec les ſots, c'eſt-à-dire, de ce qu'ils les comptent pour trop peu.

On auroit plus de raiſon de s'étoner des fautes groſſières où les gens d'eſprit tombent d'eux-mêmes. Leurs fautes ſont cependant encore moins fréquentes que celles des autres homes, mais

quelquefois plus graves & toujours plus remarquées. Quoi qu'il en ſoit, j'en ai cherché la raiſon, & je crois l'apercevoir dans le peu de raport qui ſe trouve entre l'eſprit d'un home & ſon caractère : car ce ſont deux choſes très-diſtinctes.

La dépendance mutuèle de l'eſprit & du caractère peut être enviſagée ſous trois aſpects. On n'a pas le caractère de ſon eſprit, ou l'eſprit de ſon caractère. On n'a pas aſſez d'eſprit pour ſon caractère. On n'a pas aſſez de caractère pour ſon eſprit.

Un home, par exemple, ſera capable des plus grandes vûes, de concevoir, digérer & ordoner un grand deſſein. Il paſſe à l'e-

xécution, & il échoue, parce qu'il ſe dégoûte, qu'il eſt rebuté des obſtacles mêmes qu'il avoit prévûs, & dont il voyoit les reſſources. On le reconoît d'ailleurs pour un home de beaucoup d'eſprit, & ce n'eſt pas en èfet par-là qu'il a manqué. On eſt étoné de ſa conduite, parce qu'on ignore qu'il eſt léger & incapable de ſuite dans le caractère; qu'il n'a que des accès d'ambition qui cèdent à une pareſſe naturèle; qu'il eſt incapable d'une volonté forte à laquèle peu de choſes réſiſtent, même pour les gens bornés;&qu'enfin il n'a pas le caractère de ſon eſprit. Sans manquer d'eſprit, on manque à ſon eſprit par légéreté, par paſſion, par timidité.

Un autre d'un caractère propre aux plus grandes entrepriſes, avec du courage & de la conſtance, manquera de l'eſprit qui fournit les moyens ; ils n'a pas l'eſprit de ſon caractère.

Voilà l'opoſition du caractère & de l'eſprit. Mais il y a une autre manière de faire des fautes, malgré beaucoup d'eſprit, même analogue au caractère ; c'eſt lorſqu'on n'en a pas aſſez pour ce caractère.

Un home d'un eſprit étendu & rapide aura des projets encore plus vaſtes ; il faut néceſſairement qu'il échoue, parce que ſon eſprit ne ſufit pas encore à ſon caractère. Il y a tel home qui n'a fait que des ſotiſes, qui avec un

autre caractère que le ſien auroit paſſé avec juſtice pour un génie ſupérieur.

Mètons en opoſition un home dont l'eſprit a une ſphère peu étendue, mais dont le cœur exempt des paſſions vives ne le porte pas au-delà de cète ſphère bornée. Ses entrepriſes & ſes moyens ſont en proportion égale; il ne fera point de faute, & ſera regardé come ſage, parce que la réputation de ſageſſe dépend moins des choſes brillantes qu'on fait, que des ſotiſes qu'on ne fait point.

Peut-être y a-t-il plus d'eſprit chez les gens vifs que chez les autres; mais auſſi ils en ont plus de beſoin. Il faut voir clair &

avoir le pied ſûr quand on veut marcher vîte ; ſans quoi les chûtes ſont fréquentes & dangereuſes. C'eſt par cète raiſon que de tous les ſots, les plus vifs ſont les plus inſuportables.

Un caractère trop vif nuit quelquefois à l'eſprit le plus juſte en le pouſſant au-delà du but, ſans qu'il l'ait aperçû. On ne ſe trouve pas humilié de cet excès, parce qu'on ſupoſe que le moins eſt renfermé dans le plus ; mais ici le plus & le moins ne ſont pas bien comparés, & ſont de nature différente. Il faut plus de force pour s'arêter au terme, que pour le paſſer par la violence de l'impulſion. Voir le but où l'on tend c'eſt jugement, y ateindre c'eſt juſ-

teſſe, s'y arêter c'eſt force, le paſſer, ce peut être foibleſſe.

Les jugemens de l'extrême vivacité reſſemblent aſſez à ceux de l'amour propre qui voit beaucoup, compare peu, & juge mal. La ſcience de l'amour propre eſt de toutes la plus cultivée & la moins perfectionée. Si l'amour propre pouvoit admètre des règles de conduite, il deviendroit le germe de pluſieurs vertus, & ſupléroit à cèles mêmes qu'il paroît exclure.

On objectera peut-être qu'on voit des homes d'un flegme & d'un eſprit également reconus tomber dans des égaremens qui tiènent de l'extravagance : mais on ne fait pas atention que ces

mêmes homes, malgré cet extérieur froid, ſont des caractères violens. Leur tranquilité n'eſt qu'aparente; c'eſt l'èfet d'un vice des organes, un maintien de hauteur ou d'éducation, une fauſſe dignité; leur ſang froid n'eſt que de l'orgueil.

On confond aſſez comunément la chaleur & la vivacité, la morgue & le ſang froid. Cependant on eſt ſouvent très-violent, ſans être vif. Le feu pénétrant du charbon de têre jète peu de flâme; c'eſt même en étoufant cèle-ci qu'on augmente l'activité du feu; la flâme au contraire peut être fort brillante, ſans beaucoup de chaleur.

Le plus grand avantage pour

le bonheur, eſt une eſpèce d'équilibre entre les idées & les afections, entre l'eſprit & le caractère.

Enfin, ſi l'on reproche tant de fautes aux gens d'eſprit, c'eſt qu'il y en a peu qui par la nature ou l'étendue de leur eſprit aient celui de leur caractère, & malheureuſement celui-ci ne ſe change point. Les mœurs ſe corigent, l'eſprit ſe fortifie ou s'altère, les afections changent d'objet, le même peut ſucceſſivement inſpirer l'amour ou la haine; mais le caractère eſt inaltérable, il peut être contraint ou déguiſé, il n'eſt jamais détruit. L'orgueil humilié & rampant eſt toujours de l'orgueil.

L'âge, la maladie, l'ivreſſe changent, dit-on, le caractère. On ſe trompe. La maladie & l'âge peuvent l'afoiblir, en ſuſpendant les fonctions, quelquefois le détruire, ſans jamais le dénaturer. Il ne faut pas confondre avec le caractère ce qui part de la chaleur du ſang, de la force du tempérament. Preſque tous les homes, quoique de caractères diférens ou opoſés, ſont courageux dans le jeune âge, & timides dans la vieilleſſe. On ne prodigue jamais tant ſa vie que lorſqu'on en a le plus à perdre. Que de Guêriers dont le courage s'écoule avec le ſang! N'en a-t-on pas vu qui, après avoir bravé mile fois le trépas, tombés dans une maladie de lan-

gueur, éprouvoient toutes les âfres de la mort?

L'ivreſſe, en égarant l'eſprit, n'en done que plus de reſſort au caractère. Le vil complaiſant d'un home en place s'étant enivré, lui tint les propos d'une haine envenimée, & ſe fit chaſſer. On voulut excuſer l'ofenſeur ſur l'ivreſſe. Je ne puis m'y tromper, répondit l'ofenſé; ce qu'il me dit étant ivre, il le penſe à jeun.

Après avoir examiné l'opoſition qui peut ſe trouver entre le caractère & l'eſprit, ſous combien de faces ne pouroit-on pas enviſager la queſtion? Combien de combinaiſons faudroit-il faire! combien de détails à développer! ſi l'on vouloit montrer les incon-

véniens qui réſultent de la contrariété du caractère & de l'eſprit avec la ſanté. On n'imagine pas à quel point la conduite qu'on ſuit, & les diférens partis qu'on prend & qu'on abandone dépendent de la ſanté. Un caractère fort, un eſprit actif exigent une ſanté robuſte. Si elle eſt trop foible pour y répondre, elle acheve par-là de ſe détruire. Il y a mile ocaſions où il eſt néceſſaire que le caractère, l'eſprit & la ſanté ſoient d'acord.

Tout ce que l'home qui a le plus d'eſprit peut faire, c'eſt de s'étudier, de ſe conoître, de conſulter ſes forces, & de compter enſuite avec ſon caractère; ſans quoi les fautes, & même les

malheurs ne ſervent qu'à l'abatre, ſans le coriger ; mais pour un home d'eſprit, ils ſont une ocaſion de réfléchir. C'eſt ſans doute ce qui a fait dire qu'il y a toujours de la reſſource avec les gens d'eſprit. La réflexion ſert de ſauvegarde au caractère, ſans le coriger ; come les régles en ſervent au génie, ſans l'inſpirer. Elles ſont peu pour l'home médiocre, elles préviènent les fautes de l'home ſupérieur.

CHAPITRE XIV.

Sur l'Eſtime & le Reſpect.

CE que j'ai dit juſqu'ici des diférens jugemens des homes, m'engage à tâcher d'en pénétrer les cauſes.

Toutes les facultés de notre âme ſe réduiſent, come on l'a vû, à ſentir & penſer; nous n'avons que des idées ou des afections, car la haine même n'eſt qu'une révolte contre ce qui s'opoſe à nos afections.

Dans les choſes purement intellectuèles nous ne ferions jamais de faux jugemens, ſi nous avions préſentes toutes les idées qui re-

gardent le ſujet dont nous voulons juger. L'eſprit n'eſt jamais faux, que parce qu'il n'eſt pas aſſez étendu, au moins ſur le ſujet dont il s'agit, quelqu'étendue qu'il pût avoir d'ailleurs ſur d'autres matières ; mais dans cèles où nous avons intérêt, les idées ne ſufiſent pas à la juſteſſe de nos jugemens. La juſteſſe de l'eſprit dépend alors de la droiture du cœur, & du calme des paſſions ; car je doute qu'une démonſtration mathématique parût une vérité à quelqu'un dont elle combatroit une paſſion forte ; il y ſupoſeroit du paralogiſme.

Si nous ſomes afectés pour ou contre un objet, il eſt bien dificile que nous ſoyons en état d'en juger

juger ſainement. Notre intérêt plus ou moins dévelopé, mieux ou moins bien entendu, mais toujours ſenti, fait la règle de nos jugemens.

Il y a des ſujets ſur leſquels la ſociété a prononcé, & qu'elle n'a pas laiſſé à notre diſcuſſion. Nous ſouſcrivons à ſes déciſions par éducation & par préjugé; mais la ſociété même s'eſt déterminée par les principes qui dirigent nos jugemens particuliers, c'eſt-à-dire, par l'intérêt. Nous conſultons tous ſéparément notre intérêt perſonel; la ſociété a conſulté l'intérêt comun qui rectifie l'intérêt particulier.

C'eſt l'intérêt public qui a dicté les loix, & qui fait les vertus;

c'eſt l'intérêt particulier qui fait les crimes, quand il eſt opoſé à l'intérêt comun. L'intérêt public fixant l'opinion générale, eſt la meſure de l'eſtime, du reſpect, du véritable prix, c'eſt-à-dire, du prix reconu des choſes. L'intérêt particulier décide des jugemens les plus vifs & les plus intimes, tels que l'amitié & l'amour les deux èfets les plus ſenſibles de l'amour de nous-mêmes. Paſſons à l'aplication de ces principes.

Qu'eſt-ce que l'eſtime ? ſinon un ſentiment que nous inſpire ce qui eſt utile à la ſociété ? Mais quoique cète utilité ſoit néceſſairement relative à tous les membres de la ſociété, elle eſt trop

habituèle & trop peu directe pour être vivement ſentie. Ainſi notre eſtime n'eſt preſque qu'un jugement que nous portons, & non pas une afection qui nous échaufe, tèle que l'amitié que nous inſpirent ceux qui nous ſont perſonèlement utiles; & j'entens par utilité perſonèle, non-ſeulement des ſervices, des bienfaits matériels, mais encore le plaiſir & tout ce qui peut nous afecter agréablement, quoiqu'il puiſſe dans la ſuite nous être réèlement nuiſible. L'utilité ainſi entendue doit, come on juge bien, s'apliquer même à l'amour, le plus vif de tous les ſentimens, parce qu'il a pour objet ce que nous regardons come le ſouverain bien dans le tems

que nous en ſomes afectés.

On m'objectera peut-être que ſi l'amour & l'eſtime ont la même ſource, & que ſuivant mon principe ils ne difèrent que par les dégrés, l'amour & le mépris ne devroient jamais ſe réunir ſur le même objet ; ce qui, dira-t-on ; n'eſt pas ſans exemples. On ne fait pas ordinairement la même objection ſur l'amitié ; on ſupoſe qu'un honête home qui eſt l'ami d'un home mépriſable, eſt dans l'ignorance à ſon égard, & non pas dans l'aveuglement ; & que s'il vient à être inſtruit du caractère qu'il ignoroit, il en fera juſtice en rompant. Je n'examinerai donc pas ce qui concerne l'amitié qui n'eſt pas toujours entre ceux

où l'on croit la voir. Il y a bien de prétendues amitiés, bien des actes de reconoiſſance qui ne ſont que des procédés, quelquefois intéreſſés, & non pas des atachemens.

D'ailleurs ſi je ſatisfais à l'objection ſur le ſentiment le plus vif, on me diſpenſera, je crois, d'éclaircir ce qui concerne des ſentimens plus foibles.

Je dis donc que l'amour & le mépris n'ont jamais eu le même objet à la fois : car je ne prens point ici pour amour ce deſir ardent, mais indéterminé, auquel tout peut ſervir de pâture, que rien ne fixe, & auquel ſa violence même interdit le choix ; je parle de celui qui lie la volonté vers

un objet à l'excluſion de tout autre. Un amant de cète eſpèce ne peut, dis-je, jamais mépriſer l'objet de ſon atachement, ſur-tout s'il s'en croit aimé: car l'amour propre ofenſé peut balancer, & même détruire l'amour. On voit à la vérité des homes qui reſſentent la plus forte paſſion pour un objet qui l'eſt auſſi du mépris général; mais loin de partager ce mépris, ils l'ignorent; s'ils y ont ſouſcrit eux-mêmes avant leur paſſion, ils l'oublient enſuite, ſe rétractent de bone foi, & crient à l'injuſtice. S'il leur arive dans ces orages ſi comuns aux amans de ſe faire des reproches outrageans, ce ſont des accès de fureur ſi peu réfléchis, qu'ils arivent aux

amans qui ont le plus de droit de ſe reſpecter.

L'aveuglement peut n'être pas continuel, & avoir des intervales où un home rougit de ſon atachement; mais cète lueur de raiſon n'eſt qu'un inſtant de ſomeil de l'amour qui ſe réveille bientôt pour la déſavouer. Si l'on reconoît des défauts dans l'objet aimé, ce ſont de ceux qui gênent, qui tourmentent l'amour, & qui ne l'humilient pas. Peut-être ira-t-on juſqu'à convenir de ſa foibleſſe, & ſera-t-on forcé d'avouer l'erreur de ſon choix; mais c'eſt par impuiſſance de réfuter les reproches, pour ſe ſouſtraire à la perſécution, & aſſurer ſa tranquilité contre des remontrances fatiguantes

qu'on n'eſt plus obligé d'entendre, quand on eſt convenu de tout. Un amant eſt bien loin de ſentir ou même de penſer ce qu'on le force de prononcer, ſur-tout s'il eſt d'un caractère doux. Mais pour peu qu'il ait de fermeté, il réſiſtera avec courage. Ce qu'on lui préſentera come des taches humiliantes dans l'objet de ſa paſſion, il n'en fera que des malheurs qui le lui rendront plus cher : la compaſſion viendra encore redoubler, anoblir l'amour, en faire une vertu, & quelquefois ce ſera avec raiſon, ſans qu'on puiſſe la faire adopter à des cenſeurs incapables de ſentiment, & de faire les diſtinctions fines & honêtes qui ſéparent le vice d'avec le malheur.

Que ceux qui n'ont jamais aimé ſe tiènent pour dit, quelque ſupériorité d'eſprit qu'ils aient, qu'il y a une infinité d'idées, je dis d'idées juſtes, auxquèles ils ne peuvent ateindre, & qui ne ſont réſervées qu'au ſentiment.

Je viens de dire que des inſtans de dépit ne pouvoient pas être regardés come un état fixe de l'âme, ni prouver que le mépris s'alie avec l'amour. Il me reſte à prévenir l'objection qu'on pouroit tirer des homes qui ſentent continuèlement la honte de leur atachement, & qui ſont humiliés de faire de vains èforts pour ſe dégager. Ces homes exiſtent aſſurément, & en plus grand nombre qu'on ne croit; mais ils

ne ſont plus amoureux, quelque aparence qu'ils en aient.

Il n'y a rien que l'on confonde ſi fort avec l'amour, & qui y ſoit ſouvent plus opoſé, que la force de l'habitude. C'eſt une chaîne dont il eſt plus dificile de ſe dégager que de l'amour, ſur-tout à un certain âge: car je doute qu'on trouvât dans la jeuneſſe les exemples qu'on voudroit aléguer, non-ſeulement parce que les jeunes gens n'ont pas eu le tems de contracter cète habitude, mais parce qu'ils en ſont incapables.

Le jeune home qui aime l'objet le plus autentiquement mépriſable, eſt bien loin de s'en douter. Il n'a peut-être pas encore ataché d'idée aux termes d'eſtime & de

mépris ; il eſt emporté par la paſſion. Voilà ce qu'il ſent ; je ne dirai pas, voilà ce qu'il ſait : car alors il ne ſait ni ne penſe rien, il jouit. Cet objet ceſſe-t-il de lui plaire, parce qu'un autre lui plaît davantage, il penſera ou repétera tout ce qu'on voudra du premier.

Mais dans un âge mûr il n'en eſt pas ainſi, l'habitude eſt contractée ; on ceſſe d'aimer, & l'on reſte attaché. On mépriſe l'objet de ſon atachement, s'il eſt mépriſable, parce qu'on le voit tel qu'il eſt ; & on le voit tel qu'il eſt, parce qu'on n'eſt plus amoureux.

Puiſque notre intérêt eſt la meſure de notre eſtime, quand il nous porte juſqu'à l'afection, il

eſt bien dificile que nous y puiſſions joindre le mépris. L'amour ne dépend pas de l'eſtime ; mais dans bien des ocaſions l'eſtime dépend de l'amour.

J'avoue que nous nous ſervons très-utilement de perſones mépriſables que nous reconoiſſons pour tèles ; mais nous les regardons come des inſtrumens vils qui nous ſont chers, c'eſt-à-dire utiles, & que nous n'aimons point ; ce ſont même ceux dont les perſones honêtes payent le plus ſcrupuleuſement les ſervices, parce que la reconoiſſance ſeroit un poids trop humiliant.

C'eſt avec bien de la répugnance que j'oſerai dire que les gens naturèlement ſenſibles ne

ſont pas ordinairement les meilleurs Juges de ce qui eſt eſtimable, c'eſt-à-dire, de ce qui l'eſt pour la ſociété. Les parens tendres juſqu'à la foibleſſe ſont les moins propres à rendre leurs enfans bons citoyens. Cependant nous ſomes portés à aimer de préférence les perſones reconues pour ſenſibles, parce que nous nous flatons de devenir l'objet de leur afection, & que nous nous préférons à la ſociété. Il y a une eſpèce de ſenſibilité vague qui n'eſt qu'une foibleſſe d'organes plus digne de compaſſion que de reconoiſſance. La vraie ſenſibilité ſeroit cèle qui naîtroit de nos jugemens, & qui ne les formeroit pas.

J'ai remarqué que ceux qui aiment le bien public, qui afectionent la cauſe comune, & s'en ocupent ſans ambition, ont beaucoup de liaiſons & peu d'amis. Un home qui eſt bon citoyen activement, n'eſt pas ordinairement fait pour l'amitié ni pour l'amour. Ce n'eſt pas uniquement parce que ſon eſprit eſt trop ocupé d'ailleurs; c'eſt que nous n'avons qu'une portion déterminée de ſenſibilité qui ne ſe répartit point, ſans que les portions diminuent. Le feu de notre âme eſt en cela bien diférent de la flâme matérièle, dont l'augmentation & la propagation dépend de la quantité de ſon alîment.

Nous voyons chez les Peuples

où le patriotiſme a régné avec le plus d'éclat, les pères immoler leurs fils à l'État; nous admirons leur courage, ou ſomes révoltés de leur barbarie, parce que nous jugeons d'après nos mœurs. Si nous étions élevés dans les mêmes principes, nous vêrions qu'ils faiſoient à peine des ſacrifices, puiſque la patrie concentroit toutes leurs afections, & qu'il n'y a point d'objet vers lequel le préjugé de l'éducation ne puiſſe nous porter. Pour ces Républicains l'amitié n'étoit qu'une émulation de vertu, le mariage une loi de ſociété, l'amour un plaiſir paſſager, la patrie ſeule une paſſion. Pour ces homes l'amitié ſe confondoit avec l'eſtime: cèle-

ci eſt pour nous, come je l'ai dit; un ſimple jugement de l'eſprit, & l'autre un ſentiment.

Depuis que le patriotiſme a diſparu, rien ne peut mieux en retracer l'idée que certains établiſſemens qui ſubſiſtent parmi nous, & qui ne ſont nulement patriotiques relativement à la ſociété générale. Voyez les Comunautés; ceux où cèles qui les compoſent ſont dévorés du zèle de la Maiſon. Leurs familles leur devièneni étrangères, ils ne conoiſſent plus que cèle qu'ils ont adoptée. Souvent diviſés par des animoſités perſonèles, par des haines individuèles, ils ſe réuniſſent, & n'ont plus qu'un eſprit, dès qu'il s'agit de l'intérêt du corps; ils y ſacri-

ſiroient parens, amis, s'ils en ont, & quelquefois eux-mêmes. Les vertus monaſtiques cèdent à l'eſprit monacal. Il ſemble que l'habit qu'ils prènent ſoit le contraire de la robe de Neſſus; le poiſon de la leur n'agit qu'au dehors.

La fureur des partis ſe porte encore plus loin. Ils ne ſe bornent pas à leurs avantages réels, la haine contre le parti contraire eſt d'obligation, c'eſt le ſeul devoir que la plûpart ſoient en état de remplir, & dont ils s'acquitent religieuſement, ſouvent pour des queſtions qu'ils n'entendent point, qui, à la vérité ne méritent pas d'être entendues, & n'en ſont adoptées & défendues qu'avec plus d'animoſité.

L'eſtime aujourd'hui tire ſi peu à conſéquence, eſt un ſi foible engagement, qu'on ne craint point de dire d'un home qu'on l'eſtime & qu'on ne l'aime point; c'eſt faire à la fois un acte de juſtice, d'intèrêt perſonel & de franchiſe : car c'eſt come ſi l'on diſoit que ce même home eſt un bon citoyen, mais qu'on a ſujet de s'en plaindre, ou qu'il déplaît, & qu'on ſe préfère à la ſociété. Aveu qui prouve aujourd'hui une eſpèce de courage philoſophique, & qui autrefois auroit été honteux, parce qu'on aimoit alors ſa patrie, & par conſéquent ceux qui la ſervoient bien.

L'altération qui eſt arrivée dans les mœurs, a fait encore que le

reſpect qui chez les Peuples dont j'ai parlé étoit la perfection de l'eſtime, en ſoufre l'excluſion parmi nous, & peut s'alier avec le mépris.

Le reſpect n'eſt autre choſe que l'aveu de la ſupériorité de quelqu'un. Si la ſupériorité du rang ſuivoit toujours cèle du mérite, ou qu'on n'eût pas preſcrit des marques extérieures de reſpect, ſon objet ſeroit perſonel come celui de l'eſtime, & il a dû l'être originairement, de quelque nature qu'ait été le mérite de mode. Mais come quelques homes n'eurent pour mérite que le crédit de ſe maintenir dans les places que leurs ayeux avoient honorées, il ne fut plus dès lors poſſible de

confondre la perſone dans le reſpect que les places exigeoient. Cète diſtinction ſe trouve aujourd'hui ſi vulgairement établie, qu'on voit des homes réclamer quelquefois pour leur rang, ce qu'ils n'oſeroient prétendre pour eux-mêmes. *Vous devez*, dit-on humblement, *du reſpect à ma place, à mon rang*; on ſe rend aſſez de juſtice pour n'oſer dire, *à ma perſone*. Si la modeſtie fait auſſi tenir le même langage, elle ne l'a pas inventé, & elle n'auroit jamais dû adopter celui de l'aviliſſement.

La même réflexion fit comprendre que le reſpect qui pouvoit ſe refuſer à la perſone, malgré l'élévation du rang, devoit s'acorder malgré l'abaiſſement

de l'état à la ſupériorité du mérite ; car le reſpect en changeant d'objet dans l'aplication, n'a point changé de nature, & n'eſt dû qu'à la ſupériorité. Ainſi il y a depuis long-tems deux ſortes de reſpects, celui qu'on doit au mérite, & celui qu'on rend aux places, à la naiſſance. Cète dernière eſpèce de reſpect n'eſt plus qu'une formule de paroles ou de geſtes, à laquèle les gens raiſonables ſe ſoumètent, & dont on ne cherche à s'afranchir que par ſotiſe, & par un orgueil puérile.

Le vrai reſpect n'ayant pour objet que la vertu, il s'enſuit que ce n'eſt pas le tribut qu'on doit à l'eſprit ou aux talens ; on les loue, on les eſtime, c'eſt-à-dire,

qu'on les priſe, on va juſqu'à l'admiration; mais on ne leur doit point de reſpect, puiſqu'ils pouroient ne pas ſauver toujours du mépris. On ne mépriſeroit pas préciſément ce qu'on admire; mais on pouroit mépriſer à certains égards ceux qu'on admire à d'autres. Cependant ce diſcernement eſt rare; tout ce qui ſaiſit l'imagination des homes, ne leur permet pas une juſtice ſi exacte.

En général le mépris s'atache aux vices bas, & la haine aux crimes hardis qui malheureuſement ſont au-deſſus du mépris; & font quelquefois confondre l'horreur avec une ſorte d'admiration. Je ne dis rien en particulier de la colère, qui n'a guère

lieu que dans ce qui nous devient perſonel. La colère eſt une haine ouverte & paſſagère, la haine une colère retenue & ſuivie. En conſidérant les diférentes gradations, il me ſemble que tout concourt à établir les principes que j'ai poſés, & pour les réſumer en peu de mots.

Nous eſtimons ce qui eſt utile à la ſociété, nous mépriſons ce qui lui eſt nuiſible. Nous aimons ce qui nous eſt perſonèlement utile, nous haïſſons ce qui nous eſt contraire, nous reſpectons ce qui nous eſt ſupérieur, nous admirons ce qui eſt extraordinaire.

Il ne s'agit plus que d'éclaircir une équivoque très-comune ſur le mot de mépris qu'on emploie

ſouvent dans une acception bien diférente de l'idée ou du ſentiment qu'on éprouve. On croit ſouvent, ou l'on veut faire croire qu'on mépriſe certaines perſones, parce qu'on s'atache à les dépriſer. Je remarque au contraire qu'on ne dépriſe avec afectation, que par le chagrin de ne pouvoir mépriſer, & qu'on eſtime forcément ceux contre qui on déclame. Le mépris qui s'anonce avec hauteur, n'eſt ni indiférence, ni dédain; c'eſt le langage de la jalouſie, de la haine & de l'eſtime voilées par l'orgueil; car la haine prouve ſouvent plus de motifs d'eſtime, que l'aveu même d'une eſtime ſincère.

CHAPITRE

CHAPITRE XV.

Sur le prix réel des choſes.

NOUS n'avons examiné dans le Chapitre précédent que l'eſtime relative aux perſones ; faiſons l'aplication de nos principes aux jugemens que nous portons du prix réel des choſes, & alors eſtimer ne veut dire que priſer.

Dans quèle proportion eſtimons ou priſons-nous les choſes ? Dans cèle de leur utilité combinée avec leur rareté ; & cète ſeconde façon de les conſidérer, c'eſt-à-dire, la rareté, eſt ce qui diſtingue le prix que nous mètons

aux choſes d'avec l'eſtime que nous faiſons des perſones. En èfet, notre eſtime pour un home ne diminue pas, ſi nous en trouvons d'autres auſſi eſtimables; au lieu que le prix que nous mètons à une choſe rare, diminue auſſitôt qu'elle devient comune.

Cète diſtinction eſt ſi ſûre, que nous n'eſtimons les perſones par leur rareté, qu'en les conſidérant come choſes. Tèle eſt, par exemple, l'eſtime que nous avons pour les talens, dont nous faiſons alors abſtraction d'avec la perſone.

Il faut encore obſerver à l'égard des choſes, come je l'ai fait à l'égard des perſones, que le plaiſir, ſoit réel, ſoit de con-

vention, que ces choſes peuvent nous faire en flatant nos ſens ou notre amour propre, ſe raporte à leur utilité; mais de quelque nature que ſoit cète utilité, c'eſt toujours avec la rareté qu'elle ſe combine pour le prix que nous y mètons. Ajoutons que l'utilité ſe meſure encore par ſon étendue; de façon que de deux choſes dont l'utilité & la rareté ſont égales, l'utilité qui eſt comune à un plus grand nombre d'homes mérite le plus d'eſtime; & ces trois mobiles du prix que nous mètons aux choſes, l'utilité, l'étendue de cète utilité, & la rareté, ſe combinent à l'infini, & toujours par les mêmes loix.

Eclairciſſons ces principes par

des exemples. Les choſes de première néceſſité, tèles que le pain & l'eau, ne peuvent pas être rares, ſans quoi elles ne ſeroient pas néceſſaires; n'étant pas rares, elles ne peuvent atirer notre eſtime; mais ſi par malheur elles ceſſent pour un tems d'être comunes, quel prix n'y mètons-nous point? Ce principe fait la règle du comerce.

Coment décidons-nous du prix de toutes les choſes matérièles? Par la même loi. Nous priſons beaucoup un diamant: en quoi conſiſte ſon utilité? Dans ſon éclat, dans le léger plaiſir de la parure, & ſur-tout dans la vanité frivole qui réſulte de l'opinion d'opulence & de ſes èfets. Mais

d'un autre côté ſa rareté eſt de la première claſſe, & ſes dégrés compenſent ou ſurpaſſent ceux que d'autres choſes auroient du côté de l'utilité. D'ailleurs, ſous un autre aſpect l'utilité en eſt très-grande, puiſqu'il eſt dans la claſſe des richeſſes qui ſont repréſentatives de toutes les utilités phyſiques.

Paſſons aux talens; par où les priſons-nous? Par la combinaiſon de leur utilité, ſoit pour les comodités, ſoit pour les plaiſirs; par le nombre de ceux qui en jouiſſent, & la rareté des homes qui les exercent.

Les arts ou métiers de première néceſſité ſont peu eſtimés, parce que tout le monde eſt en

état de les exercer, & qu'ils ſont abandonés à la partie de la ſociété malheureuſement la plus méprisée. On n'a pas pour les Laboureurs l'eſtime que la reconoiſſance, la compaſſion, l'humanité devroient inſpirer. Mais en ſupoſant, par impoſſible, qu'il n'y eût à la fois qu'un home capable de procurer les moiſſons, on en feroit un Dieu, & la vénération ne diminûroit que lorſqu'il auroit comuniqué ſes lumières, & qu'il auroit acquis par-là plus de droit à la reconoiſſance. On pouroit après ſa mort rendre à ſa mémoire ce qu'on auroit ravi à ſa perſone. C'eſt ce qui a procuré les honeurs divins à certains Inventeurs; il y a eu pluſieurs Divi-

nités dans le Paganiſme qui n'ont pas eu d'autre origine.

A l'égard des arts de pur agrément, & dont toute l'utilité conſiſte dans les plaiſirs qu'ils procurent, dans quel ordre d'eſtime les rangeons-nous ? N'eſt-ce pas ſuivant les dégrés de plaiſir & le nombre des homes qui peuvent en jouir ?

Il y a peu d'arts auxquels les homes en général ſoient plus ſenſibles qu'à la Muſique ; & le plaiſir qu'elle leur fait dépendant de l'exécution, il ſemble qu'ils devroient préférer ceux qui exécutent les pièces à ceux qui les compoſent ; mais d'un autre côté les compoſiteurs ſont les plus rares, & leur utilité eſt plus étendue.

Leurs compoſitions peuvent ſe tranſporter par-tout, & y être exécutées ; au lieu que le talent de l'exécution, quelque ſupérieur qu'il puiſſe être, ſe trouve borné au plaiſir de peu de perſones, du moins en comparaiſon du compoſiteur.

La rareté d'une choſe ſans aucune eſpèce d'utilité, ne peut mériter d'eſtime. Celui qui lançoit des grains de millet au travers d'une aiguille, étoit vraiſemblablement unique ; mais cète adreſſe n'étoit d'aucune utilité ; la curioſité qu'il pouvoit exciter n'étoit pas même une curioſité de plaiſir. Il y a des choſes qu'on veut voir, non par le plaiſir qu'elles font, mais pour ſavoir ſi elles ſont.

Pourquoi les Ouvrages d'eſprit, en faiſant abſtraction de leur utilité principale, méritent-ils plus d'eſtime, & font-ils plus de réputation que des talens plus rares ? C'eſt par l'avantage qu'ils ont de ſe répandre, & d'être par tout également goûtés par ceux qui ſont capables de les ſentir. Corneille n'eſt peut-être pas un home plus rare que Lully, que Rameau, cependant leurs noms ne ſont pas ſur la même ligne, parce qu'il y a un plus grand nombre d'homes à portée de jouir des Ouvrages de Corneille que de ceux de Rameau, de Lully, & que le plaiſir qui naît des Ouvrages d'eſprit, dévelopant celui des Lecteurs, ou leur touchant le cœur, flate

le ſentiment & l'amour propre ; & doit en plus d'ocaſions l'emporter ſur le plaiſir des ſens que les talens nous cauſent.

Ce n'eſt pas que dans nos jugemens nous faſſions une analyſe ſi exacte, & une comparaiſon ſi géométrique ; une juſtice naturèle nous les inſpire, & l'examen réfléchi les confirme.

Qu'on parcoure les Sciences & les Arts, qu'on les pèſe dans cète balance, on vêra que l'eſtime qu'on en fait part toujours des mêmes principes qui s'étendent juſque ſur la politique & la ſcience du gouvernement.

On a recherché bien des fois quel étoit le meilleur : les uns ſe déterminent pour l'un ou pour

l'autre par leur goût particulier : d'autres jugent que la forme du gouvernement doit dépendre du local & du caractère des peuples. Cela peut être vrai ; mais quelque forme que l'on préfère, il y a toujours une première règle priſe de l'utilité étendue. Le meilleur des gouvernemens n'eſt pas celui qui fait les homes les plus heureux, mais celui qui fait le plus grand nombre d'heureux. Combien faut-il faire de malheureux pour fournir les matériaux de ce qui fait ou devroit faire le bonheur de quelques particuliers, qui même ne ſavent pas en jouir ? Ceux à qui le ſort des homes eſt confié, doivent toujours ramener leurs calculs à la ſome comune.

Tout eſt & doit être calcul dans notre conduite ; ſi nous faiſons des fautes, c'eſt parce que notre calcul, ſoit défaut de lumières, ſoit ignorance ou paſſion, n'embraſſe pas tout ce qui doit entrer dans le réſultat.

Ce n'eſt pas que les paſſions mêmes ne calculent, & quelquefois très-finement ; mais elles n'évaluent pas tous les tems qui devroient entrer dans le calcul, & de-là naiſſent toutes leurs erreurs ; je m'explique.

La ſageſſe de la conduite dépend de l'expérience, de la prévoyance, & du jugement des circonſtances : on doit donc faire atention au paſſé, au préſent & à l'avenir ; & les paſſions n'envi-

ſagent qu'un de ces objets à la fois, le préſent ou l'avenir, & jamais le paſſé. Quelques exemples rendent cète vérité ſenſible.

L'amour ne s'ocupe que du préſent, il cherche le plaiſir actuel, oublie les maux paſſés, & n'en prévoit point pour l'avenir.

La colère, la haine & la vengeance qui en eſt la ſuite, jugent come l'amour. Ces paſſions prènent toujours le meilleur parti poſſible pour leur bonheur préſent; l'avenir ſeul fait leur malheur; l'ambition au contraire n'enviſage que l'avenir; ce qui étoit le but dans ſon eſpérance, n'eſt plus qu'un moyen pour elle, dès qu'il eſt arrivé.

L'avarice juge come l'ambi-

tion, avec cète diférence, que l'une eſt agitée par l'eſpérance, & l'autre par la crainte. L'ambitieux eſpère de proche en proche parvenir à tout; l'avare craint de tout perdre: ni l'un ni l'autre ne ſavent jouir.

L'avarice n'eſt, come les autres paſſions, qu'un redoublement de l'amour de ſoi-même; mais elle agit toujours avec timidité & défiance. L'avare craignant tous les maux, deſire ardament les richeſſes qu'il regarde come l'échange de tous les biens. Il n'eſt cependant pas auſſi dur à lui-même qu'on le ſupoſe; il calcule très-finement; conclut aſſez juſte, d'après un faux principe, & trouve bien des jouiſſan-

ces dans ſes privations. Il n'y a rien dont il ne ſe prive dans l'eſpérance de jouir de tout. Dans le tems qu'il ſe refuſe un plaiſir, il jouit confuſément de tous ceux qu'il ſent qu'il peut ſe procurer. Les vraies privations ſont forcées; cèles de l'avare ſont volontaires. L'avarice eſt la plus vile, mais non pas la plus malheureuſe des paſſions.

On ne ſauroit trop s'atacher à coriger ou régler les paſſions qui rendent les homes malheureux, ſans les avilir; & l'on doit rendre de plus en plus odieuſes cèles qui ſans les rendre malheureux, les aviliſſent, & uniſent à la ſociété, qui doit être le premier objet de notre atachement.

CHAPITRE XVI.

Sur la Reconoiſſance & ſur l'Ingratitude.

ON ſe plaint du grand nombre des ingrats, & l'on rencontre peu de bienfaicteurs; il ſemble que les uns devroient être auſſi comuns que les autres. Il faut donc de néceſſité, ou que le petit nombre de bienfaicteurs qui ſe trouvent, multiplient prodigieuſement leurs bienfaits, ou que la plûpart des acuſations d'ingratitude ſoient mal-fondées.

Pour éclaircir cète queſtion, il ſufiia de fixer les idées qu'on

doit atacher aux termes de bienfaicteur & d'ingrat.

Bienfaicteur eſt un de ces mots compoſés qui portent avec eux leur définition. Le bienfaicteur eſt celui qui fait du bien, & les actes qu'il produit peuvent ſe conſidérer ſous trois aſpects; les bienfaits, les grâces & les ſervices.

Le bienfait eſt un acte libre de la part de ſon auteur, quoique celui qui en eſt l'objet puiſſe en être digne.

Une grâce eſt un bien auquel celui qui le reçoit n'avoit aucun droit, ou la rémiſſion qu'on lui fait d'une peine méritée.

Un ſervice eſt un ſecours par lequel on contribue à faire obtenir quelque bien.

Les principes qui ſont agir le bienfaicteur ſont, ou la bonté, ou l'orgueil, ou même l'intêrêt.

Le vrai bienfaicteur cède à ſon penchant naturel qui le porte à obliger, & il trouve dans le bien qu'il fait une ſatisfaction qui eſt à la fois, & le premier mérite & la première récompenſe de ſon action ; mais tous les bienfaits ne portent pas de la bienfaiſance. Le bienfaicteur eſt quelquefois auſſi éloigné de la bienfaiſance que le prodigue l'eſt de la généroſité ; la prodigalité n'eſt que trop ſouvent unie avec l'avarice, & un bienfait peut n'avoir d'autre principe que l'orgueil. Le bienfaicteur faſtueux cherche à prouver aux autres & à lui-même ſa ſupé-

riorité ſur celui qu'il oblige. Inſenſible à l'état des malheureux, incapable de vertu, on ne doit atribuer les aparences qu'il en montre qu'aux témoins qu'il en peut avoir. Il y a une troiſième eſpèce de bienfait, qui ſans avoir ni la vertu ni l'orgueil pour principes, ne part que d'un eſpoir intéreſſé. On cherche à captiver d'avance ceux dont on prévoit qu'on aura beſoin. Rien n'eſt plus comun que ces échanges intéreſſés, rien de plus rare que les ſervices.

Sans afecter ici de diviſions paralèles & ſymétriques, on peut enviſager les ingrats, come les bienfaicteurs, ſous trois aſpects diférens.

L'ingratitude conſiſte à oublier, à méconoître, ou à reconoître mal les bienfaits, & elle a ſa ſource dans l'inſenſibilité, dans l'orgueil ou dans l'intérêt.

La première eſpèce d'ingratitude eſt cèle de ces ames foibles, légères, ſans conſiſtance. Affligées par le beſoin préſent, ſans vûe ſur l'avenir, elles ne gardent aucune idée du paſſé; elles demandent ſans peine, reçoivent ſans pudeur, & oublient ſans remords. Dignes de mépris, ou tout au plus de compaſſion, on peut les obliger par pitié, & l'on ne doit pas les eſtimer aſſez pour les haïr.

Mais rien ne peut ſauver de l'indignation celui qui ne pou-

vant ſe diſſimuler les bienfaits qu'il a reçûs, cherche cependant à méconoître ſon bienfaicteur. Souvent après avoir réclamé les ſecours avec baſſeſſe, ſon orgueil ſe révolte contre tous les actes de reconoiſſance qui peuvent lui rapeler une ſituation humiliante; il rougit du malheur, & jamais du vice. Par une ſuite du même caractère, s'il parvient à la proſpérité, il eſt capable d'ofrir par oſtentation ce qu'il refuſe à la juſtice; il tâche d'uſurper la gloire de la vertu, & manque aux devoirs les plus ſacrés.

A l'égard de ces homes moins haïſſables que ceux que l'orgueil rend injuſtes & plus mépriſables encore que les ames légères &

ſans principes, dont j'ai parlé d'abord, ils font de la reconoiſſance un comerce intéreſſé; ils croient pouvoir ſoumètre à un calcul arithmétique les ſervices qu'ils ont reçûs. Ils ignorent, parce que pour le ſavoir il faudroit ſentir, ils ignorent, dis-je, qu'il n'y a point d'équation pour les ſentimens; que l'avantage du bienfaicteur ſur celui qu'il a prévenu par ſes ſervices eſt inapréciable; qu'il faudroit pour rétablir l'égalité, ſans détruire l'obligation, que le public fût frapé par des actes de reconoiſſance ſi éclatans, qu'il regardât come un bonheur pour le bienfaicteur les ſervices qu'il auroit rendus; ſans cela ſes droits ſeront toujours im-

preſcriptibles, il ne peut les perdre que par l'abus qu'il en feroit lui-même.

En conſidérant les diférens caractères de l'ingratitude, on voit en quoi conſiſte celui de la reconoiſſance. C'eſt un ſentiment qui atache au bienfaicteur avec le deſir de lui prouver ce ſentiment par des èfets, ou du moins par un aveu du bienfait qu'on publie avec plaiſir dans les ocaſions qu'on fait naître avec candeur, & qu'on ſaiſit avec ſoin. Je ne confonds point avec ce ſentiment noble une oſtentation vive & ſans chaleur, une adulation ſervile, qui paroît & qui eſt en èfet une nouvèle demande plûtôt qu'un remerciment. J'ai vû de ces adulateurs

vils, toujours avides & jamais honteux de recevoir, exagérant les ſervices, prodiguant les éloges pour exciter, encourager les bienfaicteurs, & non pour les récompenſer. Ils feignent de ſe paſſioner, & ne ſentent rien ; mais ils louent. Il n'y a point d'home en place qui ne puiſſe voir autour de lui quelques-uns de ces froids enthouſiaſtes, dont il eſt importuné & flaté.

Je ſais qu'on doit cacher les ſervices & non pas la reconoiſſance ; elle admet, elle exige quelquefois une ſorte d'éclat noble, libre & flateur ; mais les tranſports outrés, les élans déplacés ſont toujours ſuſpects de fauſſeté ou de ſotiſe, à moins qu'ils ne

partent

partent du premier mouvement d'un cœur chaud, d'une imagination vive, ou qu'ils ne s'adreſſent à un bienfaicteur dont on n'a plus rien à prétendre.

Je dirai plus, & je le dirai librement: je veux que la reconoiſſance coûte à un cœur, c'eſt-à-dire, qu'il ſe l'impoſe avec peine, quoiqu'il la reſſente avec plaiſir, quand il s'en eſt une fois chargé. Il n'y a point d'homes plus reconoiſſans que ceux qui ne ſe laiſſent pas obliger par tout le monde; ils ſavent les engagemens qu'ils prènent, & ne veulent s'y ſoumètre qu'à l'égard de ceux qu'ils eſtiment. On n'eſt jamais plus empreſſé à payer une dète que lorſqu'on l'a contractée avec répu-

gnance, & ce lui qui n'emprunte que par néceſſité, gémiroit d'être inſolvable.

J'ajouterai qu'il n'eſt pas néceſſaire d'éprouver un ſentiment vif de reconoiſſance, pour en avoir les procédés les plus exacts & les plus éclatans. On peut par un certain caractère de hauteur, fort diférent de l'orgueil, chercher, à force de ſervices, à faire perdre à ſon bienfaicteur, ou du moins à diminuer la ſupériorité qu'ils s'eſt acquiſe.

En vain objecteroit-on que les actions ſans les ſentimens ne ſufiſent pas pour la vertu. Je répondrai que les homes doivent ſonger d'abord à rendre leurs actions honêtes, leurs ſentimens y ſeront

bientôt conformes ; il leur eſt plus ordinaire de penſer d'après leurs actions, que d'agir d'après leurs principes. D'ailleurs cet amour propre, bien entendu, eſt la ſource des vertus morales, & le premier lien de la ſociété.

Mais puiſque les principes des bienfaits ſont ſi diférens, la reconoiſſance doit-elle toujour être de la même nature ? Quels ſentimens dois-je à celui qui par un mouvement d'une pitié paſſagère aura acordé une parcèle de ſon ſuperflu à un beſoin preſſant ; à celui qui par oſtentation ou foibleſſe exerce ſa prodigalité, ſans acception de perſone, ſans diſtinction de mérite ou de beſoin ; à celui qui par inquiétude, par un

beſoin machinal d'agir, d'intriguer, de s'entremètre, offre à tout le monde indiférament ſes démarches, ſes ſoins, ſes ſolicitations?

Je conſens à faire des diſtinctions entre ceux que je viens de repréſenter; mais enfin leur devrai-je les mêmes ſentimens qu'à un bienfaicteur éclairé, compatiſſant, réglant même ſa compaſſion ſur l'eſtime, le beſoin & les èfets qu'il prévoit que ſes ſervices pouront avoir; qui prend ſur lui-même, qui reſtreint de plus en plus ſon néceſſeire pour fournir à une néceſſité plus urgente, quoiqu'étrangère pour lui? On doit plus eſtimer les vertus par leurs principes que par leurs èfets. Les

ſervices doivent ſe juger moins par l'avantage qu'en retire celui qui eſt obligé, que par le ſacrifice que fait celui qui oblige.

On ſe rromperoit fort de penſer qu'on favoriſe les ingrats en laiſſant la liberté d'examiner les vrais motifs des bienfaits. Un tel examen ne peut jamais être favorable à l'ingratitude, & ajoute quelquefois du mérite à la reconoiſſance. En èfet, quelque jugement qu'on ſoit en droit de porter d'un ſervice, à quelque prix qu'on puiſſe le mètre du côté des motifs, on n'en eſt pas moins obligé aux mêmes dèvoirs pratiques du côté de la reconoiſſance, & il en coûte moins pour les remplir par ſentiment que par devoir.

Il n'eſt pas dificile de conoître quels ſont ces devoirs, les ocaſions les indiquent, on ne s'y trompe guère, & l'on n'eſt jamais mieux jugé que par ſoi-même; mais il y a des circonſtances délicates où l'on doit être d'autant plus atentif, qu'on pouroit manquer à l'honeur en croyant ſatisfaire à la juſtice. C'eſt lorſqu'un bienfaicteur abuſant des ſervices qu'il a rendus, s'érige en tyran, & par l'orgueil & l'injuſtice de ſes procédes, va juſqu'à perdre ſes droits. Quels ſont alors les devoirs de l'obligé ? les mêmes.

J'avoue que ce jugement eſt dur, mais je n'en ſuis pas moins perſuadé que le bienfaicteur peut perdre ſes droits, ſans que l'obli-

gé ſoit afranchi de ſes devoirs, quoiqu'il ſoit libre de ſes ſentimens. Je comprens qu'il n'aura plus d'atachement de cœur, & qu'il paſſera peut-être juſqu'à la haine; mais il n'en ſera pas moins aſſujèti aux obligations qu'il a contractées. Un home humilié par ſon bienfaicteur eſt bien plus à plaindre qu'un bienfaicteur qui ne trouve que des ingrats.

L'ingratitude aflige plus les cœurs généreux qu'elle ne les ulcère; ils reſſentent plus de compaſſion que de haine, le ſentiment de leur ſupériorité les conſole. Mais il n'en eſt pas ainſi dans l'état d'humiliation où l'on eſt réduit par un bienfaicteur orgueilleux; come il faut alors ſoufrir

ſans ſe plaindre, mépriſer & honorer ſon tyran, une ame haute eſt intérieurement déchirée, & devient d'autant plus ſuſceptible de haine, qu'elle ne trouve point de conſolation dans l'amour propre; elle ſera donc plus capable de haïr que ne le ſeroit un cœur bas & fait pour l'aviliſſement. Je ne parle ici que du caractère général de l'home, & non ſuivant les principes d'une morale épurée par la religion.

On reſte donc toujours à l'égard d'un bienfaicteur, dans une dépendance dont on ne peut être afranchi que par le public.

Il y a, dira-t-on, peu d'homes qui ſoient un objet d'intérêt ou même d'atention pour le public.

Mais il n'y a perſone qui n'ait ſon public, c'eſt-à-dire, une portion de la ſociété comune, dont on fait ſoi-même partie. Voilà le public dont on doit atendre le jugement ſans le prévenir, ni même le ſoliciter.

Les réclamations ont été imaginées par les ames foibles; les ames fortes y renoncent, & la prudence doit faire craindre de les entreprendre. L'apologie en fait de procédés qui n'eſt pas forcée, n'eſt dans l'eſprit du public que la précaution d'un coupable; elle ſert quelquefois de conviction, il en réſulte tout au plus une excuſe, rarement une juſtification.

Tel home qui par une prudence

honête ſe taît ſur ſes ſujets de plaintes, ſe trouveroit heureux d'être forcé de ſe juſtifier; ſouvent d'acuſé il deviendroit acuſateur, & confondroit ſon tyran. Le ſilence ne ſeroit plus alors qu'un inſenſibilité mépriſable. Une défenſe ferme & décente contre un reproche injuſte d'ingratitude, eſt un devoir auſſi ſacré que la reconoiſſance pour un bienfait.

Il faut cependant avouer qu'il eſt toujours malheureux de ſe trouver dans de tèles circonſtances; la plus cruèle ſituation eſt d'avoir à ſe plaindre de ceux à qui l'on doit.

Mais on n'eſt pas obligé à la même réſerve à l'égard des faux

bienfaiteurs : j'entends de ces prétendus protecteurs qui pour en uſurper le titre, ſe prévalent de leur rang. Sans bienfaiſance, peut-être ſans crédit, ſans avoir rendu de ſervices, ils cherchent à force d'oſtentation, à ſe faire des cliens qui leur ſont quelquefois utiles, & ne leur ſont jamais à charge. Un orgueil naïf leur fait croire qu'une liaiſon avec eux eſt un bienfait de leur part. Si l'on eſt obligé par honeur & par raiſon de renoncer à leur comerce, ils crient à l'ingratitude, pour en éviter le reproche. Il eſt vrai qu'il y a des ſervices de plus d'une eſpèce ; une ſimple parole, un mot dit à propos avec intelligence ou avec courage, eſt quelquefois un ſer-

vice ſignalé, qui exige plus de reconoiſſance que beaucoup de bienfaits matériels, come un aveu public de l'obligation, eſt quelquefois auſſi l'acte de la reconoiſſance la plus noble.

On diſtingue aiſément le bienfaicteur réel du protecteur imaginaire : une ſorte de décence peut empêcher de contredire ouvertement l'oſtentation de ce dernier ; il y a même des ocaſions où l'on doit une reconoiſſance de politeſſe aux démonſtrations d'un zèle qui n'eſt qu'extérieur. Mais ſi l'on ne peut remplir ces devoirs d'uſage qu'en ne rendant pas pleinement la juſtice, c'eſt-à-dire, l'aveu qu'on doit au vrai bienfaicteur, cète reconoiſſance fauſſe-

ment apliquée ou partagée, eſt une véritable ingratitude, qui n'eſt pas rare, & qui a ſa ſource dans la lâcheté, l'intérêt ou la-ſotiſe.

C'eſt une lâcheté que de ne pas défendre les droits de ſon vrai bienfaicteur. Ce ne peut être que par un vil intérêt qu'on ſouſcrit à une obligation uſurpée ; on ſe flate par-là d'engager un home vain à la réaliſer un jour : enfin c'eſt une étrange ſotiſe que de ſe mètre gratuitement dans la dépendance.

En èfet, ces prétendus protecteurs, après avoir fait illuſion au public, ſe la font enſuite à eux-mêmes, & en prènent avantage pour exercer leur empire ſur de

timides complaiſans ; la ſupériorité du rang favoriſe l'erreur à cet égard, & l'exercice de la tyrannie la confirme. On ne doit pas s'atendre que leur amitié ſoit le retour d'un dévouement ſervile. Il n'eſt pas rare qu'un ſupérieur ſe laiſſe ſubjuguer & avilir par ſon inférieur ; mais il l'eſt beaucoup plus qu'il ſe prête à l'égalité, même privée ; je dis l'égalité privée, car je ſuis très-éloigné de chercher à proſcrire par une humeur cynique les égards que la ſubordination exige. C'eſt une loi néceſſaire de la ſociété, qui ne révolte que l'orgueil, & qui ne gêne point les ames faites pour l'ordre. Je voudrois ſeulement que la diférence des rangs ne fût

pas la régle de l'eſtime come elle doit l'être des reſpects, & que la reconoiſſance fût un lien précieux qui unît, & non pas une chaîne humiliante qui ne fît ſentir que ſon poids. Tous les homes ont leurs devoirs reſpectifs; mais tous n'ont pas la même diſpoſition à les remplir; il y en a de plus reconoiſſans les uns que les autres, & j'ai pluſieurs fois entendu avancer à ce ſujet une opinion qui ne me paroît ni juſte ni décente. Le caractère vindicatif part, dit-on, du même principe que le caractère reconoiſſant, parce qu'il eſt également naturel de ſe reſſouvenir des bons & des mauvais ſervices.

Si le ſimple ſouvenir du bien &

du mal qu'on a éprouvé étoit la régle du reſſentiment qu'on en garde, on auroit raiſon ; mais il n'y a rien de ſi diférent, & même de ſi peu dépendant l'un de l'autre. L'eſprit vindicatif part de l'orgueil ſouvent uni au ſentiment de ſa propre foibleſſe ; on s'eſtime trop, & l'on craint beaucoup. La reconoiſſance marque d'abord un eſprit de juſtice, mais elle ſupoſe encore une ame diſpoſée à aimer, pour qui la haine ſeroit un tourment, & qui s'en afranchit plus encore par ſentiment que par reflexion. Il y a certainement des caractères plus *aimans* que d'autres, & ceux-là ſont reconoiſſans par le principe même qui les empêche d'être vin-

dicatifs. Les cœurs nobles pardonnent à leurs inférieurs par pitié, à leurs égaux par généroſité. C'eſt contre leurs ſupérieurs, c'eſt-à-dire, contre les homes plus puiſſans qu'eux, qu'ils peuvent quelquefois garder leur reſſentimcnt, & chercher à le ſatisfaire; le péril qu'il y a dans la vengeance leur fait illuſion, ils croient y voir de la gloire. Mais ce qui prouve qu'il n'y a point de haine dans leur cœur, c'eſt que la moindre ſatisfaction les déſarme, les touche & les atendrit.

Pour réſumer en peu de mots les principes que j'ai voulu établir. Les bienfaiteurs doivent des égards à ceux qu'ils ont obligés; & ceux-ci contractent des devoirs

indiſpenſables. On ne devroit donc placer les bienfaits qu'avec diſcernement ; mais du moins on court peu de riſque à les répandre ſans choix : au lieu que ceux qui les reçoivent prènent des engagemens ſi ſacrés, qu'ils ne ſauroient être trop atentifs à ne les contracter qu'à l'égard de ceux qu'ils pouront eſtimer toujours. Si cela étoit, les obligations ſeroient plus rares qu'elles ne le ſont ; mais toutes ſeroient remplies.

FIN.

DISCOURS

DE M. DU CLOS

A L'ACADEMIE FRANÇOISE, lorſqu'il y fut reçû à la place de M. L'ABBÉ MONGAULT, *le Jeudi 26 Janvier* 1747.

DISCOURS

De M. DU CLOS *à l'Académie Françoiſe, lorſqu'il y fut reçû à la place de M.* L'ABBÉ MONGAULT, *le Jeudi 26 Janvier* 1747.

MESSIEURS,

Après les homages que tant d'homes illuſtres vous ont rendus, on pouroit croire que la matière en eſt épuiſée. L'empreſſement avec lequel on ſe rend à

vos aſſemblées publiques, l'atention, la curioſité même qu'on y aporte, paroiſſent autoriſer cète idée. Il ſemble qu'on y viène, non pour juger un ouvrage ordinaire, mais pour être témoin d'une dificulté vaincue, & qui devient chaque jour plus inſurmontable par les ſuccès.

J'avoue, MESSIEURS, que je n'ai jamais enviſagé ſous cet aſpect le devoir que je remplis aujourd'hui ; je ne l'ai point regardé come devant être une preuve de talent propre à juſtifier votre choix ; ce n'eſt point à une loi que je crois obéir ; je cède à un ſentiment plus noble & plus digne de vous, MESSIEURS. Les bienfaits exigent la reconoiſ-

ſance ; ceux qui ſont capables de la reſſentir ne ſauroient la rendre trop publique, & le devoir dont je viens m'acquiter, ſe perpétûra par le principe qui l'a fait naître. Des engagemens de citoyen * auxquels tous les autres ſont ſubordonez, ont ſuſpendu mon homage ; mais je jouis enfin du plaiſir de vous marquer ma reconoiſſance, & l'honeur que je reçois en eſt le plus ſûr garant.

La gloire d'être aſſis parmi vous eſt l'objet de tous ceux qui cultivent les Lètres, le principe de leur émulation, la recompenſe de leurs ſuccès, quelquefois un

* L'Auteur, lors de ſon élection, étoit aux Etats de Bretagne en 1746.

encouragement dans leurs travaux. Ce ne peut être qu'à ce dernier motif que je dois la grâce que vous m'acordez; mais vous ne pouriez pas toujours réparer vos pertes, ſi vous ne comptiez pas que vos bienfaits peuvent devenir pour ceux qui les reçoivent un moyen de les mériter.

Je ne chercherai donc point à me diſſimuler la diſtance qu'il y a de moi à mon prédeceſſeur: peut-être faut-il ſe propoſer un terme au-deſſus de ſes forces, pour être en état de les employer toutes, & je n'en ai poinr à négliger.

M. l'Abbé Mongault élevé dans les meilleures écoles en fut bientôt l'ornement. Des maîtres illuſtres

illuſtres ſe glorifioient de lui avoir donné les premières leçons, & l'auroient préſenté come une preuve de l'excelence de leur méthode, ſi un tel diſciple eût pû tirer à conſéquence. Par un retour heureux, l'honeur qu'il avoit fait à ſes maîtres lui procura celui d'élever un Prince, * dont la modeſtie nous interdit un éloge qui ne déplairoit qu'à lui ſeul.

Monſieur l'Abbé Mongault ne dut qu'à lui la préférence qu'il obtint ſur ſes concurrens. Un Prince d'un génie élevé avoit intérêt de faire un bon choix: M. l'Abbé Mongault n'avoit beſoin

* M. le Duc d'Orléans fils du Régent. Il vivoit alors, & eſt mort en 1752.

que d'être conu ; il l'étoit, il fut choiſi. Loin de ſe relâcher alors des études auxquêles il devoit ſa célébrité, il en fit une utile aplication au devoir précieux dont il venoit d'être chargé. Il ſavoit d'ailleurs qu'une réputation d'éclat n'eſt jamais dans un état de conſiſtance ; ſi elle ne croît, elle s'éclipſe. Il s'étoit déja fait un nom par la traduction d'Hérodien : il l'augmenta par cèle des Lètres de Cicéron à Atticus, & fit voir qu'un Traducteur, qui eſt toujours un citoyen utile, peut être encore un Critique éclairé, un Philoſophe & un Auteur diſtingué. Il y a des genres où il eſt facile de réuſſir à un certain point ; mais la ſupériorité eſt peut-être

en tout genre d'un mérite égal, quoique diférent.

On trouve dans les traductions de M. l'Abbé Mongault, la pureté & l'élégance du ſtile; & dans les notes, une érudition choiſie, la préciſion, la juſteſſe & le goût.

Quelque plaiſir qu'on eût à lire ſes Ouvrages, on ne le préféroit point à celui de converſer avec l'Auteur, & l'on ſait combien il eſt rare de trouver des homes ſupérieurs à leurs écrits.

Le caractère de M. l'Abbé Mongault avoit avec ſon eſprit la conformité qu'il auroit dans tous les homes, s'ils ne le déſiguroient pas. Ses idées, ſes vertus, ſes défauts mêmes, tout étoit à lui. Le comerce du monde l'a-

voit inſtruit & ne l'avoit pas changé, puiſqu'il ne l'avoit pas corompu. Il ne confondoit pas les dehors d'une fauſſe politeſſe avec l'eſtime, ni de frivoles atentions avec l'amitié. Jamais il ne refuſa ſa reconoiſſance aux ſervices, ni ſes éloges au mérite; mais il acordoit moins ſon amitié par retour que par atrait. Il ne recherchoit pas fort vivement des amis nouveaux, parce qu'il étoit ſûr de ne perdre aucun de ceux qu'il avoit.

Penſant librement, il parloit avec franchiſe, ne cédoit point aux ſentimens d'autrui par foibleſſe; contrediſoit par eſtime, ne ſe rendoit qu'à la conviction. Il étoit un exemple qu'un carac-

tère vrai, fût-il mêlé de défauts, eſt plus ſûr de plaire continûment, qu'une complaiſance ſervile qui dégoûte à la fin, ou une fauſſe vertu qui tôt ou tard ſe démaſque.

Né avec ce diſcernement prompt qui pénètre les homes, il joignoit à la ſagacité qui ſaiſit le ridicule, l'indulgence qui le fait pardoner ; au talent d'une plaiſanterie fine, un talent encore plus rare, celui d'en conoître les bornes. Avec moins d'eſprit qu'il n'en avoit, il auroit pû uſurper la réputation d'en avoir davantage ; en ſe rendant redoutable dans la ſociété, il ne ceſſa jamais d'y être aimable. Sa faveur auprès des grands fut toujours éga-

le, parce qu'elle étoit méritée. On ne déplaît ſans ſujet que lorſqu'on a plû ſans motif. Je parlerois de ſes liaiſons intimes avec les gens de lètres, ſi l'amitié entre eux devoit être un ſujet d'éloges. Leur devoir eſt d'éclairer les homes ; leur intérêt, de vivre dans une union qui réduiſe leurs ènemis à une jalouſie impuiſſante & peut-être reſpectueuſe.

C'étoit à ces titres que M. l'Abbé Mongault rempliſſoit ſi dignement parmi vous, MESSIEURS, une place où vous daignez m'admètre. Plus jaloux de votre gloire que de la grâce que vous m'acordez, je n'aurois oſé ni la rechercher, ni la recevoir, ſi je n'éprouvois depuis pluſieurs anées quels

ſecours on trouve dans une Compagnie litéraire. Je ſens avec la plus vive reconoiſſance ce que je dois à l'Académie des Belles Lètres : j'y vois tous mes Confrères come autant de bienfaicteurs, trop habitués à l'être pour s'en apercevoir eux-mêmes. J'oſe me flater que mon atachement leur eſt conu ; mais je voudrois avoir autant d'ocaſions de le publier, que j'en ai de l'augmenter chaque jour.

J'eſpère, MESSIEURS, que je ne vous devrai pas moins : les homes tels que vous s'engagent par leurs propres bienfaits. Peut-on ignorer d'ailleurs les avantages néceſſairement atachés aux Académies ? Les homes n'ont

adouci leur état qu'en vivant en ſociété ; les Sciences & les Lètres ont dû tirer les mêmes ſecours de la réunion des lumières. Le premier eſſor de l'eſprit eſt toujours acompagné d'une préſomption qui peut d'abord lui ſervir d'éguillon, mais qui doit auſſi l'égarer. Le comerce avec les homes illuſtres, la comparaiſon qu'on ne peut s'empêcher de faire de ſoi-même avec eux, la réflexion, les progrès mêmes, en inſpirant la confiance, font conoître des dificultés. Plus on s'élève, plus l'horiſon s'étend ; plus on aperçoit d'objets, & plus on en conçoit où l'on ne peut ateindre. L'école du mérite doit être cèle de la modeſtie. En èfet, ſi

les homes ſont injuſtes en leur faveur, ce n'eſt pas dans le ſentiment intérieur qu'ils ont d'eux-mêmes, c'eſt dans le jugement qu'ils en prononcent ; & dans l'idée qu'ils en veulent doner aux autres, il eſt rare que l'amour propre aille plus loin.

Le concert des eſprits ne ſert pas uniquement à les rendre plus retenus & plus ſûrs ; c'eſt du choc des opinions que ſort la lumière de la vérité, qui ſe comunique, ſe réfléchit, ſe multiplie, développe & fortifie les talens. Le génie même, cet eſpèce d'inſtinct, ſuperieur à l'eſprit, plus hardi que la raiſon, quelquefois moins ſûr, toujours plus brillant ; le génie, dis-je, qui eſt indépendant de ce-

lui qui en eſt doué, reçoit ici des ſecours. On ne l'inſpire pas; mais des préceptes ſages peuvent en régler la marche, prévenir ſes écarts, augmenter ſes forces en les réuniſſant, & les diriger vers leur objet.

Si l'on réfléchit d'ailleurs ſur les ocupations qui vous ſont communes, on vêra que le ſoin de polir & de perfectioner la langue, n'a d'autre objet que de rendre l'eſprit exact & précis.

Les langues qui paroiſſent l'èfet du haſard & du caprice, ſont aſſujèties à une logique d'autant plus invariable, qu'elle eſt naturèle & preſque machinale. C'eſt en la dévelopant qu'on éclaircit les idées, & rien ne contribue

tant à les multiplier que de les ranger dans leur ordre naturel. En remontant au principe comun des Langues, on reconoît, malgré le préjugé contraire, que leur premier avantage eſt de n'avoir point de génie particulier, eſpèce de ſervitude qui ne pouroit que reſſerrer la ſphère des idées. La Langue Françoiſe élevée dans Corneille, élégante dans Racine, exacte dans Boileau, facile dans Quinault, naïve dans Fontaine, forte dans Boſſuet, ſublime auſſi ſouvent qu'il eſt permis aux homes de l'être, prouve aſſez que les Langues n'ont que le génie de ceux qui les emploient. Quelque Langue que ces homes illuſtres euſſent adoptée, elle auroit

reçû l'empreinte de leur génie, & ſi l'on prétend que le caractère diſtinctif du François eſt d'être ſimple, clair & naturel, on ne fait pas atention que ces qualités ſont cèles de la converſation, qu'elles ſont néceſſaires au comerce intime des homes, & que le François eſt de tous le plus ſociable. QuelquesPeuples paroiſſent avoir cédé à leurs beſoins mutuels ; en formant des ſociétés, il ſemble que le François n'ait conſulté que le plaiſir d'y vivre.

C'eſt par-là que notre langue eſt devenue la langue politique de l'Europe. Des Nations policées ont été obligées de faire des loix pour conſerver leur langue naturèle dans leurs actes publics. La

néceſſité fait étudier les Langues étrangères, on ſe fait même honneur de les ſavoir; il ſeroit honteux d'ignorer le François qui chez ces mêmes peuples fait partie de l'éducation comune. Je ſuis très-éloigné de vouloir fonder notre gloire ſur la deſtruction de cèle de nos rivaux, & d'abuſer de leur exemple en l'imitant; mais il m'eſt permis de ne pas diſſimuler ici de pareilles vérités.

On ne ſauroit donc trop reconoître le ſoin que vous prenez, MESSIEURS, de perfectioner une langue ſi générale, & dont l'étendue même eſt le plus grand obſtacle au deſſein de la fixer, du moins autant qu'une Langue vivante peut être fixée; car il

faut avouer que le caprice qui ne peut rien ſur les principes généraux, décide continuèlement de l'uſage & de l'aplication des termes. Les Auteurs de génie doivent à la vérité ralentir les révolutions du langage, on adopte & l'on conſerve long-tems les expreſſions de ceux dont on admire les idées, & c'eſt l'avantage qu'ils ont ſur des Ecrivains qui ne ſeroient qu'élégants ou corects ; mais enfin tout cède au tems & à l'inconſtance, un travail auſſi dificile que le vôtre renaît continuèlement, puiſqu'il s'agit de déterminer l'état actuel & l'état ſucceſſif de la Langue. Que d'objets ne faut-il pas embraſſer à la fois, lorſqu'on voit dans un même

peuple les diférentes conditions former preſque autant de dialèctes particuliers ! Il faut l'atention la plus ſuivie, la diſcuſſion la plus fine, le diſcernement le plus ſûr, pour découvrir & faire apercevoir le véritable uſage des termes, aſſigner leur propriété, diſtinguer des nuances qui échapent à des yeux ordinaires, & qui ne ſont ſaiſies que par une vûe atentive, nète & exercée. Il arive néceſſairement alors que les idées ſe rangent dans un ordre méthodique ; on aprend à diſtinguer les termes qui ne ſont pas faits pour s'unir, d'avec ceux dont l'union naturèle modifie les idées & en exprime de nouvèles. C'eſt ainſi qu'un petit nombre de

couleurs primitives en forment une infinité d'autres également diſtinctes. En s'apliquant à parler avec préciſion, on s'habitue à penſer avec juſteſſe.

Tels ſont, MESSIEURS, les ſervices que vous rendez aux Lètres, aux Sciences & aux Arts; vos lumières ſe comuniquent de proche en proche à ceux mêmes qui ne croient pas vous les devoir. Il eſt vrai que les ſervices continus ſont ceux qui conſervent le moins d'éclat; mais les bienfaicteurs généreux ne s'informent pas s'il y a des ingrats, & l'ingratitude marquée ne ſert pas moins que la reconoiſſance, de monument aux bienfaits.

Quelque grands que ſoient les

vôtres, on ne devoit pas moins atendre d'une Compagnie où Corneille, Racine, Boſſuet, Fenelon, la Fontaine, Boileau, la Bruyere, & tant d'autres grands homes dictoient les préceptes, & prodiguoient les exemples dans leurs Ouvrages, qui ſont les vrais Mémoires de l'Académie Françoiſe ; & ce qui fait le comble & la preuve de leur gloire, leurs diſciples ont été des homes dignes d'être leurs ſucceſſeurs.

* Le premier dont les jours ſont ſi chers, je ne dis pas à l'Académie, un tel home apartient à l'Europe, ſemble n'avoir pas aſſez vécu pour la quantité & le mérite de ſes Ouvrages. Eſprit trop étendu pour pouvoir être

* Fontenelle.

renfermé dans les bornes du talent, il s'eſt maintenu au milieu des Lètres & des Sciences dans une eſpèce d'équilibre propre à répandre la lumière ſur tout ce qu'il a traité. Il mérita preſque en naiſſant, des jaloux; mais ſes ennemis ont ſucombé ſous l'indignation publique, & s'il en pouvoit encore avoir, on les regarderoit come des aveugles qui n'exciteroient plus que la compaſſion.

Corneille & Racine ſembloient avoir fixé les places, & n'en plus laiſſer à prétendre dans leur carière. Vous avez vû l'Auteur d'Electre, de Radamiſte & d'Atrée s'élever auprès d'eux. Quand les places ſont une fois marquées,

l'eſprit peut les remplir, il n'appartient qu'au génie de les créer.

Les Etrangers jaloux de la Littérature Françoiſe, & qui ſemblent décider la ſupériorité en notre faveur par les èforts qu'ils font pour nous la diſputer, ne nous demandoient qu'un Poëme épique. L'Ouvrage qui fait ceſſer leur reproche doit augmenter leur jalouſie.

Moliere & Quinault avoûroient les Ouvrages de ceux qui ont marché ſur leurs traces, quelques-uns ont ouvert des routes nouvèles, & leurs ſuccès ont réduit les critiques à n'ataquer que le genre.

Des Sçavans qui conoiſſent trop les homes pour ignorer qu'il

ne ſufit pas d'être utile pour leur plaire, & que le Lecteur n'eſt jamais plus atentif que lorſqu'il ne ſoupçone pas qu'on veuille l'inſtruire, préſentent l'érudition ſous une forme agréable.

Des Philoſophes animés du même eſprit, cachent les préceptes de la morale ſous des fictions ingénieuſes, & donent des leçons d'autant plus ſûres qu'elles ſont voilées ſous l'apas du plaiſir, eſpèce de ſéduction néceſſaire pour coriger les homes à qui le vice ne paroît odieux que lorſqu'ils le trouvent ridicule.

Ceux qui uniſſent ici un rang élevé à une naiſſance illuſtre, ſeroient également diſtingués, ſi le ſort les eût fait naître dans l'ob-

ſcurité. Ocupé de leurs qualités perſonèles, on ne ſe rapèle leurs dignités que par réflexion, & l'Académie n'en retire pas moins d'utilité que d'éclat, ſemblable à ces Palais d'une architecture noble, où les ornemens font partie de la ſolidité.

Tant de talens divers, des conditions ſi diférentes, doivent avoir pour lien néceſſaire & pour principe d'égalité, une eſtime réciproque qui vous aſſûre cèle du Public. Vous faites voir qu'il faut être digne de l'atention quand on en devient l'objet. L'admiration n'eſt qu'un mouvement ſubit que la réflexion cherche à juſtifier & ſouvent à déſavouer; les homes n'acordent une

eſtime continue que par l'impoſſibilité de la refuſer, & leur ſévérité eſt juſte à cet égard. L'eſprit doit être le guide le plus ſûr de la vertu; on ne pouroit la trahir que par un défaut de lumières, quelques talens qu'on eût d'ailleurs, & ce n'eſt qu'en pratiquant ſes maximes qu'on obtient le droit de les anoncer.

S'il ſufiſoit, MESSIEURS, de ſentir le prix de vos leçons pour en être digne, j'oſerois y prétendre. Permètez-moi cependant un aveu qui naît uniquement de ma reconoiſſance. Les biens les plus précieux par eux-mêmes ſont ceux dont on doit moins altérer le prix, & je n'aurois jamais aſpiré à la gloire dont vous m'avez

comblé pendant mon abſence, ſi ceux d'entre vous dont j'ai l'honneur d'être plus particulierement conu, n'euſſent fait naître, ou du moins enhardi mes premiers deſirs. Si je n'euſſe déja éprouvé vos bontés, j'aurois craint que les perſones qui m'honorent de leur amitié, eſtimables par les qualités de l'eſprit, reſpectables par cèles du cœur, ne vous euſſent doné de moi une opinion plus avantageuſe que je ne la mérite.

Ce ſeroit ainſi, MESSIEURS, qu'on pouroit ſurprendre vos ſufrages que perſone n'eſt en droit de contraindre : en èfet, qui ſont ceux qui compoſent cète Compagnie ? Les uns reſpectables par

les premières dignités de l'Etat ne doivent guère conoître d'égards que ceux dont ils ſont l'objet, & ſe dépouillant ici de tous les titres étrangers à l'Académie, s'honorent de l'égalité : les autres uniquement livrés à l'étude retireroient bien peu d'avantage du ſacrifice qu'ils font de la fortune, s'ils ne confervoient pas le privilége d'une ame libre : j'ajouterai de plus que le Roi s'étant déclaré votre protecteur, l'uſage de votre liberté devient le premier devoir de votre reconoiſſance.

Votre Fondateur, MESSIEURS, ſi jaloux d'ailleurs de l'autorité, ſentit mieux que perſone que les Lètres doivent former une République dont la liberté eſt l'ame, &

& que les homes qui en ſont dignes, ſont les plus ènemis de la licence. C'eſt par un ſentiment ſi honorable pour vous, que la mémoire du Cardinal de Richelieu doit vous être chère. Que pouroit-on dire de plus à ſa gloire, que le fait même dont on ne paroît pas aſſez frapé? L'éloge d'un particulier a été mis au rang des devoirs, ſans qu'on ait été étoné d'un pareil projet, & ce qui n'eſt pas moins glorieux pour vous que pour lui, ce devoir a toujours été rempli.

L'honeur d'avoir ſuccédé à ce grand Miniſtre, & ſur-tout d'avoir été choiſi parmi vous, rendra immortel le nom du Chancelier Seguier; mais Louis le Grand

jugea bientôt que votre reconoiſſance n'avoit pas peu contribué à mériter à des ſujets l'honeur d'être à votre tête, & qu'il n'apartenoit qu'à votre Roi d'être votre protecteur. Ce Monarque mit parlà le comble à votre gloire, & ne crut pas doner ateinte à la ſiène; lui dont le caractère propre, ſi j'oſe le dire, fut d'être Roi, & qui n'a pas moins illuſtré les Lètres par la matière que ſes actions leur ont fournie, que par les grâces dont il les a comblées.

Votre gloire, MESSIEURS, ne pouvoit plus croître; mais ce qui eſt encore plus rare, ſuivant le ſort des choſes humaines, elle s'eſt maintenue dans le même éclat. L'auguſte ſucceſſeur de

Louis le Grand a bien voulu vous adopter, & ſemble avoir regardé votre Compagnie come un apanage de la Royauté.

Quel bonheur pour vous, MESSIEURS, de lui rendre par reconoiſſance & par amour le tribut d'éloges que ſes ènemis ne ſauroient lui refuſer ; il n'en a point qui ne ſoient ſes admirateurs. Ils ont la douleur de ſucomber ſous les armes d'un Vainqueur qui ne ſe glorifie pas même de la victoire. Il l'enviſage come un malheur pour l'humanité, & ne voit dans le titre de Héros que lacruèle néceſſité del'être. L'intérêt qu'il prend aux homes prouve qu'il eſt fait pour comander à tous. Peu touché de la gloire des

ſuccès, il gémit des malheurs de la guerre ; ſupérieur à la gloire même, né pour elle, il n'en eſt point ébloui : il combat, il triomphe, & ſes vœux ſont pour la paix. Senſible, reconoiſſant, digne & capable d'amitié, Roi & Citoyen à la fois, qualités ſi rarement unies ; il aime ſes ſujets autant qu'il en eſt aimé, & ſon peuple eſt fait pour ſon cœur. Le François eſt le ſeul qui ſervant ſon Prince par amour, ne s'aperçoit pas s'il a un maître ; il aime, & tous ſes devoirs ſe trouvent remplis, par tout ailleurs on obéit. La félicité publique doit être néceſſairement le fruit d'une union ſi chère entre le Monarque & le peuple. Que LOUIS

ſoit toujours l'unique objet de nos vœux; ſi les ſiens ſont remplis, nous n'en aurons point à former pour nous-mêmes.

FIN.

APPROBATION.

J'AI lû, par l'ordre de Monſeigneur le Chancelier, *les Conſidérations ſur les Mœurs;* & j'ai crû qu'à cette ſeconde Edition, le Public ne pouvoit que confirmer le jugement avantageux qu'il a déja porté ſur l'étendue des lumières & le goût de probité qui regnent dans cet Ouvrage. Fait à Paris le 17 Avril 1751. FONTENELLE.

NOUVELLE APPROBATION.

J'AI lû par l'ordre de Monſeigneur le Vice-Chancelier, *les Conſidérations ſur les Mœurs*, quatriéme Edition; & je n'ai rien trouvé dans cet Ouvrage, que l'eſtime publique a ſi bien conſacré, qui ne m'ait paru devoir en favoriſer la réimpreſſion. Fait à Paris ce 15 Novembre 1764. SAURIN.

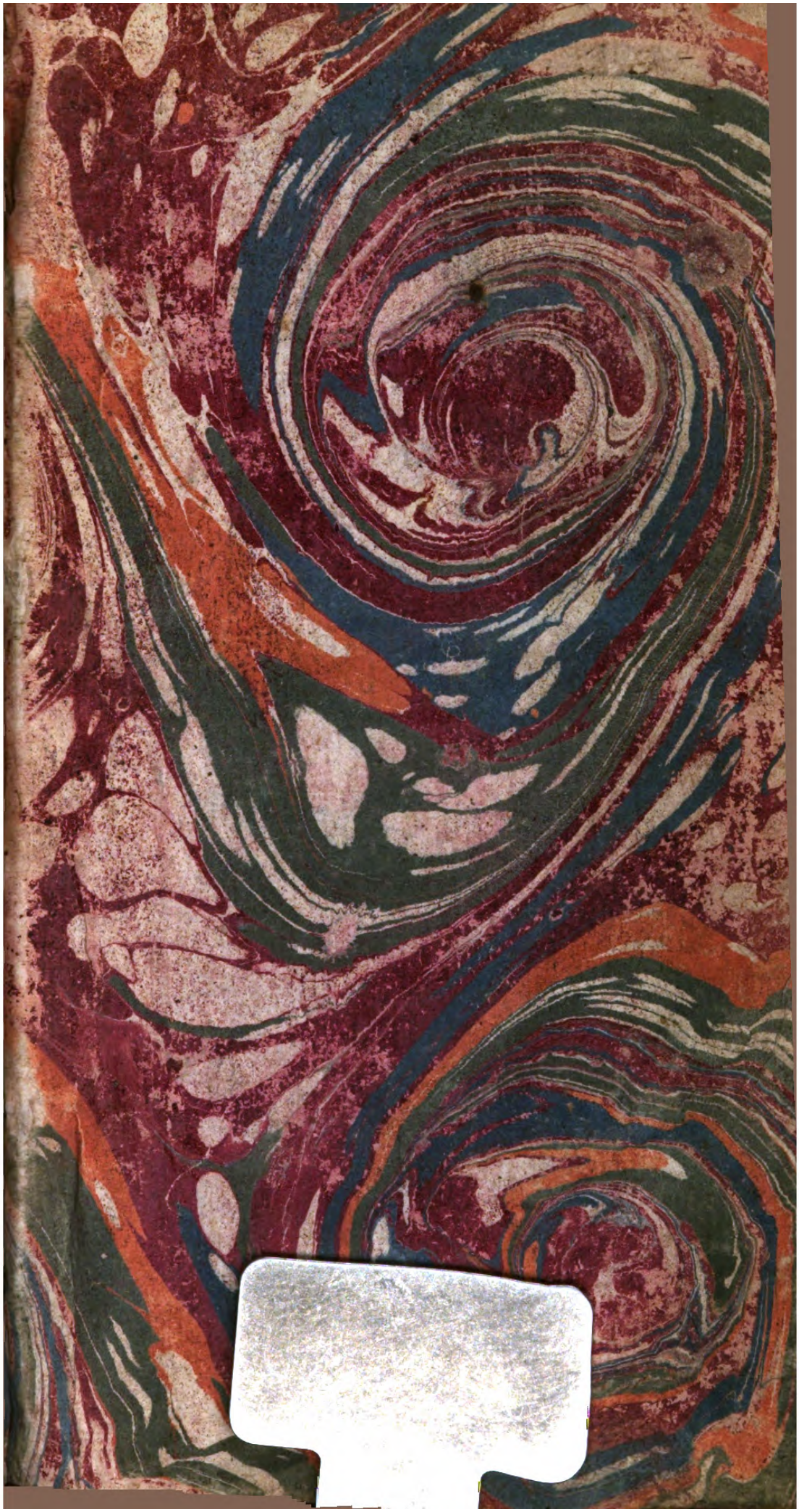
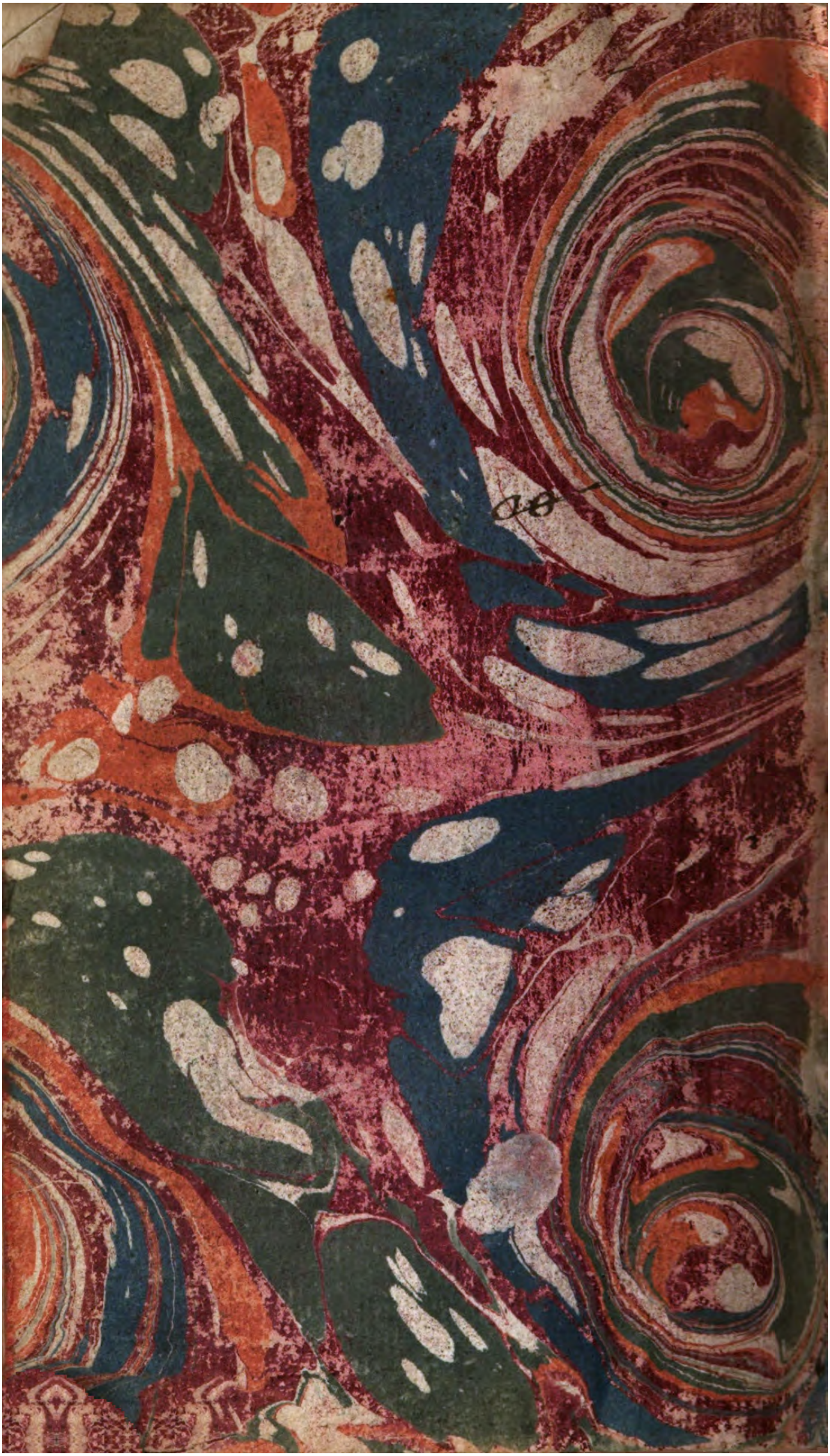
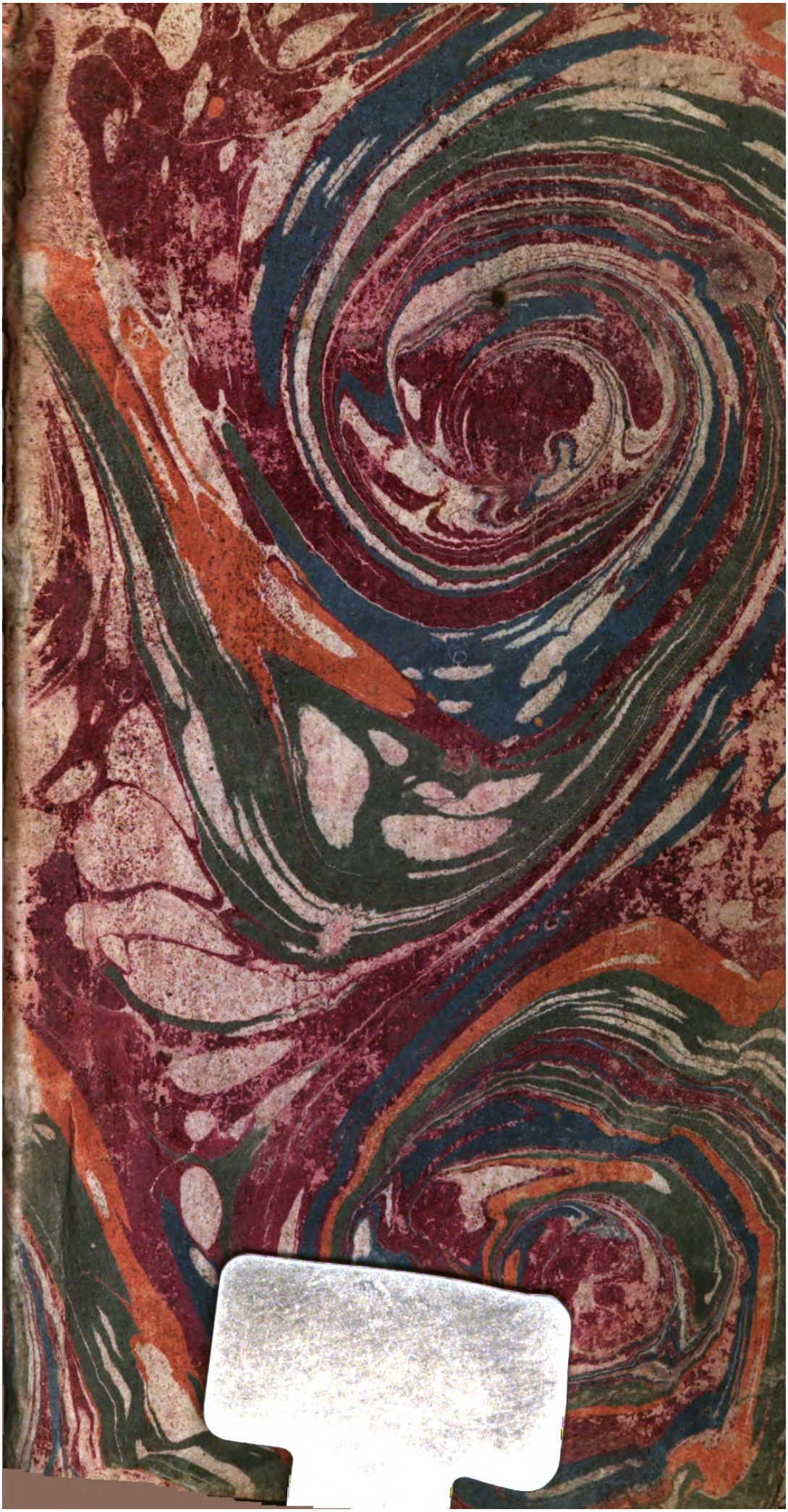
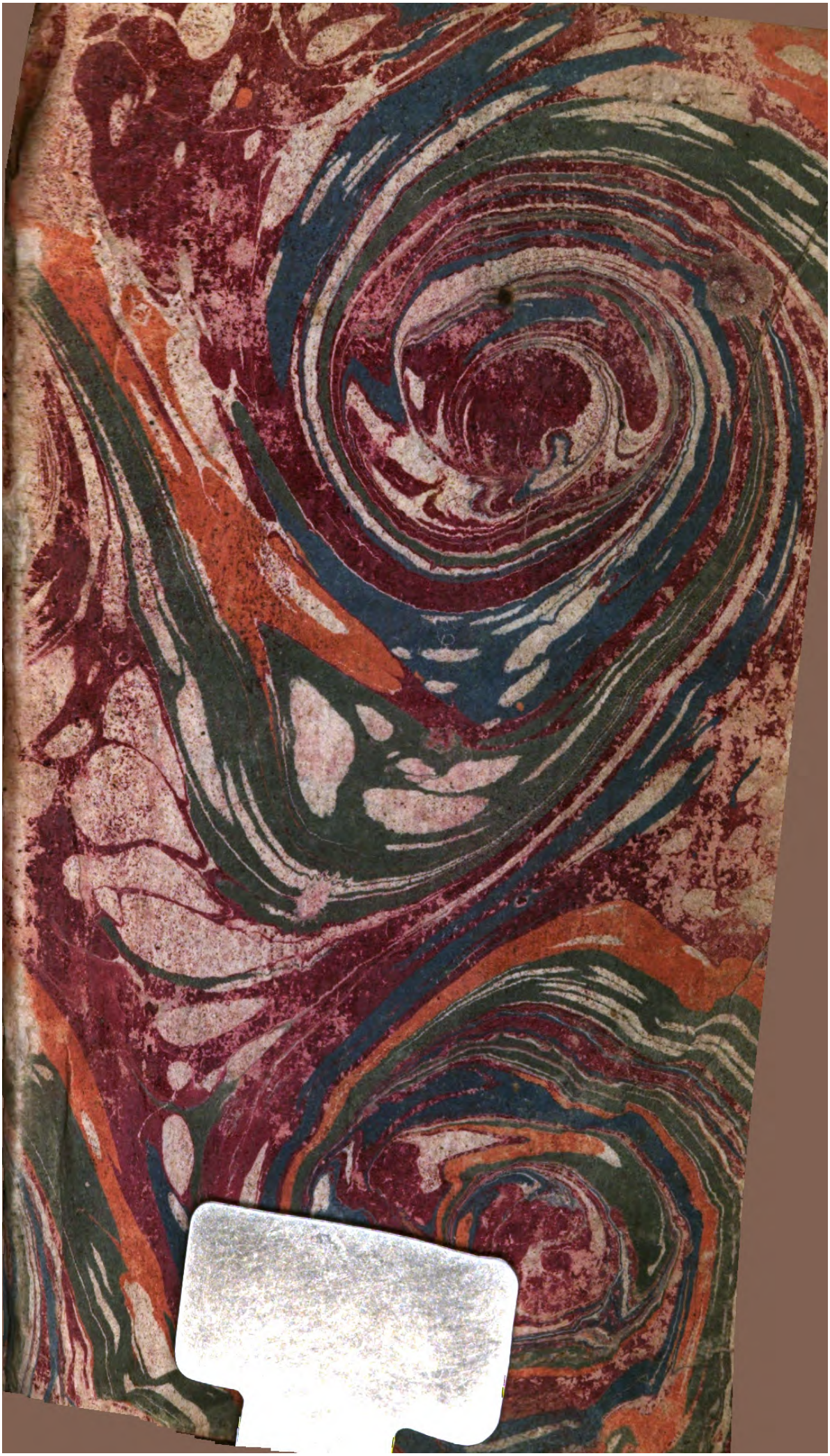
PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre : A nos amés & feaux Conſeillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra : SALUT. Notre amé le ſieur Prault fils, Imprimeur & Libraire à Paris, Nous a fait expoſer qu'il deſireroit faire réimprimer & donner au public des Livres qui ont pour titres, *Conſidérations ſur les Mœurs de ce ſiécle. La Mort d'Abel, Poëme, &c. par M. Geſner, traduit de l'Allemand.* S'il nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de privilége pour ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter ledit Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes, de faire réimprimer leſdits Livres autant de fois que bon lui ſemblera ; & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de neuf années conſécutives, à compter du jour de la date des Preſentes : Faiſons défenſes à tous Imprimeurs, Libraires & autres perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire de réimpreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance : comme auſſi de réimprimer ou faire réimprimer, vendre, faire vendre & débiter leſdits Livres, ni d'en faire aucuns Extraits, ſous quelque prétexte que ce puiſſe être, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des Contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Expoſant ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts, à la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que la réimpreſſion deſdits Livres ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée, attachée pour modele, ſous le contre-Scel des Preſentes ; que l'Impétrant ſe conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725 ; qu'avant de l'expoſer en vente, l'imprimé qui aura ſervi de copie à la réimpreſſion dudit Livre, ſera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès mains de notre

très-cher & féal Chevalier Chancelier de France, le Sieur de Lamoignon; & qu'il en ſera enſuite remis deux exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & feal Chevalier Chancelier de France, le ſieur de Lamoignon; & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Vice-Chancelier & Garde des Sceaux de France le Sr de Maupeou; le tout à peine de nullité des Préſentes: du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant & ſes ayans cauſe, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement: Voulons que la copie des Preſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin deſd. Livres, ſoit tenue pour dûement ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & feaux Conſeillers-Secrétaires, foi ſoit ajoutée comme à l'original: Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de haro, Chartre Normande & Lettres à ce contraires: CAR tel eſt notre plaiſir. DONNE' à Verſailles le trente-uniéme jour du mois de Décembre, l'an de grace mil ſept cent ſoixante quatre, & de notre regne le quarante-neuviéme. Par le Roi en ſon Conſeil. *Signé*, LE BEGUE.

Regiſtré ſur le Regiſtre 16 de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, No 426. fol. 230. conformément au Réglement de 1723, qui fait défenſes, Art. 41. à toutes perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, débiter, faire afficher aucun Livre pour les vendre en leurs noms, ſoit qu'ils s'en diſent les Auteurs ou autrement, & à la charge de fournir à la ſuſdite Chambre neuf Exemplaires preſcrits par l'Art. 108. du même Réglement. A Paris ce 11 Janvier 1765. *Signé*, LE BRETON, *Syndic.*

82831855

D. Bickersteth

21.12.1982